

18/3/30

VOL. IV — No. 12

Mon

Montréal — Beauceville, Mars 1930

MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer

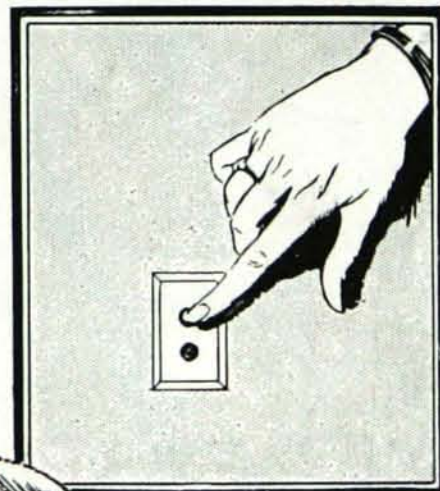


L'ÉMANCIPATION

POSER la tuyauterie qui apporte l'eau courante fut le premier pas vers l'allègement du labeur de la ménagère. Le second fut l'installation de l'électricité. Dans tout le Dominion, cette force magique facilite, de mille façons différentes, les multiples travaux de la femme.

Il suffit maintenant d'appuyer sur un bouton ou un commutateur pour que la lessiveuse électrique se mette en mouvement et accomplisse sa tâche... pour que le repassage, la cuisson des aliments, le nettoyage des tapis se fassent rapidement, sans effort et sans bruit... pour que les chambres de la maison soient inondées de lumière!

Il sied de noter, parmi les nombreux services que la "Northern Electric Company" rend au public, la vente des divers accessoires électriques qui sont, dans nos foyers, de véritables serviteurs, toujours commodes et jamais las.



Dans nombre de pays européens, on voit encore des lavandières battant leur linge au bord des rivières et des canaux.

Northern Electric
COMPANY LIMITED
Fabrication Nationale d'Outillage Electrique



J'ÉCOUTE...

La "Northern Electric Company" fabrique les appareils téléphoniques et leurs accessoires, les fils et les câbles qui transmettent le courant, des avertisseurs d'incendie, des mégaphones électriques, et des appareils phono-cinématographiques.

D'UN MOIS A L'AUTRE

Où il est question...

OUVERTURE DE LA SESSION

La quatrième session du seizième parlement vient de s'ouvrir à Ottawa. Ce sera peut être la



L'Honorable MACKENZIE KING,
Premier-Ministre du Canada.

dernière avant les élections générales, car on prévoit un appel au peuple à brève échéance. Voilà pourquoi elle sera aussi intéressante au point de vue de la stratégie des partis qu'à celui des mesures législatives qui seront étudiées.

L'Honorable M. King qui dirigera les travaux parlementaires a fait présenter un discours du Trône des plus encourageants. Il commence par faire un aperçu des principales activités économiques depuis les derniers douze mois. Partout vibre la note de l'optimisme. La production industrielle n'a jamais été aussi prospère, la main-d'œuvre, en si grande demande. Le programme de la session énonce que le Gouvernement se propose de venir en aide, d'une façon plus efficace, aux vétérans, d'améliorer la loi des pensions de vieillesse, de donner aux provinces la possession de leurs ressources naturelles, etc.

Après quelques jours de discussion, le discours du Trône fut adopté sans division. M. Bennett n'a pas voulu faire prendre le vote sur un amendement qui aurait fait connaître le bilan des forces libérales et conservatrices. Nous aurons l'occasion de remarquer d'autres tactiques au cours des présents débats.

AU SIEGE DE MGR MATHIEU

Mgr James Charles McGuigan, vicaire général d'Edmonton, a été nommé archevêque de Regina en remplaçant de feu Mgr Mathieu. Le nouveau prélat a l'honneur d'être le plus jeune archevêque du Canada, sinon du monde entier. Il n'est âgé que de 36 ans, étant né à Hunter River, Ile du Prince-Edouard, le 26 novembre 1894.

Mgr McGuigan fit ses premières études au collège de St-Dunstan, dans sa province natale, puis vint étudier sa Théologie au Grand Séminaire de Québec. Ordonné prêtre en 1918, le nouvel archevêque de Regina enseigna d'abord au collège de St-Dunstan, mais dès l'année suivante il était nommé secrétaire de Mgr O'Leary et l'accompagna dans l'Ouest.

La nomination de Mgr McGuigan au siège épiscopal de Regina semble rencontrer les vœux de toute la population catholique du Canada. Outre sa connaissance parfaite des deux langues, le nouvel archevêque a toujours témoigné une vive sympathie pour les Canadiens-Français, nous ne doutons pas de sa parfaite loyauté pour rendre justice à nos compatriotes de l'Ouest.

QUATRE-VINGT-CINQ MINISTRES EN SOIXANTE ANS

M. Doumergue vient de confier à M. Tardieu la tâche de constituer le quatre-vingt-cinquième ministère de la troisième République. Depuis 1870, quatre-vingt-quatre cabinets se sont succédé au parlement français; ce qui donne à chacun d'eux une existence moyenne de neuf mois.

Tardieu fut défait sur le vote de confiance posé sur son refus d'augmenter la pension aux veuves des officiers et des soldats morts à la guerre.

M. Camille Chautemps, appelé à lui succéder fut encore moins heureux que son prédécesseur, n'obtenant pas la confiance de la Chambre à la première épreuve qu'il fit subir à son ministère.

Comme on le voit le règne des premiers-ministres est de courte durée en France.

Celui qui réussit à s'assurer une majorité pendant le plus long temps fut Waldeck-Rousseau qui détint le pouvoir pendant trois ans moins huit mois. Georges Clémenceau maintint aussi un cabinet pendant deux ans et neuf mois.

L'instabilité des ministères laisse entendre que les Français ont beaucoup de difficultés à faire fonctionner un système parlementaire calqué sur celui de l'Angleterre. La multiplicité des partis est sans aucun doute une des causes de ce malaise. Puissent les pays démocratiques apprendre qu'il y va de leur intérêt à s'en tenir à deux partis politiques.

MONSIEUR ANDERSON ET LES ECOLES DE LA SASKATCHEWAN

L'arrivée au pouvoir de M. Anderson a fait sensation par son intention de tout chambarder le régime scolaire de sa province. Le premier-ministre de la Saskatchewan vient de déposer devant la législature un projet de loi à l'effet de faire disparaître tout signe confessionnel dans les écoles publiques de cette province.

Cette mesure est de nature à affecter gravement les enfants catholiques qui fréquentent ces écoles. Car d'après la loi scolaire de la Saskatchewan, on appelle école publique celle qui est fréquentée par la majorité des enfants appartenant à une croyance quelconque.

Comme en plusieurs endroits les catholiques sont en plus grand nombre, ceux-ci devront se soumettre aux dispositions de la loi de M. Anderson, s'ils ne veulent pas encourir les sanctions sévères imposées à ceux qui transgresseront cette loi.

Il est regrettable qu'il se rencontre encore de nos jours des gouvernants qui s'acharnent à l'oppression des minorités quand il y en a d'autres qui donnent le plus bel exemple de tolérance.

Dans son premier discours prononcé au Sénat,

Mme Wilson faisait remarquer que la minorité anglaise de la Province de Québec était si bien traitée qu'elle ne se rendait pas compte de sa minorité.

Pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans toutes les provinces du Dominion? Quand on aura compris ce simple devoir de justice, on aura accompli beaucoup pour l'union et l'entente des deux grandes races du pays.

LA PREMIERE FEMME-AU SENAT

L'arrêt du Conseil Privé, interprétant l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord de façon à donner aux femmes le droit de faire partie du Sénat, ne devait pas rester lettre morte. Depuis que le plus haut Tribunal de l'Empire avait rendu sa décision en ce sens, bon nombre de nos Canadiennes, surtout celles qui s'étaient le plus dévouées pour le succès de leur cause, ambitionnaient l'honneur d'être les premières à pénétrer dans l'enceinte de ce corps législatif, dont les portes jusqu'ici avaient été jalousement gardées par les hommes.

Madame Norman F. Wilson a été la première à inaugurer la représentation de l'élément féminin dans cette auguste assemblée. Madame Wilson appartient à une famille de parlementaires; elle est la fille de feu le sénateur Robert MacKay et son mari représenta autrefois la division de Russell à la Chambre des Communes.

Quoique mère de huit enfants, la nouvelle sénatrice s'occupa activement de politique pendant plusieurs années. Elle est actuellement présidente honoraire de la Fédération des femmes libérales, organisation qu'elle contribua à mettre sur pied.

Femme d'un grand charme personnel, Madame Wilson a l'avantage de parler parfaitement le français et l'anglais. Son premier discours au Sénat a été remarquable par une clarté d'expression que pourraient lui envier plusieurs de ses collègues masculins. Elle est mêlée aux af-



Mme NORMAN WILSON, la première femme au Sénat Canadien.

fares depuis bon nombre d'années et possède d'importants intérêts commerciaux qu'elle administre elle-même avec succès.

A. LABBE.

Lucerne-en-Québec

Une villégiature de luxe au pied des Laurentides

Le vaste domaine de la Seigneurie de la Petite Nation transformé en un merveilleux endroit de récréations.--Le fameux manoir Papineau

DURANT TOUTE L'ANNÉE

LE vaste domaine historique qui encercle le village de Montebello, P. Q. — autrefois désigné sous le nom de Seigneurie de la Petite Nation — et le manoir seigneurial construit par le grand patriote canadien-français Louis-Joseph Papineau, occupent une large place dans des dépêches publiées aujourd'hui dans tout le Canada et les Etats-Unis.

On nous apprend que l'ancienne seigneurie sera transformée en villégiature de luxe, qui portera le nom de Lucerne-en-Québec, et que le fameux manoir sera restauré dans son ancienne splendeur pour être utilisé, sous le nom de "Seignior Club", comme centre social de la nouvelle villégiature canadienne. Celle-ci sera ouverte à l'année. Tout le travail se fait sous la direction de M. H.-M. Saddlemire, le créateur de Lucerne-in-Main, une villégiature unique qui se classe parmi les grands centres de récréation de l'univers.

L'organisation qui entreprend de mettre à exécution le nouveau projet est la Lucerne-in-Quebec Community Association, Limited. M. Saddlemire en est le président, et les directeurs en sont : l'hon. L.-A. Taschereau, premier ministre de la province de Québec; M. E.-W. Beatty, c. r., président du chemin de fer Pacifique Canadien; l'hon. Frédéric-L. Bédard, c. r., président de la Banque canadienne nationale; sir Charles Gordon, G. B. E., président de la banque de Montréal; sir Herbert Holt, président de la banque Royale du Canada. L'entreprise entière est patronnée par la compagnie du chemin de fer Pacifique Canadien. Le siège social est situé au douzième étage du Dominion Square Building, et la nouvelle compagnie a des succursales à New-York, Philadelphie, Boston, Washington, Baltimore, Buffalo et Pittsburgh.

Sise sur les bords de la rivière Ottawa, Lucerne-en-Québec couvre une superficie d'environ 80,000 acres et s'étend au loin dans la magnifique chaîne de montagnes des Laurentides. On compte plus de 50 lacs sur la propriété.

Un charmant rendez-vous.

Sur cette terre romantique, consacrée par la tradition, on va créer une villégiature d'un caractère tout à fait particulier. D'accès facile de Montréal et d'Ottawa, par automobile et par chemin de fer, elle sera un charmant rendez-vous pour les citoyens de ces deux villes qui voudront y passer leurs vacances ou un congé de quelques

jours. Elle attirera aussi une foule de visiteurs américains, donnant ainsi une vive impulsion à l'industrie touristique canadienne, dont les progrès sont si rapides.

Les travaux de construction avancent rapidement, de fortes équipes d'ouvriers experts et d'ingénieurs sont déjà à l'oeuvre.

Un groupe d'artisans spécialement formés travaille à la restauration du Manoir Papineau pour faire de ce château à tours et à tourelles enveloppé de légendes un club luxueux et distingué.

La magnifique construction ne requiert que de légères modifications pour s'adapter parfaitement à sa destination. Les salons aux lambris élevés du rez-de-chaussée seront conservés à peu près dans l'état où ils étaient à l'époque où le grand seigneur Louis-Joseph Papineau y donnait ses réceptions grandioses. Ces pièces contiennent beaucoup de choses qui rappellent le souvenir romantique des premiers temps du Manoir Papineau — une des demeures les plus somptueuses du Canada à cette époque — objets d'art, vieux meubles, objets présentant un fascinant intérêt pour le collectionneur et l'antiquaire; splendide papier-tenture importé de France par le maître de céans de retour au pays, grâce à une amnistie, après sept ans d'exil à l'étranger.

L'atmosphère du passé.

Dans la transformation de l'immeuble en maison de club on s'efforce de conserver l'atmosphère du passé, tout en ajoutant des pièces indispensables à ce genre d'établissement, une salle de bal, une salle de billard, des salons de bridge, des salles de correspondances et des salles de repos pour dames.

A proximité du Manoir on est à construire une hôtellerie en bois rond qui, bien que rustique d'apparence, offrira tout le luxe et le confort des hôtels métropolitains. Ce "Log Lodge" contiendra 140 chambres, chacune avec bain particulier, 8 suites privées, une vaste salle avec cheminée circulaire à 6 foyers, une spacieuse salle à manger, un grill-room, une taverne dans le vieux style anglais, une salle de bal et plusieurs autres pièces. Des jardins en terrasses fourniront un attrayant décor pour y prendre le thé et les repas en été.

Stanley Thompson, de Toronto, architecte réputé de terrains de golf, est à construire un terrain de labyrinthe au pied des Laurentides. Le premier

"tee" sera à quelques minutes de marche du "Seignior Club". A proximité se trouveront un rustique pavillon de sport, chauffé à l'année, où l'on servira des rafraîchissements, une piscine de natation nouveau genre, des écuries d'équitation, des routes cavalières, des courts de tennis, des champs de tir à l'arc, des glissoires et des descentes pour skis.

Le pittoresque vieux pavillon du Musée Papineau, utilisé récemment par la famille Papineau pour le jeu de badminton, sera équipé comme un gymnase moderne.

Les adeptes du yacht, du canot de course et de l'hydroplane apprendront avec plaisir qu'une anse sera aménagée sur la rive nord de l'Ottawa, à proximité du club, pour y ancrer les embarcations. En hiver, aussi, la rivière fournira du sport excitant avec ses courses en "ice-boats", en patins, et ses courses de chevaux sur la glace.

Les aviateurs trouveront toutes les commodités voulues à l'aéroport qui sera établi à moins d'un mille du club, et pourvu de hangars, magasins, etc. Le champ étant égoutté par des drains en tuile, est parfaitement propice à l'aviation.

Un groupement original.

Le programme des travaux à Lucerne-en-Québec comporte la construction de chalets en bois rond avec foyer, eau courante, électricité et bains. Bien qu'il n'y ait pas de restrictions quant au coût de ces constructions, pourvu qu'on se conforme aux règlements de la compagnie, il est spécifié que seuls les chalets en bois rond seront autorisés. L'harmonie architecturale du groupement sera ainsi assurée.

La construction des routes, de l'aqueduc et du système d'égouts requis pour ce groupement, aussi bien que pour le club et l'hôtel est sous la surveillance personnelle du professeur C.-B. Breed, du Massachusetts Institute of Technology, ingénieur éminent et auteur d'ouvrages techniques utilisés dans les universités de plusieurs pays.

Dans l'exécution de son plan gigantesque, le professeur Breed a adopté pour principe d'éviter autant que possible de déranger les beautés naturelles de l'historique seigneurie. Les promoteurs ont l'intention de garder au fascinant domaine tout son charme primitif, de sorte que ceux qui feront partie du groupement pourront jouir du paysage enchanteur qui a ravi les seigneurs du dix-septième siècle, alors que le domaine était concédé par le

Roi de France à l'aventureuse "Compagnie des Cent Associés."

L'histoire de la Seigneurie.

Mgr de Laval, qui a joué un rôle important aux premiers temps de la colonie, succéda aux Cent-Associés, devenant le seigneur de concession en 1674. En 1680, il transféra la propriété au Séminaire des missions étrangères, et, pendant plus d'un siècle, elle contribua à l'oeuvre de cette institution.

Joseph Papineau, un notaire de Montréal, acquit la Seigneurie en deux "transactions", en 1801 et 1803, et il la revendit à son tour, en 1817, à son fils, le célèbre Louis-Joseph Papineau.

Durant le règne de celui-ci comme seigneur, ont eu lieu plusieurs événements importants qui forment des chapitres émouvants de l'histoire du Canada. Sa grande connaissance des lois et sa haute éloquence le portèrent au poste de président de la Législature. Il devint le chef du parti des Réformistes et l'ardent champion de la cause du gouvernement constitutionnel. D'imposants groupes de citoyens et de soldats en vinrent aux prises, et, après ce dur combat à Saint-Eustache, où les forces du gouvernement eurent le dessus, Louis-Joseph Papineau émigra aux Etats-Unis, puis en France. Il revint au Canada en 1845, et bâtit le somptueux manoir qui va devenir le "Seignior Club" de Lucerne-en-Québec.

Après la mort de Louis-Joseph Papineau, le 24 septembre 1871, la propriété fut partagée entre ses héritiers. Depuis lors, trois générations de ses descendants se sont succédé sur le domaine familial, en maintenant les traditions de dignité et d'hospitalité. Un arrière-petit-fils, Talbot-Mergers Papineau, qui portait le grade de major du régiment canadien dit "Princess Pat", fut tué au feu, à Paschendale, France, en 1917. Les derniers membres de la famille Papineau à occuper le Manoir furent la mère du major et son frère Philippe.

Aurées d'une glorieuse tradition historique et richement dotés par la nature, l'ancienne seigneurie et le Manoir sont destinés à un avenir également brillant, car avec son fascinant décor et ses merveilleux sites, Lucerne-en-Québec ne manquera certes pas d'attirer de nombreuses personnes de bon ton de toutes les parties du Canada et des Etats-Unis.

Vol. IV. No 12

ABONNEMENT: — \$2.00 par année, payable d'avance, pour le Canada et l'Empire Britannique. Le numéro, 50 cents. Etats-Unis, \$3.00. Autres pays étrangers, \$4.00 par année.

Les remises peuvent être faites par mandat - poste, lettre recommandée, mandat-express ou chèque auquel on a ajouté le montant de l'échange.

Enregistré comme matière de deuxième classe au bureau de poste de Beauceville, P. Q.

Mon MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer



Edouard FORTIN
Directeur

J.-A. FORTIN
Gérant-Général

Franceline, secrétaire de la rédaction.

FEVRIER 1930

ADMINISTRATION GÉNÉRALE
1725 rue St-Denis, Montréal.

Téléphone HARBOUR 8216

ATTENTION. Changement d'adresse. Nous changerons l'adresse d'un abonné à sa demande, mais il faut donner l'ancienne adresse en même temps que la nouvelle pour que le changement puisse être fait.

Publié le 1er du mois par
La Compagnie de publication de "Mon Magazine", Limitée, Montréal.

Le Rêve Magnifique

NOUVELLE

Le mois de mai était en fleurs... Ce soir-là, les êtres et les choses semblaient respirer un fluide vivifiant au contact du renouveau.

La nature entière s'adonisait fièrement et répandait partout un parfum exquis. Le firmament constellé d'étoiles resplendissait d'un éclat mystique... les multiples ampoules électriques paraient d'un dôme de pierres scintillantes, la coquette petite ville de Sherbrooke si justement surnommée la "Reine des Cantons de l'est."

James Draper, inspecteur d'une grande compagnie de chemin de fer de Montréal, avait terminé les rapports de sa journée avant la fin de relevée. Pour lui, la vie, c'était partir, partir toujours, sans adieu, sans attente, sans retour...

Il sortit de l'hôtel et suivit les gens qui se promenaient pour goûter plus délicieusement l'air de cette soirée enchanteresse.

Comme il passait à la porte d'un théâtre où était annoncée avec éclat la charmante idylle "Bardelys the Magnificent", la foule sortait à flots pressés...

Winifred Loveland, une petite orpheline de dix-huit ans, qu'un revers de fortune après la mort de son père avait obligée de travailler pour supporter sa vieille maman, était mêlée à cette foule... Restée dans leur modeste maison villageoise, la maman n'avait pu suivre sa fille pour la protéger contre les nombreux dangers de la ville et les intempéries de la vie.

Winifred Loveland s'en allait rêveuse songeant à l'idylle qu'elle venait de voir dérouler sur l'écran... Elle désirait vivre aussi son "Rêve magnifique"; son cœur encore vierge de tout amour se donnerait sans restriction à celui qui lui était souvent apparu sous forme d'idéal...

Elle était d'une nature sensible et expansive et c'était pourquoi elle se sentait misérablement délaissée et perdue au milieu de cette ville incon nue.

Dans son amoureuse détresse, elle souhaitait atteindre la réalité de son beau rêve... elle souhaitait l'apparition réelle et tangible de l'être imaginaire façonné à sa guise dans le tréfond de son cœur...

En cheminant ainsi, elle arriva à l'encoignure d'une rue où le trafic était très intense. Elle s'arrêta pour laisser passer un tramway et ne vit pas une automobile qui s'avancait rapidement. Dans sa précipitation pour l'éviter, elle tomba sur le sol...

Juste à ce moment passait James Draper.

En un clin d'oeil, il réalisa le danger couru par la jeune fille et s'élança à son secours.

Brusquement, il la releva, comme l'imprudent automobiliste allait passer...

SOMMAIRE

MARS 1930

	Page
D'un Mois à l'Autre	A. Labbé 1
Lucerne-en-Québec	2
Le Rêve Magnifique	Dona del Carpio 3
La Causerie du Directeur	5
Le lien	Suzy Mathis 6
Livres de femmes	A. de Parvillez 7
L'amour et les sports	Jules Larivière 8
La vie des Tranchées en 1917	A. Galibois 9
Mme de LaFayette	Mme Henriette Tassé 10
Une Messe dans un camp de bucheron	Damase Potvin 12
La Première Pierre, roman	Jean de Barasc 14
Page Féminine	17
Broderes Vennat	18, 19, 22, 23
Nos pages de modes	20 21
P ge des Enfants	24
La Bonne Cuisine	25 27
Courrier de Franceline	26 28
Observations sur les habitudes de l'origina l	A. Heming 30
D'Une rive à l'autre	Tante Madelon 38
Courrier Graphologique	Carol Prézeau 38
Servir	Annette Saint-Amand 39
Le Dernier Mot	40

Il la conduisit jusqu'au trottoir et lui demanda si elle s'était blessée.

Elle lui répondit d'une voix tremblante... Il en eut pitié et lui offrit de la reconduire chez elle.

"J'accepte monsieur, fit-elle, après une ombre d'hésitation... Vous m'avez fait éviter un grave accident... je vous suis reconnaissante et n'oublierai jamais ce que j'ai dû à votre courtoise entremise..."

James très ému lui-même de cette bizarre aventure se sentait surexcité et peu à peu, il fut envahi par cette grisurie de l'esprit qui met de l'audace aux lèvres comme au cœur...

Cette exquise jeune fille qui était sous sa protection et lui exprimait une gratitude sincère... vibrante... l'intéressait... le captivait... et il se sentait tout disposé à l'aimer...

Il lutta contre l'impulsion qui l'enfièvreait: "Non... je suis fou, se disait-il... il ne faut pas l'aimer... elle a peut-être déjà fixé son cœur..." Mais malgré tout, un peu d'espoir palpitait en lui...

Le long du chemin, ils firent plus ample connaissance. Elle lui révéla son nom, son emploi.

En la quittant, il lui laissa sa carte et sollicita le privilège de la revoir à son prochain voyage à Sherbrooke, voyage qui devait s'effectuer quinze jours plus tard... Puis, avec un affectueux intérêt, il lui redemanda de veiller sagement sur sa vie et d'éviter les trop rapides automobilistes...

La quinzaine qui suivit, Winifred la vécut dans un "rêve magnifique"

dont la grisurie transforma pour elle le monde en un paradis...

Puis vint le grand soir, celui de la seconde rencontre.

James et Winifred se revirent au commencement de juin et régulièrement, ils multiplièrent les joyeux rendez-vous jusqu'en septembre. A chaque visite, leur amour grandissait... ils n'avaient plus qu'une pensée, un seul but, une seule raison de vivre... "S'unir bientôt"...

Puis vint un soir où Winifred attendit James en vain... Elle espérait toujours le voir surgir au détour du sentier où tant de fois elle l'avait vu venir vers elle...

Les couples d'amoureux passaient tour à tour, heureux d'un bonheur qu'elle leur enviait, car son cœur appelait plus fort que toujours, son bien-aimé... mais... James ne vint pas...

Déçue, désolée, triste, abattue, elle se jeta sur un divan et laissa s'échapper son tourment dans un torrent de larmes...

Le lendemain, un grand quotidien de la Métropole lui apprenait la nouvelle suivante:

"Hier matin, vers dix heures, M. James Draper a été frappé par un camion. On le transporta immédiate-

ment à l'Hôpital Western, mais ce fut inutilement car la victime expira chemin faisant sans reprendre connaissance.

"Les funérailles auront lieu demain."

La mort, c'est la rançon que chacun doit payer à la vie!

Les années passèrent. Winifred Loveland perdit sa mère et demeura seule dans le troublant chemin de la vie.

Le temps qui est parfois un grand bienfaiteur pour l'humanité, n'avait pas cicatrisé la blessure que Winifred portait au cœur.

Et pour que l'apothéose de son "Rêve Magnifique" soit digne de celui qui vivait encore dans son souvenir, elle quitta le monde pour le cloître.

Il est des âmes que Dieu attire à Lui par la voie de la souffrance...

Dona del Carpio.

Sherbrooke.

On Demande

L'ADMINISTRATION de "Mon Magazine" aurait besoin pour compléter certaines filières de quelques numéros de la revue de janvier 1926. Ceux de nos lecteurs qui auraient conservé ce numéro recevront une récompense en le faisant parvenir à "Mon Magazine", 1725 St-Denis, Montréal.

Le Mystère des Yeux

OH!... ces fleurs de regards!...

Bleus myosotis, humides encore de rosée ou de larmes!... sombres pensées de velours noir, bruns chrysanthèmes aux reflets fauves... toutes ces fleurs écloses par la vie, portant en elles, la sève d'immortalité!...

Que de fois, j'ai respiré leurs parfums très lointains! Les uns, timides et embaumés, d'autres, aux senteurs âcres et vives comme l'odeur de perfides fleurs de marais!...

Oh!... les yeux pâles, les yeux d'ombre, les yeux glauques, les grands yeux d'or, les yeux d'acier, les yeux éteints!...

Que de fois, j'ai penché mon âme à leur fenêtre close!... Et derrière la vitre, claire ou tout embuée, que de mystères j'ai entrevus!... Mais les dire, est impossible!... Raconte-t-on l'abîme de la mer, ou l'infini des cieux?...

Définir-on les vapeurs légères qui passent au couchant, ou les gouttes sans nombre qui se roulent en vagues?...

Plus encore que l'azur... et plus encore que l'onde, l'âme humaine a ses immensités!... On y voit... on y plonge... on ne les traverse jamais!...

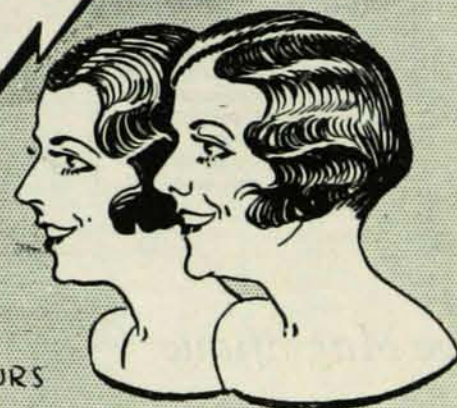
ANDRE BESSON.

Amis du RADIO

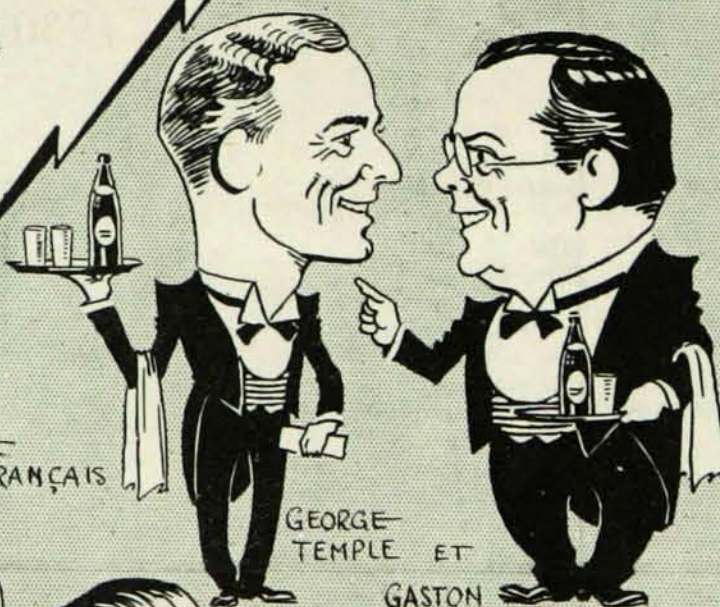
Écoutez

**L'HEURE
MUSICALE de la
Bière DOW Old Stock**

**Scènes vues
dans le
STUDIO de
la DOW**



LES SOEURS
MIGNON



GEORGE
TEMPLE ET
GASTON
ST. JACQUES COMME
"GASTON" ET GEORGE"
LES FAMEUX GARÇONS
DE TABLE DE DOW-



LUCILLE
TURNER

L. PHIL
LALONDE
ANNONCEUR FRANÇAIS



NORTON
PAYNE
ACCOMPAGNATEUR



CLAIRE
VINCENT

DOW

Programmes à Venir

Samedi	Mars 1	CKAC	10.20—11.20
Mardi	" 4	CFCF	7.30— 8.30
Jeudi	" 6	CFCF	7.30— 8.30
Samedi	" 8	CKAC	10.20—11.20
Mardi	" 11	CKAC	7.00— 8.00
Jeudi	" 13	CFCF	7.30— 8.30

Old Stock Ale
Mûrie à Point

PRIME par la FORCE et par la QUALITÉ.

La Causerie du Directeur

LE VOTE DES FEMMES

En dépit des belles envolées oratoires de plusieurs députés qui, en l'occurrence, s'étaient constitués les champions des "droits de la femme" en cette province, la Législature a l'autre jour, renvoyé à six mois l'amendement de M. Bédard à l'effet d'accorder à la femme le droit de suffrage aux élections provinciales. Quarante-quatre députés ont voté contre la mesure et vingt-quatre pour, ce qui, après tout, n'est pas un résultat trop décevant pour les défenseurs de la cause. On rapporte même que les féministes ne sont pas le moins déçus par ce cinq ou sixième échec, et qu'ils se proposent de revenir à la charge tant qu'ils n'auront pas gagné leur point. En parlant en faveur du bill de M. Bédard, l'honorable Athanase David a cru nécessaire de faire remarquer qu'il existe une différence importante entre la féministe et la suffragette. Cela est singulièrement vrai, mais le danger, c'est que la féministe, par quelque erreur de jugement très possible, se change tôt ou tard en suffragette. Et c'est alors que nos législateurs en viendraient à regretter d'avoir laissé le vote féminin s'introduire dans les affaires provinciales. Mais le principal argument qui anime encore nos anti-féministes paraît bien venir du fait très apparent que les femmes, chez nous, n'aiment guère la politique et ne s'y intéressent que fort peu. Pourquoi donc les forcerait-on à l'aimer? N'ont-elles pas pour les distraire et les intéresser, une foule d'autres occupations plus conformes à leurs goûts et à leurs aspirations. Les uns disent oui, les autres non. C'est à juger.

CAREME!

Le carnaval finit. Le Carême vient de commencer. Mais, combien voudraient du carnaval à l'année? Combien désireraient méconnaître le Carême? Et, cependant, le grand devoir de la pénitence subsiste, et ce commandement reste toujours le même: "Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous." Mais, qu'est-ce que faire pénitence? C'est se priver de quelque chose et par là contraindre un désir naturel. C'est se mortifier, s'astreindre à une certaine règle qui nous incommode... Faire pénitence, c'est donc prouver qu'on a de la volonté, qu'on est homme. Et ces actes sont nécessaires et obligatoires, nous enseigne la religion catholique, basée sur la vérité immuable et éternelle. Un petit livre — précieux entre tous — nous dit que Dieu s'est fait homme et est venu sur terre souffrir et faire pénitence: donner lui-même le plus noble exemple d'une vie telle qu'elle doit s'écouler ici-bas pour mériter celle qui est réservée aux élus. Oh! relisons ce livre, pour nous donner du courage et puiser de la force! Mettons ces enseignements en pratique quotidienne. C'est alors que nous serons chrétiens et que "nous préparons l'avenir." Faire pénitence; c'est souffrir, et "on devient grand par la souffrance." (Saint Augustin). Mais la souffrance! c'est l'or de la mine. (P. de Ravignan). Comment ne peut-on pas l'aimer et en profiter! C'est Mgr Gerbet qui le disait:

"Dieu cache un don divin au fond de la souffrance;
"Souffrir, c'est mériter, c'est monter, c'est grandir,
"Dieu nous fait de nos pleurs la meilleure espérance;
"J'espère, puisqu'il faut souffrir!"

D'ailleurs, Louis Veuillot nous le répète: "Il y a de quoi trembler lorsqu'on est heureux, parce que le bonheur est à la veille de finir: lorsqu'on souffre, il y a lieu d'espérer, parce que tout finit." Pour aimer la vie comme Dieu le veut, il faut savoir souffrir. Profitons du temps de la sainte quarantaine pour nous y exercer intelligemment. Écoulons les précieuses exhortations de l'Eglise et conformons-nous-y avec joie et satisfaction: elles sont pour notre bien. Et "entre deux politiques, dont l'une crie: "En avant!" et l'autre: "En arrière!" il y en a une troisième et meilleure qui dit: "EN HAUT!" C'est la politique des saints". (Bse Sophie Barbara).

LE COUP DE PIED DE L'ANE?

Le livre si impatiemment attendu de Clémenceau, intitulé "Grandeurs et Misères d'une Victoire", vient d'être publié. Le "Tigre" donne libre cours à son amertume et il n'a aucun ménagement à l'endroit du maréchal Foch, du président Wilson, de M. Poincaré et du général Pershing. Il accuse le généralissime des armées alliées d'insubordination, reproche à Pershing sa lenteur à

faire avancer ses troupes et qualifie Wilson de visionnaire. L'histoire seule dira qui avait raison. Foch est mort et dans le "Mémorial de Foch", publié après sa mort par Raymond Recouly, le maréchal se plaint amèrement de n'avoir par reçu tout

l'appui possible du "Père la Victoire" et d'avoir été souvent, au contraire, l'objet de toutes sortes de tracasseries et d'entraves de sa part. Quant à Wilson, lui aussi est mort et pourrait difficilement répondre. Il ne resterait plus que la version du général Pershing et des membres des ministères français qui se sont succédés depuis le traité de Versailles et qui sont, eux aussi, sévèrement pris à partie par le "Tigre." Voilà des accusations de part et d'autres qui entraîneront des polémiques sans fin. Comme les morts ne reviendront plus pour se défendre ou s'accuser, seule l'histoire pacifiera à la longue toutes les haines, fera disparaître le parti pris et donnera enfin aux générations futures la vraie version des événements antérieurs et postérieurs à 1914. Elle établira aussi les responsabilités. En attendant, le livre de Clémenceau sera d'une lecture captivante.

MUSSOLINI ET LA FEMME

Au moment où quelques femmes font de l'agitation, ici et ailleurs, pour prendre pied dans toutes les carrières réservées à l'homme jusqu'à ce jour, il est sans doute intéressant d'écouter l'opinion du dictateur italien sur ce grave sujet. Disons tout de suite que Benito Mussolini n'approuve nullement l'entrée du beau sexe dans la politique. Pour lui, la femme doit rester avant tout dans son rôle d'épouse et de mère, et, pour penser ainsi, il se base sur le vœu même de la nature. Voici quelques extraits d'un article du nouveau César romain, paru dans le Sunday Dispatch, de Londres, à la date du 29 décembre dernier: "La femme moderne, écrit-il, est suscitée. C'est pourquoi je m'oppose à ce qu'elle se mêle de politique. C'est pourquoi je m'oppose à ce qu'elle se mêle de politique. Les femmes n'ont jamais rien créé. Regardez partout autour de vous — dans l'art, le drame, la loi, la médecine, — vous ne trouverez aucun domaine où la femme ait créé quelque chose qui ait vraiment passé à la postérité. La femme peut imiter, mais non pas donner des originaux. Même dans leur propre service social de l'habillement, elles doivent avoir recours à des hommes pour faire leurs dessins et créer leurs modes... Il en est de même en politique... La femme ne peut à la fois veiller sur l'avenir de la race humaine, au foyer ou auprès du nourrisson, et se mêler de gouvernement. Il faut qu'elle fasse l'une ou l'autre chose, et comme la nature et Dieu ont voulu qu'elle soit la mère du genre humain, il vaut mieux qu'elle soit la mère du genre humain, il vaut mieux qu'elle se rende compte qu'il est préférable de laisser au sexe fort le gouvernement de la communauté." Plus loin, Mussolini constate que, dans tous les pays où la femme s'est plus ou moins émanicipée, il s'est produit une décroissance regrettable de la natalité. En retour, il n'y voit aucun progrès social ou économique réel. A la fin de l'article, l'homme d'Etat italien prend une note fantaisiste. Il ne s'y montre peut-être pas tout à fait galant, au gré de nos féministes, mais il vaut la peine de donner sa pensée: "Avez-vous jamais connu une femme pratique? demande-t-il. Moi, non, malgré tout le respect que je dois à ma famille. (Mussolini a une charmante fille du nom de Signorina Edna). Les femmes sont une bénédiction dans la vie, mais leur plus grande tâche est à la maison, auprès des enfants; elles doivent donner à l'homme cette direction féminine et spirituelle dont il a toujours besoin... Elles sont amusantes, sentimentales et romantiques par nature. Le beau sexe est un petit animal plein de confiance et de crédulité. Il leur suffit, pour qu'elles soient heureuses, qu'un homme leur dise: "Je vous aime!" Le grand Italien admet pourtant chez le beau sexe des qualités de sentiment et d'intuition inconnues de sexe fort. Il déclare formellement que, malgré l'infériorité féminine dans l'ensemble, l'homme est dépassé souvent par le courage de sa compagne. Mais sa sensibilité même est un obstacle dans la discussion des grandes questions. "Elle est un miroir, dans lequel toutes les opinions se reflètent... par conséquent, elle peut changer d'idée une demi-douzaine de fois de suite au moment du vote d'un bill ou projet de loi." Nous ne saurions nous prononcer sur cette opinion de Mussolini. Nous la donnons simplement pour ce qu'elle vaut. Nul doute qu'elle intéressera vivement lecteurs et lectrices. Admettons toutefois qu'elle contient une part de vérité.

NOUVELLE

Par SUZY MATHIS

LE LIEN

L'HOMME poussa lentement la grille entr'ouverte et s'arrêta indécis : un massif de géraniums rouges mettait une note claire dans la pelouse qui s'étendait devant la maison. Sous le gros arbre qui l'ombrageait en partie, un fauteuil d'osier était abandonné, et quelques coussins épars semblaient, dans le gazon vert, de gros pétales de fleurs.

Les persiennes mi-closes, la villa était endormie dans le soleil qui l'enveloppait toute, un petit fox qui somnolait sur le perron, en entendant le grincement de la grille, s'élança vers l'intrus en aboyant.

Une nurse parut sur le seuil... "Ici Flip", l'étranger s'avança...

Très correctement vêtu, on devinait en lui l'homme du monde; sur son visage entièrement rasé, on lisait une lassitude extrême, un pli amer creusait la bouche, les cheveux grisonnants sur les tempes lui donnaient un air d'homme vieilli avant l'âge.

—Est-ce bien ici que demeure Madame Arnold, demanda-t-il d'une voix légèrement altérée?

—Oui, Monsieur, mais Madame est sortie, elle ne tardera pas à rentrer, si Monsieur veut l'attendre?

Dans l'encadrement de la porte parut un délicieux bébé, de grands yeux bleus comme des myosotis mettaient une lueur douce dans son visage auréolé de boucles brunes.

—Flip, mon vieux Flip... puis, voyant l'étranger, il s'arrêta interdit.

Fasciné, l'homme regardait éperdument l'enfant, une pâleur s'était répandue sur son visage, ses lèvres tremblaient, il fit un grand effort sur lui-même pour répondre :

—Hé bien... j'attendrai.

A l'entrée du salon, il hésita... l'enfant, qui l'avait suivi, le tira en arrière.

—Viens par ci, Monsieur...

—Voyons, Jany, soyez sage, gronda la nurse.

—Puis-je rester près de bébé? demanda le visiteur?

—Certainement, Monsieur, si vous voulez venir dans sa nursery?...

Regrets

MERE, depuis longtemps ton âme est envolée
Vers l'au-delà lointain d'où l'on ne revient pas.
Mais ton enfant n'a pu, dans son âme endeuillée,
Oublier ton amour, vivre heureuse ici-bas.

Mère, je souffre tant, privée de ta tendresse,
De ton regard si pur, de ton baiser si doux,
De ne plus confier ma joie ou ma tristesse
A celle dont le coeur comprenait toujours tout!

Mère, viens me chercher, ma douleur est amère,
Sans mon ange gardien, sans l'aide tutélaire,
Que je puisais toujours dans tes chers yeux aimants!

Tout m'est à charge, hélas! en cette triste vie,
Car en toi j'ai perdu ma seule et tendre amie :
Ah! reviens me bercer dans tes bras caressants!

LYS.

Elle lui avança un fauteuil, et, s'asseyant près de la fenêtre, elle prit son ouvrage interrompu.

Une ombre fraîche régnait dans la pièce, sur la grande natte de jonc, des coussins, des jouets, s'entassaient pêle-mêle en un charmant désordre.

L'enfant lui tendit une grosse poupée d'étoffe; prenant le jouet, il embrassa doucement la petite main.

—Tu t'appelles Jany, petite fille?

L'enfant fit, gravement, oui de la tête; se tournant vers la bonne, il demanda :

—C'est... la fille de Madame Arnold?

—Oui, Monsieur, cette grande fille est Mlle Jeannine Arnold.

—Et... quel âge a-t-elle?

—Bientôt trois ans.

Trois ans!... voilà plus de trois ans qu'il était parti. Il avait une fille... cet adorable bébé était à lui!... Errant par le monde, ignorant qu'un petit être balbutierait le nom de "papa" sans qu'il soit là pour l'entendre... sa fille! Tout à l'heure, sur le perron, trop émotionné, il n'avait su que penser. Maintenant, son coeur battait à se rompre, l'étouffait... il aurait voulu se mettre à genoux, prendre l'enfant et l'emporter loin, comme un cher trésor.

Doucement, il caressait les boucles brunes, toutes ses idées se heurtaient dans sa tête... Combien Germaine devait lui en vouloir! Comme il l'avait fait souffrir!...

Après avoir hésité et lutté pour venir jusqu'à la petite maison où ils avaient été si heureux... lui qui était parti en coup de tête et qui ne voulait pas s'avouer vaincu, était revenu quand même lassé, découragé, implorer son pardon. Qu'était devenue Germaine? l'avait-elle oublié?...

Il la savait à l'abri du besoin, mais le souci d'argent est-il le seul qui importe?... Maintenant, il se sentait lâche et misérable...

Le chien jappa joyeusement.

—Voici, madame, dit la bonne en se levant.

Instinctivement, il serra l'enfant contre lui.

La porte s'ouvrit. Germaine entra, souriante dans sa toilette claire, ses yeux s'habituant peu à peu à la pénombre; elle regarda, d'abord sans le reconnaître, l'homme qui l'attendait; puis, jetant un cri, elle alla vers lui et reprit brusquement sa fille.

—Vous, vous ici!... Elle le regardait, hébétée... s'attendant si peu à le voir et le trouvant installé chez elle, Jany dans ses bras.

Face à face, elle, stupéfaite, se demandant le pourquoi de son retour, agressive, déjà prête à se défendre; lui, accablé, sentant sa honte, n'osant parler.

—Que venez-vous faire ici? Pourquoi êtes-vous revenu?

Il s'écroula dans le fauteuil qu'il venait de quitter et, les coudes aux genoux, la tête dans les mains, il murmurait d'une voix angoissée :

—Je t'en prie, Germaine, écoute-moi. J'ai tant souffert, loin de toi! Voilà un an que je suis dans une clinique, désespérant de ne pouvoir venir implorer mon pardon.

—Non, Jean, je ne vous pardonnerai pas : vous m'avez fait trop de mal.

Il eut un gémissement.

—Je sais tout mon tort, je t'ai fait souffrir, j'étais jaloux, méchant; les scènes continuelles t'ont fait perdre patience et Dieu sait s'il t'en a fallu pour me supporter! C'était un jour d'été, comme aujourd'hui, j'ai senti que la vie ensemble n'était plus possible et, lâchement, je me suis enfui. Ce n'est pas pour une femme, Germaine, que je suis parti, je n'ai jamais aimé que toi, mais le doute me torturait, je me sentais devenir fou et je suis parti sans but, avec la seule idée de te fuir; le peu d'argent que j'ai emporté m'a permis de m'embarquer pour l'Afrique où, grâce à mes relations, j'ai trouvé à travailler là-bas. Obeédi par la jalousie, je n'osais avoir de tes nouvelles, craignant d'apprendre de terribles choses. Quand je pensais à notre bonheur brisé, je me maudissais. J'ai lutté, tu ne peux t'imaginer ce que j'ai souffert : ton souvenir me hantait, mon orgueil m'empêchait de revenir et quand, à bout de forces, je suis rentré en France, une fièvre cérébrale m'a terrassé. Pendant un an j'ai souffert sans pouvoir t'appeler près de moi. Ignorant que j'avais un autre amour... une fille!... Germaine, pardonne-moi...

Debout, les yeux fermés, Germaine l'écoutait.

Ainsi il était là, devant elle, après lui avoir brisé le coeur et l'avoir laissée dans l'angoisse pendant trois ans. Il implorait son pardon. Sa vengeance était là... allait-elle le chasser?... Du coin de la pièce où elle avait assisté, étonnée et muette, à toute cette scène, la petite Jany s'avança doucement vers sa mère, et, la tirant par la jupe :

—Dis, maman, pourquoi il pleure, le monsieur?

Les mains crispées au bras du fauteuil, Jean tendait vers sa femme un visage amaigri où de lourdes larmes coulaient lentement.

Elle comprit qu'elle ne pouvait plus que pardonner et, poussant l'enfant :

—Embrasse ton papa, petite Jany, et dis lui qu'il n'a plus de chagrin!

—(Du "Nid" par autorisation de Mme Andrée Clavigny).

Le Mardi Gras

LE Mardi gras passant, falot comme un fantoche,
Met son faux nez, à l'huis fait briller ses galons,
Siffle un air, et chacun, sautant sur ses talons,
Baille et s'éveille avec une âme de gavroche.

Enflons de confettis quelque énorme sacoché;
Le labeur de demain paiera les violons;
Pendant trois jours entiers, vive la vie! allons
Déambuler avec la bonne humeur en poche!

Les masques ont au bras les dominos fleuris
Et, sur l'arlequinade immense aux gais abris,
Une neige en papier tombe, multicolore.

Cependant qu'imitant quelque souffle estival
Les serpentins fluets, comme une étrange flore,
Font aux arbres d'hiver flotter le Carnaval.

Lucie DELARUE-MARDRUS.

Livres de Femmes

LE nombre des femmes auteurs augmente de façon continue de nos jours. Faut-il s'en réjouir ou s'en affliger? Les inconvénients, sociaux et familiaux, de cet accroissement sont-ils compensés par de réels avantages? Les Lettres y gagneront-elles? Avons-nous le droit d'espérer une floraison de chefs-d'œuvre féminins?

Sur le fait de l'invasion féminine dans la littérature, les observateurs s'accordent. Jamais les dames et demoiselles ne furent si nombreuses à la Société des Gens de lettres.

Quant aux causes du phénomène, elles sont difficiles à préciser. Une enquête rigoureuse devrait porter sur l'ensemble de la question et classer les raisons qui poussent tant de femmes vers des occupations qui jadis ne les attiraient guère ou leur étaient inaccessibles. Conséquence du désir qu'elles affichent de ressembler aux hommes et de lutter avec eux sur tous les terrains? Résultats des campagnes féministes qui leur prêchent l'émancipation? Utilisation d'une culture littéraire et scientifique, qu'elles peuvent acquérir aujourd'hui plus facilement qu'autrefois? Ou, simplement nécessité pour elles, en une société bouleversée et appauvrie, de gagner leur vie? Beaucoup, veuves, divorcées, abandonnées, célibataires, sont privées de l'appui qu'elles devraient trouver au foyer, et contraintes de se suffire. Ou, mariées, elles ont besoin d'augmenter les ressources de la famille. La femme est en proie à une sourde inquiétude, causée surtout par l'isolement que lui imposent trop souvent les mœurs nouvelles. Les liens de la famille se détendent; l'indissolubilité du mariage est attaquée par le divorce; la discipline familiale se relâche, qui unissait parents et enfants. Chacun tend à vivre pour son compte, entouré d'indifférents; on quitte la maison comme un hôtel. L'homme, moins sensible, peu porté aux expansions, gêné par les émotions qu'il éprouve et par l'absence de celles qu'il juge devoir feindre, plus égoïste, pour tout dire, s'accommode de cette demi-solitude et prend vite son parti de n'avoir pas à s'occuper d'autrui. La femme est désemparée. Faite pour s'attacher et se dévouer, elle veut des affections puissantes et fixes. Comme un contrefort d'église, elle ne trouve son équilibre qu'à condition d'être un soutien.

Par ailleurs, ce vouloir profond est recouvert, chez plusieurs de nos contemporaines, par un tumulte de passions moins nobles. La sujétion que leur imposait leur rôle conjugal, les charges de la maternité, les soucis de l'éducation, tout cela les lasse. De leur vie de naguère, elles voudraient garder les joies sans les peines, et l'insuccès de cette tentative les irrite. Elles cherchent à briser une armature sociale dont la rigidité les gêne, mais qui leur était un appui et une protection. Leurs multiples ambitions sont comme les désirs et les mouvements désordonnés d'un fiévreux, qui croit trouver soulagement et guérison dans la satisfaction immédiate de quelque caprice enfantin, et ne se rend pas compte qu'il aggrave son mal par ses ardeurs irréfléchies.

Quoi qu'il en soit des causes qui entraînent les femmes vers diverses carrières, et spéciale-

ment vers la littérature, une question se pose : faut-il approuver et favoriser ce mouvement?

Tous nos lecteurs s'accorderont à répondre que si la femme mariée cherche la gloire littéraire, ou veut faire oeuvre artistique, aux dépens de son rôle essentiel d'épouse et de mère, elle a tort. L'homme est le ministre des Affaires étrangères et des Finances, son domaine propre est en grande partie au dehors, son métier absorbe son activité sans que le rythme de la vie familiale en soit troublé. Mais la femme a la charge de l'Intérieur et de l'éducation; rien ne doit l'arracher à cette mission capitale. Famille d'abord.

Il est vrai que le métier d'écrivains s'accommode, mieux que beaucoup d'autres, des exigences domestiques. On travaille chez soi, on choisit ses heures et ses jours. Reste à savoir si par lui-même ce genre de labeur est facilement compatible avec la vie conjugale. Une femme journaliste et enquêteuse, a posé la question à quelques intéressés :

—Monsieur... une femme de lettres est-elle une épouse idéale?

—Tout à fait! affirme résolument Albert A... Ceux qui disent le contraire sont ceux qui ne sont pas mariés avec une femme de lettres...

—Qu'est la femme de lettres à la maison?

—Parfaitement entendue. Elle aura plus de goût qu'une autre pour orner son intérieur, voilà tout. Mère, elle saura, mieux qu'une autre, encourager et suivre les études de ses enfants. Allez! la femme de lettres, c'est la vraie femme!

Mais si ce mari proclame sa satisfaction, d'autres craignent "la tendance, naturelle aux femmes de lettres, à dévoiler trop entièrement au public tout ce qui les concerne" et ne tiennent pas du tout à ce que la postérité soit mise au courant de ce qui se passe dans leur ménage. Et un célèbre auteur féminin attire notre attention sur un autre péril :

Non, une femme de lettres n'est pas l'épouse idéale. L'entente intellectuelle peut exister parfaite entre deux hommes qui deviennent deux associés. Entre deux époux, il y en a toujours un qui tire la couverture à lui, et quand c'est celle d'un livre, cela devient désastreux. La jalousie tout court, c'est déjà terrible, mais la jalousie littéraire est la pire de toutes.

Ceci ne s'applique qu'à la femme d'un écrivain. Et même dans ce cas, en somme assez peu fréquent, la jalousie professionnelle reste un danger évitable. Nous n'avons donc pas le droit de proclamer incompatibles *a priori* mariage et littérature.

Quant à la femme seule, ou dont le devoir domestique n'a rien d'absorbant, pourquoi n'écrirait-elle pas? Pourvu qu'elle ait du talent, car les hommes suffisent à nous encombrer de médiocrités. Pourvu aussi qu'elle fasse bon usage de ce talent. Dans l'immense champ qui s'ouvre à l'écrivain, bien des endroits seront mieux cultivés par une femme que par un homme. Elle connaît plus à fond certains lecteurs et certaines questions. Au public féminin, elle parlera de façon plus compétente, sachant mieux ses désirs et ses besoins. Elle a, par exemple, le sens inné de tout ce qui touche au foyer. Répondant à une enquête sur les jeunes filles, menée en 1913 par la *Revue hebdomadaire*, Mlle Cécile de Gueydon écrivait :

Je causais l'année dernière avec une petite amie de quatre ans, et machinalement, ne sachant que lui dire, je lui ai demandé : "Que feras-tu quand tu seras grande?" Elle m'a regardée avec un air échoqué, scandalisé, comme si je lui posais une question extraordinaire, puis elle m'a dit, sur un ton qui n'admettait pas de réplique : "Quelle bêtise! Je serai maman!..." Chez un petit garçon, j'aurais trouvé le germe de bien des vocations : soldat, marin, ingénieur, peintre, etc. Mais une petite fille ne pouvait concevoir que l'unique ambition d'être "maman".

Et Mme Lombroso nous raconte que sa fillette de douze ans, rentrant de Rome qu'elle venait de voir pour la première fois, lui criait, étant encore sur le marchepied du wagon, qu'elle avait vu au Pincio des nourrices et des bébés si bien habillés, qu'elle en avait pris note pour quand elle aurait plus tard des nourrices et des enfants. Des esprits ainsi orientés vers la famille réclament des lectures qui ne les détournent pas de leurs préoccupations ordinaires, et les femmes sont toutes désignées pour satisfaire ces exigences qu'elles partagent. Elles ont grâce d'état pour intéresser leurs lectrices aux moindres besognes ménagères, comme cette Catherine de Fradonnet dont un de ses contemporains affirme "qu'elle refusait à bien écrire entre les dames, comme la lune entre les étoiles", et qui célébrait sa quenouille, en vers qu'on souhaiterait meilleurs :

Quenouille, mon souci, je vous promets et jure
De vous aimer toujours et jamais ne changer...
Mais, quenouille m'amie, il ne faut pas pourtant
Que, pour vous estimer et pour vous aimer tant,
Je délaisse du tout cette honnête coutume
D'écrire quelquefois. En écrivant ainsi,
J'écris de vos valeurs, quenouille mon souci,
Ayant dedans la main le fuseau et la plume.

Certaines malades préfèrent les soins d'une femme médecin; il convient de même que certaines questions soient traitées par des femmes auteurs. Ne semble-t-il pas que les romancières catholiques, par exemple, parlent de la vie conjugale, de l'enfant, de l'éducation, plus volontiers et avec plus de finesse que beaucoup de leurs confrères masculins? Je songe aux charmantes pages de Mlle Geneviève Duhamel et sur les petits Poulbots de la *Rue du Chien qui pêche*; aux sages conseils que donne aux futures fiancées un livre égayé par la verve la plus joyeuse, le *Merle blanc* de Mlle Fantaisie; aux ouvrages de Mme Mathilde Alanic, qui étudient avec une si délicate justesse le rôle et les vertus de la femme; à ceux de Mmes André Bruyère, Marie Le Mièrre, Marie Barrère-Affre, Jeanne Perdriel-Vaissière, Reynès-Monlaur, Yvonne Loisel, etc. Que d'autres l'on voudrait citer ici, que la grande presse et la critique officielle semblent ignorer systématiquement, et qui sont victimes d'un préjugé absurde : celui qui déclare insignifiants, puérils, indignes *a priori* de l'attention d'un connaisseur, les romans qui s'adressent à une clientèle honnête, et ne voulant pas exclure du cercle de leurs lecteurs la jeunesse elle-même, renoncent aux ressources de l'adultère et de la passion coupable! On croirait que ces livres, pour la plupart, disparaissent dans je ne sais quelles catacombes mystérieuses. Même lus, ils ne sont pas connus. Ils se vendent, mais le monde littéraire les ignore, les rejette dans une zone inférieure, avec les alphabets et

(Suite à la page 13)

NOUVELLE

JULES LARIVIERE

L'Amour et les Sports

— VOUS aimez la raquette, Miss Brown?

— Oh! je l'adore! C'est si entraînant ces courses folles sur la neige par une belle soirée comme celle-ci! On se sent alors des ailes pour avancer toujours plus loin, humant l'air pur à pleins poumons... N'est-ce pas aussi votre avis, Monsieur Larue?

— Moi, Miss Brown, quand je cours à travers champs, les raquettes aux pieds, je vogue comme en un rêve. Tenez, il y a quelques instants, à notre sortie du bois, une petite lumière nous est apparue dans le lointain... j'avais oublié que nous n'étions pas seuls au monde, je rêvais que cette lumière lointaine était le terme de notre course, qu'elle indiquait la chaumière où nous allions cacher notre amour...

— Vous êtes pastoral, mon cher, ce soir...

— Pardonnez-moi, c'est un effet de l'amour. Nous allons tous deux en silence, j'étais heureux de me trouver avec vous et il me semblait que vous étiez heureuse aussi de vous trouver avec moi...

— Je ne dis pas non, dear, vous m'êtes très cher, vous savez.

— Oui, comme frère de votre amie...

— C'est déjà beaucoup.

— D'ailleurs, je n'ai pas tardé à me réveiller de mon rêve. Les cris joyeux de nos compagnons, à l'approche de Cartierville, m'ont rappelé que nous faisons partie de la turbulente bande des "Montagnards" en excursion de plaisir.

Après une randonnée de plus de quatre milles, les exubérants raquetteurs venaient de faire irruption en leur chalet du Boulevard Gouin et, au milieu d'un brouhaha indescriptible, l'on se pressait autour d'un bon feu de bois.

Miss Lilly Brown, jeune orpheline de descendance américaine, vivait depuis plusieurs années chez une de ses tantes de Montréal. L'éducation qu'elle avait reçue dans un couvent canadien-français l'avait rendue très sympathique aux rôties et une solide amitié de couvent la liait avec la soeur de l'architecte Larue l'avait mise en contact avec le jeune homme dont elle n'était pas sans admirer la mâle figure, les solides qualités du coeur et les dons de l'esprit.

Aussi, lorsque ce dernier l'avait invitée à se joindre aux excursionnistes, avait-elle accepté avec enthousiasme.

Le brouhaha s'était peu à peu dissipé. A la fortune du sort, on s'était installé autour du foyer et la conversation de particulière, devint générale.

— Fameux sport, n'est-ce pas, que la raquette? dit en souriant Monsieur Louis Clavel, négociant sexagénaire à la large figure réjouie, qui, après avoir été un des membres fondateurs du cercle, se serait fait un crime de manquer une occasion de venir reprendre contact aux sources vives de

sa jeunesse. Tout de même, après une telle marche, il fait bon de se retrouver dans un fauteuil moelleux près d'un feu pétillant!

— Et cependant reprit le Notaire Lauzon, qu'est-ce que cette course de quelques milles auprès des longues excursions que faisaient nos pères les preux du dix-huitième siècle? C'était des centaines de milles qu'ils franchissaient alors pour aller, en plein coeur de l'hiver, attaquer les postes anglais...

— Hertel de Rouville, qui part des Trois-Rivières pour aller surprendre Deerfield, dit Paul Larose, étudiant fraîchement émoulu de son col-

et ont été victimes du fait d'arme que vous venez de rappeler, Notaire...

— Oh! je suis confus, Mademoiselle...

— Un de mes ancêtres, Jonathan Smith, vivait à Deerfield en dix-sept cent quatre. Il était venu d'Angleterre six ans auparavant et s'y était installé avec sa femme et ses deux petites filles, deux jumelles: Hélène et Lilly. Ils étaient heureux et contents, remerciant Dieu chaque soir de la bonne inspiration qu'il leur avait donnée de venir s'établir dans la patrie nouvelle.

Or, dans la nuit du vingt-huit février mil sept cent quatre, mon aïeul fut réveillé par le cri de guerre d'une troupe d'ennemis, canadiens et sauvages, qui, chaussés de raquettes, avaient franchi des centaines de milles pour porter dans le sein de la paisible bourgade la terreur, le sang et le feu. Le village était bien, il est vrai, protégé par une palissade; mais la neige s'y était amoncelée et, grâce à leurs raquettes, les envahisseurs purent entrer dans la place aussi facilement que si elle n'avait pas été défendue.

Surpris durant leur sommeil, les habitants ne songèrent pas à se défendre et cherchèrent le salut dans la fuite. Saisissant chacun une de leurs enfants, mon aïeul et sa femme firent de même et voulurent gagner la rase campagne. Mais ils avaient compté sans leurs ennemis. Au moment où il croyait enfin avoir trouvé le salut, mon aïeul reçut sur la tête un terrible coup de tomahawk qui lui fit perdre connaissance.

Lorsqu'il se réveilla, il vit sa femme et la petite Hélène penchées sur lui, quant à l'autre, la petite Lilly, jamais plus on n'en entendit parler.

— Peut-être aimeriez-vous à savoir ce qu'elle est devenue, dit le négociant qui avait écouté avec intérêt le récit de la jeune fille.

— Comment le pourrais-je, après plus de deux cents ans?

— A mon âge, Mademoiselle, on devient quelque peu maniaque, il

nous faut notre petite collection, comme aux enfants. Les uns collectionnent les papillons, d'autres les fleurs, les vieilles potiches, les sous rouillés, moi je collectionne les vieux grimoires. C'est d'ailleurs cette innocente manie qui m'a valu de faire partie de la Société Historique de Montréal. Si vous voulez passer à mon bureau, demain, je vous montrerai une vieille lettre qui, peut-être, vous mettra sur la voie. Accompagnez Mademoiselle, Larue, cela pourrait vous intéresser, vous aussi.

Onze heures venait de sonner et le négociant, absorbé à calculer une liste de prix très compliquée, avait depuis longtemps oublié le rendez-vous donné la veille.

— Monsieur!... dit sa secrétaire qui s'avan-



lège et qui voulait faire montre de science historique.

— Deerfield! murmure Miss Brown, et ses joues que le froid de la nuit avait rendues vermeilles devinrent livides.

— Mais qu'avez-vous, Mademoiselle? s'exclama l'architecte en voyant sa pâleur, est-ce que ce nom évoque quelque triste souvenir?

— Je suis chagrin, Mademoiselle, s'excusa le notaire, j'étais loin de croire...

— Ce n'est rien, Messieurs, je vous prie de m'excuser...

— Et cependant, vous êtes sur le point de vous trouver mal, insista Larue.

— C'est que le nom de Deerfield dans les circonstances présentes, évoque chez moi un bien triste souvenir. Mes aïeux étaient de ce village

(Suite à la page 40)

La vie des tranchées en 1917

Le premier écrivain français qui fit mention, dans un roman de la guerre, de cet humble et amical parasite qui s'attache à l'homme, c'est le tourangeau René Benjamin, quand il écrivit "Gaspard", en 1915, et la façon comique dont il parla des "totos", qui couraient d'un poilu à l'autre, aurait fort amusé son compatriote Rabelais, mort quatre siècles auparavant. De lui, j'ai retenu, pour peindre l'invasion de cet insecte hémiptère, cher au cœur de Saint-Benoît-Labre comme élément de mortification, cette boutade d'un soldat français, écrasant, dans le train militaire, ses poux sur le revers de ses coutures et criant à son voisin: "chaque fois que j'en tue un, il en vient quarante à son enterrement!"

Sir Andrew Macphail, dans son histoire du Corps Médical Canadien, a consacré une page entière à ces parasites, sur les moeurs desquels on a fait durant la guerre de nouvelles découvertes. Imaginez-vous que cet insecte, bien que très instable de tempérament, ne peut vivre sans la présence de l'homme, ou de certains animaux, qui ne se trouvaient pas, en 1917, dans la zone des tranchées. Restait l'homme ou plutôt les hommes. Dépourvu de ceux-ci, et laissé seul, abandonné dans un "dug out" vide, le pauvre pou décédait par solitude et ennui, peut-être par inanition. Mais s'il est sympathique à l'homme, il aime aussi le changement d'homme, et un bataillon entier peut être en deux nuits infecté par la seule présence de trois "pouilleux". C'est ce qui fait que ceux qui prirent part à la guerre mondiale, soit plus de trente millions de soldats, furent tous sans exception, et dès les premiers jours, envahis par la gente parasitaire!

Certaines personnes avant de pouvoir s'y habituer, passèrent par toute la série des agitations mentales depuis l'adversion et le dégoût jusqu'à la colère la plus frénétique. Dans mon bataillon, cependant, l'on s'efforçait de rire, quand chaque soldat à l'entrée du tunnel venait chaque jour faire le nettoyage de ses coutures au milieu des brocards des Tommies au repos.

En arrière des lignes, à Lorette ou à Cambrai-L'Abbaye quand le vaguemestre arrivait, le clairon annonçait la distribution du courrier par des notes bien connues de toute l'armée britannique et que les soldats traduisaient comme suit:

"Letters from Lousy Lizzie;

"Letters from Lousy Lou!"

Et chacun à l'appel de son nom courait pour recevoir ses lettres d'Elizabeth la pouilleuse, ou de la pouilleuse Louise! On voit d'ici la gaieté burlesque du sujet! On n'en finirait pas si l'on voulait raconter toutes les histoires joyeuses inventées par les soldats en rupture de démangeaison, quand la chasse aux "totos" était terminée. Au risque d'être trivial, de dépasser la mesure et de manquer à la convenance la plus élémentaire, j'en dirai au moins une que les Tommies se contaient le soir dans le fond du tunnel, pendant qu'ils jouaient aux cartes à la lueur de la chandelle. Il s'agit d'un juif collectionneur de poux qui tient commerce dans Fleet Street, à Londres, et qui reçoit la visite d'un savant anglais, président de la "Royal Society

for the advancement of Science". Le savant demande au sémite s'il a, venant d'Allemagne, des spécimens nouveaux à lui montrer, et le fils d'Abraham, avec la mimique expressive qu'on lui connaît, plonge à plusieurs reprises sa main droite dans son épaisse chevelure et en extrait de nombreux parasites de couleurs, de formes et de grosseurs différentes et commence à expliquer:

"This one is from Hamburg, quite common, "it comes from a sailor; this one is from Mecklenburg, race nearly extinct; this one belongs to the Imperial Family. It was lost at Verdun by the Crown Prince. What about Kaiser Wilhelm? Well, I have this one from him", dit le juif et il entrouvre sa chemise et va chercher sur sa poitrine velue un gros pou aux couleurs germaniques, dont les pattes ressemblent aux serres de l'aigle allemand. "But this one is not for sale!" Le savant insiste. What is he? "Like the Kaiser himself, Sir". Half-english and half-german. Believe me, Sir, he has some grasping power"...

L'histoire se continue, mais j'en ai dit assez pour montrer que Tommy, quoi qu'on en dise, a de l'humour et une tendance à l'observation caustique et le don particulier d'oublier ses désagréments en créant de telles inventions d'un comique généralement outré, et souvent burlesque!

Cette omniprésence des poux faisait enrager mon voisin de grabat. Certain soir, il se leva parcourut la longueur du tunnel, et revint avec un bidon contenant selon lui du créosol, cette solution d'acide carbonique qui ne tue pas toujours les parasites, mais qui les étourdit, les endort, au point qu'ils tombent d'eux-mêmes sur le sol, et demeurent inertes pendant de longues heures. Arrivé près de moi, mon compagnon plongea, en guise de goupillon, dans ce bidon de créosol, une aile d'oiseau arrachée à un vieux chapeau de femme trouvé parmi les débris de Souchez, et aspergea à grands coups son grabat et le mien.

Ce grabat était fait de deux couvertures brunes jetées sur un treillis. Mais la senteur est bientôt épouvantable et personne n'y résiste. Le malheureux! Il s'était trompé de bidon et au lieu du créosol, il avait pris celui qui contenait l'huile de baleine destinée au traitement des pieds malades du froid des tranchées.

Nous fîmes de notre mieux pour remédier à l'état de chose causé par cette erreur du soldat, mais, finalement, enveloppés dans notre longue capote, nous dûmes tous les deux coucher ce soir-là sur le treillis dépourvu de toute espèce de couvertures!

Quelle existence étrange n'avons-nous pas menée dans ce tunnel de Vimy en 1917!

* * * *

Le 4 février 1917 fut pour moi une journée mélancolique; mon ami le docteur Blais dut quitter, ce jour-là, son dangereux poste de secours pour retourner prendre son service au Château-de-la-Haie. Il avait passé exactement huit jours en première ligne, et n'avait attrapé rien de fâcheux bien qu'à certains moments, les

éclats d'obus l'eussent frôlé de près! Mais chaque nuit, s'abandonnant à son heureuse nature, il avait paisiblement dormi dans sa cagnat en dépit du bombardement infernal qui s'accélérait en intensité et en tapage, à mesure que les troupes canadiennes, croissaient en nombre et en densité, sur ce front de dix kilomètres, que nous occupions. La veille de son départ, le docteur avait dû, sur des ordres reçus, se rendre au puits de Souchez pour analyser l'eau de source que nous y prenions habituellement et pour faire rapport si elle était potable ou non. Il n'ignorait pas que c'était là l'un des endroits les plus dangereux du secteur, mais il ne s'en préoccupait pas outre mesure, avant de s'y être rendu. Sans doute que l'eau était assez bonne pour la santé d'un soldat, mais il put juger par lui-même que la situation du puits ne l'était guère.

Pendant qu'il prescrivait certaines ordonnances indispensables: emploi de chlorure, enlèvement des débris de ferrailles et de bouts de parapet tombés au fond du puits, une douzaine d'obus étaient arrivés sans crier gare, étaient venus s'abattre sur le flanc de la colline et avaient fait jaillir en tous sens des monceaux de terre grise, des amas de vieux sacs, et de ferrailles, de planches, de parapet, de tôles, de fil barbelé et autres déchets du champ de bataille. Il n'avait eu que juste le temps de se garer, de se mettre à couvert le mieux qu'il avait pu. Je crois bien que malgré son optimisme indifférent ou son fatalisme inconscient, ce bon docteur avait couru un peu plus vite que d'habitude! Avant de me quitter le lendemain, il me confia qu'il n'avait pas aimé ce puits de Souchez; ni la réception que "Fritz" lui avait faite à cet endroit et au passage du Boyau International! Toujours désireux d'expériences nouvelles, et pénétré d'un esprit de dévouement sans égal, il était cependant heureux d'être venu en première ligne et d'avoir pu donner quelques soulagements et quelques secours à de pauvres blessés!

Au Château-de-la-Haie, où il retournait ce jour-là, et où le docteur Reginald Harwood devait le rejoindre quelques semaines plus tard, les blessés n'arrivaient jamais du front sans avoir reçu quelques soins d'urgence aux postes de secours avancés. Ce même Château-de-la-Haie qui voyait mes deux amis d'Edmonton donner leurs soins aux blessés canadiens, avait vu deux ans auparavant deux jeunes hommes, maintenant célèbres à plus d'un titre, donner les leurs aux blessés français d'Urbal, de Maud'huy et de Pétaïn! Georges Duhamel, l'auteur de la Vie des Martyrs et de tant d'autres oeuvres, d'un réalisme attendri, et d'une profonde sensibilité contenue comme celle d'un homme qui se mettrait la main sur le cœur pour l'empêcher d'éclater, Georges Duhamel, dis-je, avait passé plusieurs mois dans l'Artois et avait consacré à ce Château et à ses mutilés, quelques-unes des pages les plus émouvantes de son oeuvre entière.

Pasteur Vallery Radot le petit-fils de Louis Pasteur, qui séjourna quinze mois dans les meurtrières tranchées de Notre-Dame-de-Lorette, vint aussi au Château-de-la-Haie passer quelques semaines et rédigea dans la souffrance la plus pro-

(Suite à la page 13)

Madame de La Fayette

1634 — 1692

(Extrait des "SALONS FRANÇAIS", un volume qui paraîtra prochainement)

MME de la Fayette était un peu plus jeune que Mme de Sévigné et mourut trois ans avant elle; elles ont traversé ensemble le monde brillant de la seconde moitié du siècle, dont elles sont les représentantes les plus illustres.

A vingt-deux ans Marie de la Vergne épousa le comte de La Fayette, dont nous savons peu de chose. Le mariage fut célébré à Saint-Sulpice, le 25 février, 1655. La duchesse d'Aiguillon et Mme de Sévigné signèrent au contrat. Le comte d'Haussonville s'est demandé si La Bruyère avait pensé à Mme de La Fayette lorsqu'il disait: "Il y a telle femme qui anéantit ou qui enterre son mari au point qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention: vit-il encore? ne vit-il plus? on en doute." Ces quelques lignes de la Bruyère s'appliquent bien à lui.

M. de La Fayette emmena sa femme en Auvergne et Mme de Sévigné fut très affectée de ce départ, qui laissa un vide dans la petite société où son amie avait vécu jusque-là.

Une lettre que Mme de La Fayette écrivit à Ménage, qui date des premières années de son mariage nous renseigne sur les sentiments qu'elle éprouvait alors pour son mari. Je ne citerai que la fin de la lettre: "Pour moi j'aime bien mieux ne voir guère de gens que d'en voir de fâcheux, et la solitude que je trouve ici m'est plutôt agréable qu'ennuyeuse. Le soin que je prends de ma maison m'occupe et me divertit fort; et comme d'ailleurs je n'ai point de chagrins, que mon époux m'adore, que je l'aime fort, que je suis maîtresse absolue, je vous assure que la vie que je mène est fort heureuse, et que je demande à Dieu que la continuation. Quand on croit être heureuse vous savez que cela suffit pour l'être, et comme je suis persuadée que je le suis, je vis plus contente que ne le sont peut-être toutes les reines de l'Europe."

On retrouve encore deux ou trois fois le nom de M. de La Fayette dans les lettres de sa femme à Ménage. Puis elle vint habiter Paris et son mari passa presque toute sa vie en Auvergne, soit en son château de Naddes, soit en son château d'Espinasse. Et ce couplet semble fait pour eux:

Le mari

Ira vivre en sa terre
Comme monsieur son père

et la femme

Fera des romans à Paris
Avec les beaux-esprits.

M. Emile Magne, dans un ouvrage récent, dit que Mme de La Fayette eut des relations constantes avec son mari, qu'il vint plusieurs fois rue de Valenciennes, où sa femme le recevait avec toutes sortes d'égards; en 1663 il y fit même un séjour de trois mois. Il aurait voulu rester plus longtemps à Paris, mais le souci de défendre ses propriétés convoitées par d'autres le retient dans ses châteaux en Auvergne, où il cherche à agrandir le patrimoine de ses enfants. Lorsque l'âge ne lui permet plus d'entreprendre, presque chaque année, un voyage à Paris, il signe, en 1670, devant le Vasseur, notaire, une procuration générale.

"Il quitte, dit M. E. Magne, (1) non sans regret la demeure de sa femme. La comtesse lui a prodigué trop de preuves de son intelligence pour qu'il ne lui abandonne pas avec quiétude le soin de gérer ses sans contrôle désormais, leurs intérêts subsistant en la capitale. Elle touchera les loyers des propriétés, les arrérages des rentes et traitera en son nom pour toutes sortes d'opérations n'exigeant pas sa présence. Il reviendra aussi souvent qu'il le pourra, ou bien il chargera l'abbé de Bayard, grand voyageur, de le suppléer."

M. de La Fayette est le frère de belle Angélique de La Fayette, dame d'honneur d'Anne d'Au-

triche, qui fuya l'amour de Louis XIII pour cacher sa jeunesse, son charme et sa beauté dans un cloître, sous le nom chéri de mère Angélique de Chaillot. Ce nom est symbolique. Oui, peu de femmes ont pu résister à l'amour d'un roi et surtout d'un roi de France.

En allant voir sa belle-soeur au couvent, Mme de La Fayette y rencontra la princesse Henriette d'Angleterre; l'attraction fut mutuelle et forma entre elles un lien profond et durable. Henriette d'Angleterre, qui mourut d'une façon si tragique, qu'un moment on la crut empoisonnée, expira dans les bras de sa fidèle amie.

Après son mariage Mme de La Fayette continua ses études du latin et de l'hébreu avec Ménage, qui était un des beaux-esprits de son temps. Ce singulier personnage passait son temps à soupiner auprès des dames. Personne ne prenait au sérieux les prétentions de Ménage, pas plus Mme de Sévigné que Mme de La Fayette et sur leurs relations on fit courir le quatrain suivant:

Laissez là comtesse et marquise
Ménage vous n'êtes pas fin,
Au lieu de gagner leur franchise,
Vous y perdez votre latin.

Ménage ne perdit pas son latin puisqu'il resta toujours l'ami de ces deux femmes. Il disait: "J'ai aimé Mme de La Fayette en vers et Mme de Sévigné en prose."

Ninon de Lenclos disait que "rien n'égale sa prétention sinon sa laideur."

La duchesse d'Aiguillon, marraine, de Mme de La Fayette, l'avait amenée à l'hôtel de Rambouillet, dont elle garda l'esprit sans en avoir l'affectation. Nous la voyons quelquefois aux Samedis de Mlle de Scudéry et elle appartenait à la coterie de la Grande Mademoiselle. Elle visita souvent le salon littéraire de Mme de Sablé. C'est là que son amitié pour La Rochefoucauld prit naissance.

La figure dominante du salon de Mme de La Fayette était La Rochefoucauld. Tous les jours il venait s'asseoir dans le fauteuil qui lui était réservé. On parle, on écrit, on se critique les uns les autres. Le cardinal de Retz y venait et on se rappelle les mauvais jours de la Fronde. Le prince de Condé y vint quelquefois et l'honora de ses confidences. Le poète Segrais et La Fontaine étaient des habitués. Mme de Sévigné y apportait sa figure radieuse et ses histoires spirituelles. Mme de Coulanges y ajoutait sa grâce et sa vivacité. Mme Scarron était souvent de la compagnie et n'a perdu aucun des charmes qui rendit le salon du pauvre Scarron si attrayant. Mais l'esprit de Mme de La Fayette est l'aimant qui attire ce monde fascinant. Par son jugement profond, sa clairvoyance et sa connaissance des affaires, elle ne fut peut-être pas surpassée par Mme de Maintenon. Ses amis cherchaient ses conseils. Et c'est par sa familiarité avec les technicalités légales que La Rochefoucauld put sauver sa fortune.

Segrais, gentilhomme ordinaire de Mademoiselle et membre de l'Académie, fut l'un des meilleurs amis de Mme de La Fayette. Quand il fut disgracié par son altière maîtresse et qu'il se vit sans place Mme de La Fayette lui offrit un appartement dans son hôtel qu'il habita jusqu'au jour où il se maria. Moins érudit que Huet, l'évêque d'Avranches, moins pédant que Ménage, le poète Segrais est le type de l'homme de lettres qui est en même temps homme de bonne compagnie," dit le comte d'Haussonville.

Ses "Mémoires et Anecdotes", où sont consignés nombre de petits faits de la vie sociale et littéraire d'autrefois ont plus de lecteurs que ses "Eglogues."

Par Segrais nous savons qu'en fait de latin Mme de La Fayette pouvait en remonter à ses maîtres, et qu'elle tira d'embarras Ménage et le père Rapin, qui ne s'entendaient pas sur le sens d'un passage de Virgile. Comme Mme de Sévigné elle écrivait fort bien en italien.

La qualité dominante de Mme de La Fayette était la raison. Elle cachait son crédit à la Cour avec au-

tant de soin que d'autres mettaient à l'étaler. Au Palais-Royal, à Saint Cloud, elle avait souvent l'occasion de voir dans l'intimité le roi, auquel s'adressaient sans relâche les sollicitations des courtisans. Il remarqua le charme discret, l'attitude réservée de cette femme qui se tenait à l'écart de toutes les intrigues. Mais ce qui créa un lien intime entre eux ce fut un souvenir commun, une douleur commune. Le comte d'Haussonville dit: "Qu'ils s'étaient trouvés l'un et l'autre auprès du lit de mort de Madame; partageant ses dernières paroles, échangeant leurs angoisses et mêlant leurs larmes, car la mort de Madame est une des rares circonstances, peut-être la seule, où Louis XIV ait pleuré. Ces heures où deux coeurs ont souffert ensemble sont celles qu'on n'oublie pas. Jamais Mme de La Fayette ne l'implora en vain pour les autres et pour elle-même; et là est l'explication de ce crédit qui faisait à la fois l'étonnement et l'envie de ses contemporains."

Un jour il la fit monter dans sa propre calèche et durant tout le cours de la promenade, à l'étonnement des courtisans, il n'adressa la parole qu'à elle. "prenant plaisir, dit Mme de Sévigné, à lui montrer les beautés de Versailles, comme un particulier heureux de montrer sa maison de campagne."

Les visites à la Cour, les voyages à Versailles ou à Fontainebleau n'étaient que de rares épisodes dans la vie de Mme de La Fayette. C'est chez elle, si nous voulons la connaître, qu'il nous faut la voir au milieu d'amis qui convenaient à son coeur et à son esprit.

A part Ménage, dont l'amitié dura toute la vie, nous rencontrons Huet, homme d'un vrai mérite, dont l'étude était la passion dominante. "A peine avais-je quitté la mamelle, dit-il, dans les "Huétina," que je portais envie à tous ceux que je voyais lire. "Cette passion augmenta avec les années, et comme son secrétaire répondait souvent aux paysans de son diocèse d'Avranches, que Monseigneur ne pouvait les recevoir parce qu'il étudiait, ceux-ci disaient naïvement: "Le roi devrait bien nous envoyer un évêque qui ait fini ses études."

Cette relation entre Huet et Mme de La Fayette fut toute intellectuelle, l'amitié y a tenu peu de place. Segrais compte parmi ses amis littéraires. La Fontaine fut l'un des familiers de la maison.

Voici comment Mme de La Fayette parle de Bossuet dans une lettre adressée à Huet, lorsqu'il fut nommé sous-précepteur du dauphin: "Vous devez avoir beaucoup de joie d'avoir M. de Condom. Il est fort de mes amis, et je puis vous répondre par avance qu'il sera des vôtres. Nous avons déjà parlé de vous. C'est le plus honnête homme, le plus droit, le plus doux et le plus franc qui ait jamais été à la Cour."

"Nous n'avons point, dit le comte d'Haussonville, (2) le jugement de Bossuet sur Mme de La Fayette, mais nous avons par contre celui de Boileau, cet appréciateur si fin et si juste de tous les mérites de son siècle." Mme de La Fayette, disait-il, est la femme qui écrit le mieux, et qui a le plus d'esprit."

Un fragment de lettre de Racine nous apprend qu'il l'avait rencontrée à la petite cour de Madame. Déjà ses contemporains rapprochaient son nom de ces noms illustres comme s'ils avaient eu la divination du rang élevé auquel l'admiration de la postérité la porterait.

Ménage raconte "qu'en 1675 Mme de Thianges donna en étrennes au duc du Maine une chambre toute dorée. Au-dessus de la porte, il y avait en grosses lettres: Chambre du Sublime. Au dedans un lit et au balustre un grand fauteuil, dans lequel était assis le duc du Maine, fait en cire et fort ressemblant. Auprès de lui, M. de La Rochefoucauld, auquel il donnait des vers pour les examiner; autour du fauteuil, M. de Marsillac et M. Bossuet, alors évêque de Condom. Au bout de l'alcôve, Mme de Thianges et Mme de La Fayette lisaient des vers ensemble. Au dehors du balustre Despréaux, avec une fourche, empêchait sept ou huit méchants poètes d'approcher. Racine était auprès de Despréaux, et un peu plus loin de La Fontaine auquel il fait signe d'avancer."

(2) Madame de La Fayette.

(1) Le Coeur et l'Esprit de Madame de La Fayette, 1927, page 159.

"Certes, ajoute le comte d'Haussonville, Mme de La Fayette était bien à sa place dans cette chambre du sublime, entendez par là le génie joint au bon goût. Mme de Thianges aurait eu meilleure grâce à ne point s'y faire représenter elle-même, mais cette soeur avisée de Mme de Montespan donnait une preuve nouvelle de l'esprit et du sens juste de Morte mart, en rapprochant ainsi celle qui devait écrire l'histoire d'Henriette d'Angleterre de celui qui avait prononcé son oraison funèbre, celle qui allait faire paraître "La Princesse de Clèves", celui qui avait écrit "Bérénice".

Le comte d'Haussonville est celui des biographes de Mme de La Fayette qui a le mieux su nous la faire connaître, c'est donc encore lui que je laisse parler : "J'ai hâte de faire sortir Mme de La Fayette de cette chambre dorée. L'y laisser trop longtemps serait donner à croire qu'elle fut une sorte de Melle. de Scudéry du grand monde faisant concurrence aux romans de Sapho et à ses Samedis. Or, il n'y avait rien dont Mme de La Fayette eût horreur autant que de passer pour une femme auteur. Comme elle cachait son latin, elle cachait aussi ses oeuvres. Elle a moins vécu par l'esprit que par le coeur, et c'est par le coeur qu'elle est arrivée au génie."

Deux sentiments se sont partagés ce coeur : son amitié pour Mme de Sévigné, son attachement pour La Rochefoucauld.

L'amitié de Mme de Sévigné "fut sans nuages" c'est le mot dont elle se sert elle-même. Elles avaient des distractions et des occupations communes. Elles allaient ensemble à l'Opéra, entendre Alceste ou aux sermons de Bourdaloue. Elles allaient aussi chez Mme de Lavardin, cette autre amie fidèle. Mais peu à peu Mme de La Fayette à cause de sa mauvaise santé dut restreindre ses sorties. Ce fut donc Mme de Sévigné qui lui faisait des visites en son hôtel de la rue Vaugirard, "le plus joli lieu du monde, pour respirer à Paris" disait Mme de Sévigné. L'hôtel possédait un jardin ombragé par de grands arbres et embaumé par des orangers et des lauriers-roses où il y avait un jet d'eau et une véranda. C'est dans ce jardin et dans sa chambre à coucher que s'est écoulée la dernière moitié de la vie de Mme de La Fayette.

"Quand on songe, dit encore le comte d'Haussonville, à ce que devaient être les propos, tantôt tristes et enjoués, qui s'échangeaient entre ces deux femmes, à toutes ces richesses perdues, à tous ces parfums évanouis, on se prend à regretter la découverte tardive de ces instruments modernes dont la merveilleuse délicatesse capte et peut reproduire non seulement les paroles mais jusqu'au son de voix. Ce regret s'accroît encore par la pensée qu'à ces conversations venait souvent en tiers se mêler La Rochefoucauld."

Mme de La Fayette connut La Rochefoucauld, un des plus grands seigneurs de France, lorsqu'elle avait trente et un ans et qu'il en avait cinquante. On n'est pas fixé sur la date, mais ce qui est une chose certaine c'est qu'il s'empara peu à peu de l'âme et de l'esprit de Mme de La Fayette. Leurs deux existences morales furent confondues à un tel point qu'elles n'en faisaient qu'une seule. Après la mort de La Rochefoucauld, la vie de Mme de La Fayette fut incomplète. Le comte d'Haussonville ne pense pas que leur relation fut de même nature que la célèbre liaison de La Rochefoucauld avec Mme de Longueville.

C'est en 1870, que La Rochefoucauld, qui avait eu des aventures célèbres et avait été aimé de la plus belle femme de son temps, devint l'ami reconnu de Mme de La Fayette. Elle demeurait en face du petit Luxembourg et l'hôtel de Liancourt, (3) était situé sur les terrains qu'occupe aujourd'hui la rue des Beaux-Arts, mais l'entrée en était rue de la Seine. De la rue de la Seine à la rue Vaugirard le chemin n'était pas long et La Rochefoucauld allait tous les jours voir son amie, comme plus tard Chateaubriand se rendait à l'Abbaye-au-Bois chez Mme Récamier.

On se demande si Mme de La Fayette n'aurait pas eu une influence adoucissante sur l'auteur des "Maximes." "M. de La Rochefoucauld m'a donné de l'esprit, disait-elle, mais j'ai réformé son coeur." Il en avait grand besoin après la façon dont il avait agi envers Mme de Longueville.

Le comte d'Haussonville eut la bonne fortune de feuilleter un exemplaire de l'édition des "Maximes", publiée, 1693, chez Barbin, sur la garde duquel est écrit : "Peu de temps avant sa mort Mme de La Fayette en relisant les "Maximes" de La Rochefoucauld, avec lequel elle avait été liée de l'amitié la plus étroite, écrivit en marge ses observations. Cet exemplaire a été trouvé à la mort de M. l'abbé de La Fayette, son fils, parmi les livres de la bibliothèque."

M. d'Haussonville attribue à Mme de La Fayette le plus grand nombre des observations inscrites en marge d'un certain nombre de maximes. Elle mettra, dit-il, ces mots : trivial, rebattu, commun; et il faut en convenir toujours à propos. Mais souvent ces observations portent sur le fond de la pensée. Parfois ce sont de simples restrictions qui suggèrent à son esprit tempéré le caractère trop absolu de certaines maximes. "Cela est vrai mais non pas tou-

jours," est une annotation qui se trouve souvent répétée. En réponse à cette maxime : "Ce que les hommes ont nommé amitié... n'est qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner." "Bon pour l'amitié commune, mais non pour la vraie. L'amitié lui suggère encore une autre réflexion : "Quelque rare que soit l'amour, il l'est moins que la véritable amitié." "Mme de La Fayette ajoute : "Je les vois tous les deux égaux pour la rareté, parce que la véritable amitié tient un peu de l'amour, et le véritable amour tient aussi de l'amitié." Elle peint ainsi elle-même le sentiment qui existait entre elle et La Rochefoucauld; et après la mort de son ami elle pouvait rappeler des souvenirs où rien d'impur ne viendrait se refléter.

"La Princesse de Montpensier", Zayde (4) et "La Princesse de Clèves" (5) ont paru en 1662 et en 1678, au cours de la période la plus brillante de la vie de Mme de La Fayette. Ecrire ne lui fut jamais qu'un délassement et un passe-temps. Elle avait en effet d'autres affaires. Elle avait deux fils, l'aîné entra dans les ordres. "C'était, dit Saint-Simon, un homme d'esprit, de lettres, cynique et singulier, qui avait de l'honneur et des amis." Il fallait pourvoir ce fils de bénéfices puis ensuite aller remercier le roi. Le second, qui porta le titre de marquis de La Fayette, avait choisi la carrière des armes. Il s'était distingué à l'armée. Il fut récompensé



Mme de La Fayette

de sa valeur, on lui donna le régiment de la Fère. C'est Louvois qui lui obtint cette faveur, par l'entremise de La Rochefoucauld, dont le petit fils épousa une fille de Louvois. Elle s'occupa de bonne heure à le marier avantageusement. Il épousa la jolie Madeleine de Marillac, qui avait deux cent mille livres de dot et "des nourritures à l'infini." Mme de La Fayette assura tout son bien aux jeunes époux. Ce fut sa dernière joie d'avoir procuré à son fils une aussi grande alliance.

Il ne survécut sa mère que d'une année. Il mourut au siège de Landeau, ne laissant qu'une fille. Cette petite fille elle-même fit un grand mariage: elle épousa le duc de la Trémouille, mais elle mourut à vingt-six ans. Le duc de Trémouille chef actuel de cette illustre maison est le descendant direct de Mme de La Fayette et possède des papiers qui viennent d'elle, nous apprend le comte d'Haussonville.

Mme de La Fayette avait tout ce qu'il faut pour être heureuse: l'affection de ses deux fils, de la fortune, une situation enviable, mais le bonheur est relatif. Les natures délicates et sensibles ont plus à souffrir de la vie. La grande épreuve de son "âge d'argent", pour employer la jolie expression de Mme de Tracy, fut la mort de La Rochefoucauld, en 1680. Les années avaient resserré les liens qui les unissaient et il ne vivait plus que pour elle.

"Ni le soleil ni la mort, avait-il dit, ne se peuvent regarder fixement." Cependant il regarda fixement la mort, il reçut les derniers sacrements et expira dans les bras de Bossuet.

C'est Mme de Sévigné qui nous dira ce que fut la douleur de Mme de La Fayette. "M. de Marsillac (fils de La Rochefoucauld) écrivait-elle à Mme de Grignan, est dans une affliction qui ne peut se représenter; mais il retrouvera le roi et la Cour; toute

(4) Zayde parut sous le nom de Segrais.

(5) Mme de La Fayette nia longtemps en être l'auteur.

sa famille se retrouvera en sa place; mais où Mme de La Fayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une confiance, une considération pour elle et son fils? Elle est infirme; elle est toujours dans sa chambre; elle ne court point les rues. M. de La Rochefoucauld était aussi sédentaire; cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre; rien ne pouvait être comparé aux charmes de leur amitié. Ma fille, songez-y, vous trouverez qu'il est impossible de faire une perte plus sensible et dont le temps puisse moins consoler."

Chaque incident ravivait la douleur de Mme de La Fayette. Un jour Mme de Sévigné la trouvait toute en larmes, parce que quelques lignes de La Rochefoucauld lui étaient tombées sous la main.

Mme de La Fayette disait : "Rien ne peut réparer les biens que j'ai perdus." Pendant plusieurs mois elle demeura indifférente à tout, même à ce qui la touchait le plus vivement: la fortune de ses enfants.

En plus de ses romans Mme de La Fayette a laissé deux ouvrages historiques: "La Vie d'Henriette d'Angleterre" et les "Mémoires de la Cour de France". Le premier est un petit chef-d'oeuvre et le récit des derniers moments de Madame est le morceau capital du livre. "Dans cette relation, dit Anatole France, les paroles sont en harmonie avec les choses; il faut l'avoir lue pour savoir tout ce que vaut la simplicité d'une âme ornée."

Dans les "Mémoires" elle n'approuve pas les mauvais traitements infligés aux Huguenots. Ce n'est pas la seule preuve qu'elle donne de sa liberté d'esprit et elle ne parle pas avec moins d'indépendance du pape que du roi.

La sincérité de sa dévotion fait qu'elle n'est pas dupe de celle qu'on protège à la Cour, depuis le règne de Mme de Maintenon. "Mme de Maintenon, dit-elle ironiquement, ordonna à Racine de faire une comédie, mais de choisir un sujet pieux, car à l'heure qu'il est, hors de la piété point de salut à la Cour... La comédie représentait en quelque sorte la chute de Mme de Montespan et l'élévation de Mme de Maintenon; toute la différence fut qu'Esther était un peu plus jeune et un peu moins précieuse en fait de piété."

"La Princesse de Clèves" marque une ère dans l'histoire du roman. "Avant Madame de La Fayette, dit Voltaire, les gens écrivaient dans un style ampoulé des choses peu vraisemblables." C'est donc à une femme que revient l'honneur d'avoir transformé le roman.

Le peu romanesque Fontenelle lut "La Princesse de Clèves" quatre fois. La Harpe la mettait dans son cours de littérature, au rang des oeuvres classiques et déclarait que c'était le premier roman qui présente des aventures raisonnables, écrites avec intérêt et élégance, et que jamais l'amour combattu par le devoir n'a été peint avec plus de délicatesse. Pour Marmontel "La Princesse de Clèves" était ce que l'esprit d'une femme pouvait produire de plus adroit et de plus délicat. Boileau disait "que Madame de La Fayette avait une belle intelligence et écrivait mieux qu'aucune femme de France. De nos jours Sainte-Beuve, dans le portrait de Mme de La Fayette, a consacré plusieurs lignes exquises à ce livre, et Taine en fait des éloges.

Le comte d'Haussonville dit "que ce style, qui joint l'émotion à la mesure, le charme à la force, que cette phrase harmonieuse et souple, semble parfois emprunter à La Rochefoucauld quelque chose de son élégante brièveté. "La Princesse de Clèves" est le premier roman où un coeur de femme soit mis à nu et étudié dans ses plus secrets replis. Elle a fait de la psychologie, non pas sans le savoir, mais sans le dire, ce qui est différent, et cela alors que le mot n'existait pas encore dans notre langue, car au dire de Littré, ce n'est pas à la Grâce, mais à l'Allemagne et à Wolf que nous le devons. "La Princesse de Clèves" est une oeuvre unique qui n'a point de pareille et n'en aura jamais."

Mme de La Fayette a créé un genre: celui du roman d'observation et du sentiment. Elle a été le premier peintre des moeurs élégantes, et c'est pour cela que tandis que tant d'autres oeuvres ont passé la sienne restera. C'est elle qui a enrichi le roman français de son premier chef-d'oeuvre.

Mme de La Fayette représente plus qu'aucune autre femme la vie sociale et littéraire de la seconde moitié du siècle de Louis XIV.

A sa mort le "Mercure Galant" ne manque pas de lui rendre hommage : "Elle était, lisait-on, tellement distinguée par son esprit et par son mérite qu'elle s'était acquis l'estime et la considération de tout ce qu'il y avait de plus grand en France. Lorsque sa santé ne lui a plus permis d'aller à la Cour, on peut dire que toute la Cour a été chez-elle, de sorte que sans sortir de sa chambre, elle avait part tout un grand crédit dont elle ne faisait usage que pour rendre service à tout le monde."

(3) Cet hôtel venait de la mère de La Rochefoucauld, Gabrielle du Plessis-Liancourt.

*Ecce Agnus Dei...*

Nouvelle.

Par Damase Potvin

Une messe dans un camp de bûcheron

LA besogne du débitage était finie. Prestement, le "cook" avait étendu avec précaution la peau du caribou qu'il cloua sur un coin de la cloison de la cuisine, pour la faire sécher. Après quoi, il avait ouvert la porte basse d'une soupenette d'où s'échappa une âcre odeur de moisi et de vieille viande... Penché en arc, les yeux clignotants, le père Phydime, adoucissant sa voix, avait appelé : "mine! mine! mine!..." Aussitôt un énorme matou jaune s'était élancé. Le chat, d'abord, avec une frénésie gloutonne, happa tout ce qu'il rencontrait sur le plancher sanglant, puis, la première émotion de liberté passée, s'accroupissant au bord d'une flaque de sang, les pattes moelleuses et le dos rond, les yeux mi-clos, il se mit à lécher, lécher, claquant le petit bout de sa langue rugueuse et rose...

"Ce pauvre Rond-Rond, y faut ben qu'i s'égale un brin, lui itou", fit, paternel, le père Phydime donnant une petite tape amicale sur le dos de l'animal. Et, aussitôt après, se redressant :

"Bon, asteur, les enfants, c'est pas tout ci tout ça, on a encore ben des choses à faire, vous savez!... D'abord, vous allez nettoyer l'camp net comme la main pendant qu'j'm'en vas commencer ma mangeaille. Ensuite d'ça, vous allez chercher des branches de sapin tant qu'vous pourrez en apporter. En faut, vous savez!... Mais avant, y faut nettoyer ça ben net, comme su la Gatineau quand on avait eu la messe de minuit... Ah! qu'c'était beau, quand j'y pense!... vous savez, rien manquait. Un autel mes p'tits, comme y en a pas à votre Notre-Dame, comme vous dites... Avec d'la mousse verte, au-dessus d'l'autel, on avait écrit avec des lettres longues comme ça, NOEL. Et c'qu'j'vous en avais "pitché" un d'rêveillon mes p'tits amis... Dans c'temps-là, il était venu une vraie désolation de perdrix blanches, dans l'bois, juste la veille de Noël : j'en avais "arrangé" à toutes les sauces pour le réveillon : rôties, bouillies, en ragoût, en giblotte, que l'diable m'emporte!..."

Tout en continuant de dévider l'écheveau de ses joyeux souvenirs, le Père Phydime étendit coup sur coup deux grands seaux d'eau sur le parquet de la cuisine qui ruissela. Rond-Rond ne fit qu'un bond devant cette subite inondation, mais il ne perdit pas

au change. Grimpé sur la table, il avait pu pendant trois minutes, caresser un morceau de plat-côté de caribou qui était autrement savoureux que le sang maigre et sale que l'eau des seaux du Père Phydime venait de laver. Mais ce balthazar de Rond-Rond ne dura pas longtemps; un violent coup de balai appliqué sur un coin de la table fit de nouveau bondir le raminagrobis du camp qui se trouva enfin assez confortablement allongé sous le poêle où, gavé de sang, il s'endormit bientôt du lourd sommeil des matous de chantiers, multipliant les rons-rons qui lui avaient valu son nom...

A midi, quand les hommes venant du bois rentrèrent au camp pour dîner, il n'y avait rien de bien changé. Cependant ceux qui glissèrent un oeil dans l'antre du père Phydime, purent voir des monceaux inusités de victuailles sur les "établis"; mais tous remarquèrent en entrant, des amas de branchages de sapin et d'épinette reposant sur la neige à la porte du camp. Pendant le dîner : une soupe aux pois, un bouillis au lard avec des patates et une pointe de tarte à la "ferluche", la conversation roula surtout sur l'arrivée prochaine du missionnaire. A quelle heure arrivera-t-il au Camp à Pitre? Viendrait-il dans la soirée ou dans l'après-midi? C'était le grand point. Le camp aux Bouleaux d'où partait le missionnaire était à dix milles. Cela n'est pas une distance excessive pour un homme habitué à la raquette. On attendait donc le missionnaire dans l'après-midi, de bonne heure.

Depuis le matin, le temps s'était tenu au clair; le ciel était d'un bleu d'acier. A l'aube, à la suite de la neige qui était tombée pendant la nuit, il avait fait une gelée à pierre fendre, une "belle gelée", c'est-à-dire une gelée terrible qui augmentait, semble-t-il, d'intensité sous les rayons implacables d'un soleil polaire qui semblait déverser du froid et glacer tout ce qu'il touchait. Un peu après midi, des bourrasques se mirent à souffler tordant les arbres de la forêt. De lourds paquets de neige rudement secouée tombaient des branches larges des sapins sur les hommes occupés à bûcher les troncs à grands coups de hache. A trois heures, le vent s'apaisa et ce fut, aussitôt après, un de ces froids qui gèlent leur homme sur place.

"Le missionnaire aura-t-il reculé devant ces sautes

brusques, toutes également terribles, de ce temps boréal?" Telle était la question que ne cessaient de se poser les hommes du Camp à Pitre. A six heures, ils rentrèrent de nouveau au camp battant rudement leurs bottes sur le perron, avant d'entrer, frappant sur le mur en grumes du camp leurs raquettes enneigées. A ce moment, l'air était calme, mais le froid violent. La voûte sombre du ciel sans lune s'étendait, noire, tout en étant constellée de points lumineux qui paraissaient du givre d'or.

Le missionnaire n'était pas arrivé. Cruelle déception! Mais quel aspect l'intérieur du camp avait revêtu! Et quel arôme! Les quatre pans et le plafond étaient littéralement tapissés de branches de sapin et de pin qui odoraient, emplissant la gorge d'une saveur violente. L'on se serait cru sous le couvert d'un fourré de résineux. Au fond de la salle, l'on avait dressé un autel surélevé et surmonté d'un banc accoté à la muraille, le tout couvert comme d'une épaisse tapisserie de branchettes de résineux pressées, tassées comme une toile de lin tendue sur le cylindre d'un métier à tisser. Du milieu du banc, formant étagère pour les cierges, s'élevait jusqu'au plafond, une grande croix brune composée de longues branchilles de bouleau fines comme des pailles de blé et artistement tressées, pur chef-d'oeuvre de vannerie dû à l'un des multiples talents du père Phydime. Enfin, formant demi-cercle au-dessus de l'autel, étaient pendues en guise de lampions des boîtes de conserves vides dans lesquelles l'on avait fiché des bouts de cierges que l'on devait allumer seulement à l'heure de la messe. Les hommes étaient ravis.

Mais il était neuf heures et le missionnaire n'arrivait toujours pas. L'on s'inquiétait. Un porteur affirma que le prêtre, qui a dû se faire accompagner d'un homme de là-bas, devait laisser le Camp aux Bouleaux à midi. A ce compte-là, il eut dû arriver à six heures pour le moins. Quelqu'un proposa d'aller, une "gagne", à sa rencontre; on tirerait du fusil et l'on crierait; des fois qu'il se serait écarté! C'était possible avec cette neige et ces rafales endiablées. On allait se rendre à cette proposition, et déjà des hommes chaussaient leurs raquettes quand un murmure de voix suivi d'un craquement de neige rude sur le perron de la porte se fit entendre :

"Le voilà! Le voilà!" cria-t-on joyeusement.

La porte s'étala d'un tour de main et, dans la colonne de buée, épaisse et blanche, que forma l'air chaud de l'intérieur au contact du froid violent du dehors, deux masses de glaçons s'abattirent dans la pièce. C'était le missionnaire et son compagnon.

"Bonjour, les enfants!" clama le père Benoît, d'une voix retentissante comme une cascade. Ah! quel temps! vrai, on ne mettrait pas un franc-maçon à la porte d'une église. Vite, les enfants, du feu!..."

Branle-bas dans tout le campe; ce fut à qui ferait éclater le poêle sous les lourdes bûches de bois franc que l'on engouffrait... Il fallait voir se démener le père Phydime qui n'avait pas assez de ses courtes jambes, et qui sautillait ici et là dans les pièces, comme un moineau franc sur la neige. Bientôt, il vint offrir aux voyageurs deux pleines bollées de thé noir, chaud, fumant et odorant.

Encore qu'il fut transi de froid malgré le cordial avalé d'un trait et la chaleur du poêle rouge sous un feu d'enfer, le père Benoît expliqua son retard : c'était simple; au lieu de partir à midi du Campe aux Bouleaux, l'on ne s'était mis en route qu'à trois heures... des confessions, à entendre là-bas, plus qu'il n'avait cru... Et puis, en route l'on avait trouvé bon de prendre le plus long chemin, celui des sous-bois épais et protecteurs, au lieu des clairières pleines de neige et où cinglent les rafales. Voilà! Dieu merci, l'on était sain et sauf!...

"Et maintenant, mes enfants", continua le missionnaire, la voix devenue subitement onctueuse, grave, paternelle, trouvant des mots vifs, pénétrants, chauds comme des rayons, "maintenant, c'est le tour du bon Dieu; il n'y a pas de temps à perdre. Nous n'avons ici, que de bons enfants, j'en suis certain, mais on a quand même des peccadilles à se faire pardonner par Celui qui est né pour souffrir et travailler comme vous et qui est mort pour nous racheter. J'entendrai votre confession et, pendant la messe, j'aurai le bonheur de vous servir le pain des forts, la divine nourriture qui vous fera supporter avec plus de joie et de patience les rudes fatigues de votre dure vie de travailleurs..."

Un grand souffle de recueillement passa aussitôt par toute la pièce courbant les têtes rudes, les fronts basanés par les violentes alternances des saisons... Et il n'y eut pas une seule exception; tous les hommes, depuis le "foreman" jusqu'au dernier clavier, s'approchèrent du tribunal sacré de la Pénitence. Pendant quelques instants, le Campe à Pitre prit l'aspect recueilli d'un cloître...

Après les confessions, l'on se remit à causer et à s'amuser.

L'on chante. Tous ceux qui ont un filet de voix doivent s'exécuter. Jacques Duval s'est acquis au campe, comme au village, la réputation d'un "bon chanteur" de chansons comiques et il doit se faire valoir plus qu'à son tour. Son répertoire y passe comme le menu du père Phydime. Ensuite, l'on demande des contes et des histoires.

"Une fois", commença un vieux bûcheur qui ne se fit pas trop prier, "une fois, c'était à Saint-André de Kamouraska, dans l'temps d'ma défunte grand'mère, y avait un garçon qu'était habitant dans les concessions..." Le conte dura presque une demi-heure; c'était l'histoire d'un mari infidèle "démorphosé" en bête et qui courut le loup-garou pendant sept ans jusqu'à ce que le curé ait réussi à le "clairer net" de son sort...

Stimulé par une ronde de café noir due à l'initiative toujours besogneuse du père Phydime, il fallut que chaque homme contât son histoire. On préférait les histoires qui étaient plus courtes que les contes. Chacun y alla de la sienne, qui tragique, qui comique, saupoudrée de quelques pincées de sel. Le missionnaire qui présidait au milieu de la table d'honneur riait, s'amusait plus que tous les autres, malgré qu'il eût dans les jambes dix milles de raquettes, et dans la tête, deux messes et les confessions de cent hommes. Le père Phydime, malgré ses allées et venues dans la pièce, dut s'exécuter comme les autres :

"Dans mon jeune temps", raconta-t-il, "mon oncle José de Trois-Rivières était le plus beau nageux du Canada; personne pouvait l'"biter" même pour traverser l'fleuve à la nage. Il me contit, une fois, c'te bonne-là : "Fallait pas être méchant nageux, hein, Phydime? qu'imé dit, un jour pour traverser le lac Saint-Pierre, à la nage, l'printemps, au milieu des glaces?... Vous avez fait ça, mon oncle, que l'ui demandis. — "Oui, sacrégué! J'ai fait ça! Ecoute, Phydime, un beau jour, j'm'pris avec un Anglais qui s'avantait sans bon sens d'savoir nager comme une morue. Nous v'la partis et, pour couper court, l'Anglais s'noyait au bout d'un quart d'heure; moi j'reussis à atterrir de l'aut'bord, mais... "Mais, mon oncle, que j'm'enquis. — Mais j'm'suis aperçu qu'j'avais l'estomac complètement ouverte..." Vous en êtes revenu, toujours, mon oncle?... Oui, qu'im'répondit : j'm'ai acheté un peigne fin que j'm'ai posé sur l'estomac et qu'j'ai bandé ben serré. Trois jours après, j'te mens pas, j'étais correct..."

Les rires fusèrent comme de plus bel.

"Non, mais, c'qu'on s'amuse!..." entendait-on crier tout autour des tables.

—Hein, Castonguay? lança le père Phydime, "vous vous amusez pas comme ça au "grand Marial", j'gagne?"

Charles Castonguay et Jacques Duval se regardèrent.

"N'empêche", fit remarquer le "foreman", n'empêche que Jacques Duval aurait mieux aimé aller se promener à Ville-Marie si ce sapré temps-là ne l'avait pas empêché d'partir... Hein, Duval?..."

—On dit pas non, bredouilla Jacques.

—"Laisse faire, Jacques, reprit l'excellent Pitre Grosleau, "laisse faire, y a encore les Jours Gras qui tombent, c't'année, au commencement de février, c'te permission qu'j'tai donnée t'en profiteras pour les Jours gras... Ca t'va-ti?..."

—J'pense bien qu'ça m'va! s'écria Jacques, rouge de plaisir; "merci bien boss..."

Pendant encore une demi-heure, il y eut nouvelles histoires et nouvelles chansons.

Jacques Duval, mis en verve par la nouvelle permission du "boss", attendri par l'atmosphère de patriotisme et de religion qui flottait sous la voûte de sapin du campe, de sa plus belle voix des jours de fêtes à Ville-Marie, entonna "La Huronne" :

Brune et gentille est la Huronne
Quand au village on peut la voir,
Perles au cou, mante mignonne
Et le coeur dans son grand oeil noir;
Ses veines ont du sang de ses pères,
Les maîtres des bois autrefois.
Vive les Huronnes si fières
De leurs guerriers, de leurs grands bois!

Incontinent, de cinquante poitrines robustes, profondes, jeunes pour la plupart, rudes comme les rocaillies laurentiennes, jaillit le refrain de ce chant d'une poésie à la fois gaie et triste comme la plupart des chants populaires où la peine, l'effort, la sueur ont poussé leurs gémissements à travers la faim satisfait, l'âpre besogne accomplie. Le chant mâle et rude, perça le toit :

Vive les Huronnes si fières
De leurs guerriers, de leurs grands bois!

Et jusque tard, ainsi, l'on fêta à sa manière, la visite du prêtre au camp.

Au matin, la messe eut lieu dans le décor rustique du Campe à Pitre et le Bon Dieu visita l'âme de ces humbles croyants agenouillés à ses pieds.

La vie des tranchées en 1917

(Suite de la page 9)

fonde, la plus poignante, ses notes intitulées "Pour la Terre de France par la Douleur et par la Mort"! Aucun autre livre de guerre ne me donne une si vive impression de tristesse objective, que celui de ce jeune aide-major, exempt de prétentions littéraires, mais qui note fidèlement ce qu'il voit et ce qu'il souffre par les blessures des autres!

Madame de Sévigné disait qu'elle pleurerait par les yeux de sa fille, on peut dire, après avoir lu le livre de Vallery Radot, qu'il "est mutilé de toutes les amputations qu'il a aidé à faire subir aux pauvres soldats français de l'Artois". Son cour saigne à chaque page!

Beaucoup d'autres écrivains français vinrent dans ce secteur avec l'Armée française; parmi les plus connus, nommons Barbusse, ("Le Feu"), dans l'infanterie; Henry Malherbe ("La flamme au poing"), dans l'artillerie et leurs grands confrères Henry Bidou, Alfred Tardieu, André Maurois, Louis Madelin, interprètes ou officiers d'Etat-Major, le vieux Pierre Loti, Henri Bordeaux, Marcel Prévost, Henri Ruffin, et Serge Basset y vinrent comme attachés à des titres divers, ces deux derniers comme journalistes, et Basset fut tué, en 1917, à Lens, pendant que j'étais à Liéven, non loin de lui.

Combien d'autres littérateurs de grand talent ne vinrent-ils pas combattre en Artois, ou dans les Flandres, à des périodes diverses de la Grande Guerre?

Plus de cent cinquante jeunes écrivains français furent même tués sur le front ouest, c'est-à-dire depuis Nieuport jusqu'à la Somme, terrain que j'ai parcouru en entier, sans savoir alors que leurs tombeaux s'y trouvaient dissimulés et comme perdus dans l'innombrable forêt des croix de bois!

Sur l'étendue totale du front, la France a perdu au-delà de six cents jeunes écrivains bien doués, disparus dans la tourmente.

Sous le rapport intellectuel, comprendra-t-on jamais la grandeur de son sacrifice? Avec quoi remplace-t-on chez une nation brillante, l'Intelligence et le Génie? Parmi les cent cinquante littérateurs tués en Picardie, dans l'Artois, ou les Flandres, cent cinquante artistes dont je connais bien les noms et les livres et dont je signalerai peut-être un jour les oeuvres émouvantes, il y avait peut-être un Goethe ou un Chateaubriand? Il y avait à coup sûr un André Chénier et un Alfred de Vigny, peut-être un Lamartine: je ne demande que quelques jours de loisirs pour démontrer d'après des fragments d'oeuvres, combien cela est vraisemblable!

Livres de femme

(Suite de la page 7)

les contes de fées. Les dispensateurs de la renommée ont, trop souvent, l'air de s'être mis d'accord sur ce principe: hors de la peinture du vice, pas de talent.

Que les femmes écrivent, si leurs devoirs leur en laissent le temps. Qu'elles écrivent de leur

mieux. Que leurs ouvrages nous captivent, nous délassent, nous éclairent, nous fortifient.

Et faut-il comparer le talent de l'homme et celui de la femme? Nos lecteurs sentent que la question serait mal posée. Les talents se valent, ce sont les instruments qui diffèrent. L'un est plus à l'aise en certaines parties du clavier, l'autre ailleurs. Mais on ne demande pas si, d'une manière générale, les ténors chantent mieux que les basses. Imitons l'enfant à qui l'on dirait: "Qui aimes-tu mieux, papa ou maman?" et qui, à cette interrogation saugrenue, faisait la classique réponse: "J'aime mieux les deux." Préférerons les beaux livres, d'où qu'ils viennent. L'homme vaut plutôt par la raison et la femme par le coeur; les deux domaines sont vastes, il les faut cultiver tous deux. Réconcilions Minerve et Belphégor. Et si l'orgueil masculin revendiquait malgré tout la prééminence, nous le renverrions volontiers à ce jugement de Lamartine:

La femme, inférieure par ses sens, est supérieure par son âme. Les Gaulois lui attribuaient un sens de plus, le sens divin. Ils avaient raison; la nature leur a donné deux dons douloureux mais célestes, qui les distinguent, et qui les élèvent souvent au-dessus de la condition humaine: la pitié et l'enthousiasme. Par la pitié elles se dévouent, par l'enthousiasme elles s'exaltent. Exaltation et dévouement, n'est-ce pas tout l'héroïsme? Elles ont plus de coeur et d'imagination que l'homme. C'est dans l'imagination qu'est l'enthousiasme, c'est dans le coeur qu'est le dévouement. Les femmes sont donc plus naturellement héroïques que les héros. Et quand cet héroïsme doit aller jusqu'au merveilleux, c'est d'une femme qu'il faut attendre le miracle. Les hommes s'arrêteraient à la vertu.

—(Les études)

ROMAN

Par Jean DE BARASC

La Première Pierre



"MON cher Gérard,
"Cette fois c'est une lettre sérieuse que je t'écris, et je te prie de la lire avec le respect dû à ta soeur aînée... Ne la jette pas surtout avant d'avoir été jusqu'au bout des dernières lignes, et quand tu auras achevé cette lecture, empresses-toi de prendre le train et viens sans perdre une minute juger par toi-même... Je ne doute pas de ta décision si tu consens à suivre mon conseil..."

"Maintenant foin des préambules ! En voilà assez. Je viens au fait. Tu es en âge de te marier, mon cher fréro, et quoique fort capable d'attendre encore de nombreuses années pour te décider à mettre fin à ta joyeuse vie de garçon, tu me reprocherai certainement plus tard de ne t'avoir point fait part de l'occasion qui s'offre à toi... Elle est ravissante cette occasion... Vingt et un ans... Un teint d'une pureté parfaite... Une peau satinée... D'une santé admirable. Sportive. Monte à cheval. De première force au tennis... Bostonne à la perfection... gaie... spirituelle... musicienne sans exagération. A trouvé encore le moyen de lire un tas de livres dont j'ignore même les titres, à ma honte... Ah ! tu pourras causer ! Kipling, Maeterlinck, Swedenberg, n'ont pas de secret pour elle... Toi qui aimes les entretiens philosophiques, tu seras servi à souhait... J'imagine que la philosophie ne perd rien de son charme à être exposée par une jolie bouche rieuse?... D'ailleurs rien d'un bas-bleu, rassure-toi : elle est la première à se moquer de cette exécrable espèce!..."

"Je ne t'ai pas dit encore qu'elle est assez gourmande : elle adore les friandises et les croque avec une grâce qui donne toujours envie de lui en offrir d'autres. Tu es du reste de mon avis, j'en suis sûr ; une jolie femme qui n'est pas gourmande est un contre-sens de la nature... Il faut un peu de passion dans la vie pour l'empêcher d'être banale : mon occasion en possède, selon ce que je suis capable d'apprécier, juste ce qu'il faut pour l'emplir de piquant et de poésie... adorable tempérament. Et sur toutes ces qualités, ajoute pour compléter le portrait une dot liquide de 1 million, avec des espérances quadruples."

"Allons, mon petit fréro, tout de suite en route ! Je t'attends avec impatience pour te présenter à cette charmante fille. Ses parents sont pour une saison à Uriage : c'est là que j'ai fait sa connaissance... Accours !

"Ta soeur très affectonnée,
"LAURE"

Quand il reçut cette lettre, le capitaine Mauger, rentré de la manoeuvre une heure plus tôt, lisait plus ou moins distraitemment un livre que lui avait recommandé son lieutenant en premier au cours d'une de leurs dernières conversations. C'était l'ouvrage admirable de Mgr Delasans, où sous le titre courageux de "Vérités sociales et erreurs démocratiques" l'éminent auteur découvre les causes profondes du mal dont souffre la société moderne, et particulièrement la France.

Un peu lassé par sa longue galopade à travers champs et bois à la tête de son escadron de chasseurs, Gérard Mauger allongé sur une chaise souple de toile devant sa fenêtre ouverte, fumait lentement et avec les délices de cette sensation profonde de repos que connaissent les êtres en pleine santé, un excellent cigare dont les volutes s'envolaient de temps à autre vers le plafond.

Rien d'un sybarite d'ailleurs. La simplicité du mobilier attestait une certaine austérité de vie dont les traits énergiques du jeune officier donnaient l'impression au premier regard : ce n'était pas là le visage d'un homme épaissi par la bonne chère ni amoéli par les petits soins.

La guerre qu'il avait traversée en faisant vaillamment son devoir, dans les tranchées, sous la pluie des obus, comme dans les reconnaissances audacieuses à cheval et dans la poursuite des derniers bataillons allemands en déroute, la guerre avait mûri sa réflexion.

Pour les âmes grandes le frôlement de la mort pendant de longs mois est une leçon que ne peuvent

effacer en quelques semaines les distractions de l'existence.

La légèreté avec laquelle certains de ses camarades avaient repris leurs insouciances de jadis, après le recueillement qu'inspire inévitablement le champ de bataille, lui paraissait une faiblesse d'esprit et suscitait sa pitié.

Il estimait d'autant plus les officiers comme Rouillère, son lieutenant, qui avaient gardé dans leur vie, et sur le visage même, l'empreinte des heures graves qu'ils avaient vécues, le stigmate des angoisses et des espoirs, des deuils et des triomphes de la patrie.

Rouillère était marié d'ailleurs : Mauger ne le voyait donc guère que dans le service, le jeune lieutenant consacrant tout son temps à sa femme, de santé délicate, et à ses trois enfants. Mais il n'était pas besoin entre eux de longues conversations pour se comprendre : leur sympathie était née précisément de l'accord de leurs pensées qui leur inspiraient au même moment les mêmes jugements et se traduisaient parfois par les mêmes mots.

Dans les courts entretiens qu'ils avaient en chevauchant côte à côte au retour de la manoeuvre, ou dans les instants inoccupés entre deux exercices dans la cour du quartier, l'inférieur selon l'âge et la hiérarchie se trouvait cependant vis-à-vis de son supérieur un peu comme un maître en face de son élève, ou plutôt comme un père causant avec son fils.

C'est que Rouillère n'avait pas eu besoin de la guerre pour acquérir ces hautes qualités de sérieux et de vertu que le capitaine Mauger avait recueillies sous les salutaires impressions du combat...

Pour Rouillère les leçons morales de la guerre n'avaient été qu'une confirmation des traditions qu'il s'efforçait honnêtement de réaliser dans sa vie : pour Mauger c'avait été au contraire un changement profond.

Volontiers oisif, gai compagnon, aimant le monde et se complaisant à ses séductions, ne dédaignant même point les plaisirs faciles qu'offre toute garnison à un beau garçon dont le gousset est bien garni, d'ailleurs fort insouciant de toute morose philosophie, il avait vécu en somme depuis sa sortie de Saint-Cyr comme la plupart des gens du monde de son âge et de son rang... Vie médiocre, mesquine, malgré ses apparences brillantes, où l'esprit se gaspille et où le coeur s'atrophie...

Le champ de bataille l'avait arraché à cette quiétude morbide de l'âme. L'impression des responsabilités graves de son commandement, si modeste qu'il fût, avait subsisté en lui après les heures périlleuses, en s'étendant à ses responsabilités plus hautes encore.

Devant la mort, la question que tout homme se pose : ai-je bien rempli ma vie ? s'était imposée à sa conscience et la troublait.

Sans doute il ne se reprochait directement aucun méfait. Il avait rempli correctement son devoir d'officier. Il avait toujours été juste, bienveillant envers ses hommes, discipliné vis-à-vis de ses supérieurs...

Sa conduite privée ressemblait à celle de beaucoup de ses camarades... Une aimable indulgence admettait la plus extrême liberté de moeurs... Il

était d'ailleurs dans les traditions particulières du chasseur de mener joyeuse vie et grand train...

Mais si Gérard Mauger avait suivi autrefois l'entraînement général, et parfois même donné l'exemple des pires folies quand il s'agissait d'amusements, il avait, depuis la guerre, rejeté loin de lui ces anciennes complaisances.

Le courage des hommes au combat, leur élan dans la mêlée, leur fermeté sous la mitraille — il l'avait vu de ses propres yeux et senti dans ses fibres les plus intimes — étaient en relation étroite avec leur formation morale.

S'il avait été brave lui-même, c'était en se détachant de toute cette gangue mondaine dans laquelle il avait jusqu'alors vécu, et en se reprenant aux traditions profondes dont un lointain atavisme a fortifié notre race — malgré tous les assauts.

Sa soeur, de deux ans plus âgée que lui, s'était mariée avec le fils d'un usinier de Grenoble, Conrad Estrablin, qui n'avait d'autre occupation que de spéculer, d'ailleurs fort habilement, sur les valeurs de bourse.

Peu de temps après et presque coup sur coup les parents de Gérard étaient morts ; selon leurs prévisions l'usine qu'il avait fondée à Saint-Etienne avait été vendue, et les deux enfants n'avaient plus eu depuis lors de foyer commun auprès duquel ils pussent se rencontrer.

Gérard n'en avait pas souffert tout d'abord : pris par les occupations de son métier, s'adonnant d'ailleurs avec entrain à toutes les distractions que lui permettait sa fortune avec de joyeux camarades, il lui avait suffi de quelques courtes visites à sa soeur dans le cours de chaque année, pour que son esprit de famille fût satisfait.

Mais les derniers séjours qu'il avait faits chez Mme Estrablin depuis la guerre, lui avaient paru singulièrement pénibles.

C'est que la grande crise qui l'avait profondément transformé, avait glissé sur sa soeur et sur son entourage sans rien changer à leur mentalité ni à leurs habitudes.

Au contraire, après la compression forcée de la période de guerre, il leur semblait naturel de "rattraper le temps perdu", selon l'expression même de Conrad Estrablin, ce qui signifiait : rire davantage pour compenser les heures d'inquiétude qu'on avait traversées, multiplier les fêtes et les amusements...

Cette insouciance choquait Gérard Mauger...

Il ne pouvait oublier si facilement les morts qu'il avait vus tomber autour de lui, les veuves de ses camarades vouées à une existence de tristesse et de misère, les orphelins innombrables dont beaucoup grandissaient au hasard sans que personne s'inquiétât de remplacer pour eux la direction paternelle...

Il pouvait encore moins oublier l'angoisse qui l'avait étreint lorsqu'aux premiers jours de la guerre la faiblesse de notre préparation s'était si fatalement dévoilée, et les trente (ou quarante!!!) mois d'occupations ennemies, et les ruines accumulées sur notre territoire que nous devions à notre défaut d'organisation...

La lettre de sa soeur amena un sourire sur les lèvres du capitaine.

— Pauvre Laure ! murmura-t-il. Elle est bien toujours la même !

Puis, fermant les yeux, renversé dans son fauteuil de toile, il chercha à évoquer l'image de la belle inconnue que sa soeur pensait lui donner pour femme.

Un certain nombre d'images imprécises défilaient sur son imagination sinueuse... De jolies filles, brunes ou blondes, autrefois rencontrées...

— "Ma joyeuse vie de garçon !", reprit en souriant de nouveau le jeune capitaine... On dirait que Laure me croit vraiment principalement occupé à faire la noce!... Le fait est qu'autour d'elle les jeunes gens ne font guère autre chose... Elle a raison pourtant. Je devrais me marier... Justement parce que je suis las de ces amours de hasard, j'aspire à quelque chose de pur, de durable!... Durable surtout ! J'ai la nostalgie des choses qui durent!... Après cet effroyable kaléidoscope de la guerre, après toutes les horreurs qui hantent ma mémoire, trouver un port tranquille,

un asile sûr où reposer mon cœur, avec la confiance délicate que rien ne le troublera jamais, qu'aucune tempête n'y pénétrera!... Avoir des enfants... nombreux... comme Rouillère... La France en a tant besoin!... Oui, Laure a raison... Je donne un mauvais exemple en restant garçon à mon âge, et quand rien ne m'y oblige: ni la pauvreté, je suis riche; ni la santé, je me porte à merveille; ni aucune attache malheureuse, je n'en ai pas!... On dit bien: la France se dépeuple; mais si les gens comme moi ne se marient pas, comment se repeuplera-t-elle? Rouillère voit juste quand il me dit que mille discours et dix mille articles de journaux ne valent pas un acte... Laure m'a trouvé une perle... allons donc voir!... Spirituelle, charmante, musicienne, gaie, que souhaiterais-je de plus?... Si ça ne me convient pas, je pourrais toujours trouver un prétexte: Laure ne se formalisera pas...

Et, décidé, Gérard Mauger quitta sa chaise de repos pour rédiger une demande de permission à son colonel.

II

Ce n'était pas une période de travail intensif: le colonel accorda une permission de huit jours sollicitée.

Le lendemain, dans la nuit, Gérard roulait vers Grenoble.

Il était onze heures du matin quand l'auto s'arrêta, après une courbe savante, devant le perron de la villa Estrablin.

L'appel de sa trompe avait été entendu: tandis que Gérard Mauger montait l'escalier de marbre blanc, le long de la balustrade garnie de glycines en fleurs, la porte s'ouvrit et Mme Estrablin parut au haut des marches, encore en déshabillé du matin et les cheveux pris dans les épingles à friser.

— Mon cher Gérard! s'écria-t-elle joyeusement, c'est tout à fait gentil d'être venu si vite... Je te demande pardon de n'avoir pas été à ton avance à la gare: mais ton train était vraiment bien tôt!... Tu vois, je n'ai pas encore fini ma toilette, c'est pour toi que je suis sortie de ma chambre en entendant l'auto... J'avais bien recommandé à Cyprien, c'est le chauffeur — un chic domestique, hein? — de corner fortement pour m'avertir de son arrivée. J'ai reconnu la trompe et je me suis précipitée...

La pétulante jeune femme s'interrompit pour embrasser son frère, et reprit incontinent:

— Tu excuseras Conrad. Ses affaires le retiennent souvent plus qu'il ne voudrait Cyprien doit retourner tout à l'heure à Grenoble pour le chercher.

— Renée va bien?

— Comme toujours! Un diable!... Elle doit être en train de courir dans le parc... Tu la verras tout à l'heure... A propos, combien as-tu de permission?

— Huit jours...

— Ce n'est pas assez; tu demanderas une prolongation.

Laure Mauger, devenue Mme Conrad Estrablin, n'ayant jamais obéi qu'à des caprices, n'avait jamais pu concevoir les nécessités d'une discipline qui limitait sa fantaisie.

— Je n'aime pas cela, objecta Gérard. Le colonel encore bien moins... A moins de circonstances tout à fait impérieuses, je préférerais demander un peu plus tard une autre permission...

Un nuage d'ennui flotta sur le joli visage de Laure: mine de petite fille contrariée.

— C'est bien ennuyeux, fit-elle... Je ne comprends pas comment tu peux supporter cette chaîne perpétuelle... Enfin! notre curé parle quelquefois de la vocation... Tu as la vocation militaire, toi!... Ca

t'amuse de faire ce qui embête les autres... J'espère que quand tu seras marié tu changeras d'idée!... Mais si tu as si peu de temps, il ne faut pas perdre une journée... Nous irons dès ce soir à Uriage où sont les Rialle... C'est le nom des parents de Marcelle... Tu m'en diras des nouvelles... Une beauté!... Et une jolie en même temps!... Pas froide pour un sou... gaie, riieuse, spontanée... Mais je ne t'en dis pas plus: tu jugeras par toi-même, ça vaudra mieux... Tu permets que j'aille me faire coiffer? A tout à l'heure... Voilà Léon qui va te montrer ta chambre...

Léon était une physionomie connue de Gérard:



Le dîner s'achevait...

il était déjà au service de Mme Estrablin lors de sa permission de l'été précédent.

Le capitaine, habitué envers les hommes de son escadron à cette bienveillance militaire qui fait du chef aîné de ses inférieurs, sourit donc au valet de chambre pour lui demander de ses nouvelles quand celui-ci ayant déposé sur le marbre de la table de toilette un pot d'eau chaude se disposait à se retirer.

La figure placide du domestique s'anima un peu pour répondre:

— Monsieur le capitaine est bien bon... Je n'ai pas à me plaindre de ma santé... Et Monsieur le capitaine va bien aussi?...

— L'exercice au grand air, mon brave Léon!... Il n'y a rien de tel pour se bien porter... Et de chez vous, vous avez de bonnes nouvelles?

Le visage de Léon s'éclaira davantage encore:

— Merci, Monsieur le Capitaine, les nouvelles sont bonnes. Le père se fait vieux, mais il résiste...

quant à la mère, c'est toujours la même chose, à ce qu'elle m'écrit du moins, car il y a longtemps que je ne l'ai point vue... Toujours vaillante à l'ouvrage, et solide...

— Il faut aller les voir, mon bon, vos vieux parents...

— Bien sûr, Monsieur le Capitaine... seulement c'est le service de la maison qui m'en empêche... J'ai demandé plusieurs fois à Madame et à Monsieur: ils m'ont bien dit oui, mais un peu plus tard... Et voilà plus d'un an... Mais je ne me plains pas, Monsieur le Capitaine. Monsieur et Madame sont très bons... Il faut bien que je fasse mon service...

C'est comme au régiment.

Le domestique avait changé de ton en finissant sa phrase; commencée de l'accent le plus sincère du regret, elle s'acheva dans l'expression d'une satisfaction parfaite.

Ce changement n'échappa point à Gérard. Il avait une assez grande connaissance des hommes pour deviner ce qui venait de se passer dans le cœur du valet de chambre: au fond celui-ci souffrait certainement de ne pouvoir aller embrasser ses vieux parents, mais il craignait évidemment par dessus tout de paraître mécontent de son sort.

— Le pauvre diable craint sans doute d'être renvoyé s'il insistait, pensa Gérard...

Cette réflexion le laissa songeur. Il congédia Léon d'un signe de tête amical et tout en procédant à sa toilette se remémora certaines phrases de sa soeur sur la difficulté de trouver de bons domestiques...

Il les avait du reste entendues en maints endroits ces plaintes sur le manque de fidélité, le défaut d'attachement, l'égoïsme des serviteurs d'aujourd'hui.

Toujours on opposait leur indifférence pour tout ce qui n'était pas le gain ou le bien-être, au dévouement des braves gens d'autrefois, dont le récit des vieillards rapportait encore le touchant souvenir.

Gérard rapprocha instinctivement la peine qu'il venait de surprendre chez le valet de chambre de celle manifestée par le colonel Pringuet, à la gare de Dijon.

— Encore un sans-foyer, dirait Rouillère, pensait-il. Celui-ci n'est pas seul, mais il est déraciné, loin de tous les siens. Il sait qu'il n'est que campé là où il est, et pour peu de temps... Autour de lui il ne voit que des connaissances passagères; mais tout ce qui lui tient au cœur, sa mère, son père, ses frères ses sœurs, tout cela est à deux cents lieues d'ici, au fond du Contentin. Il est vrai qu'il pourrait se marier... Il aurait alors son petit intérieur de chaude affection dans un coin de cette grande maison indifférente... ça la transformerait pour lui.

Mais tout à coup Mauger haussa les épaules:

— Allons donc! Il ne pourrait même pas avoir d'enfants... Ce serait perdre sa place... Ou si Laure tolérât une femme de chambre encombrée pendant quelques mois, elle ne supporterait pas les enfants dans sa maison; il faudrait que Léon les envoie chez lui, ou chez sa femme... nouvelles peines! nouveaux déracinés! Décidément ce n'est pas commode de rendre les gens heureux, ni même de l'être soi-même!... Raison de plus pour ne pas repousser l'occasion qui s'offre à moi... Si cette charmante Marcelle — un joli nom! — daigne agréer ma cour, pourquoi ne chercherions-nous pas à être heureux ensemble, et à faire des heureux autour de nous?

Là-dessus le jeune capitaine ayant achevé sa toilette descendit au salon pour y attendre l'heure du déjeuner, dans les meilleures dispositions pour y faire honneur.

M. Estrablin n'étant pas encore revenu de Grenoble ni Laure descendue de sa chambre, Gérard Mauger eut encore quelques instants à passer seul. Il les occupa à admirer distraitemment les nouveaux bibelots qui s'étaient introduits dans ce salon depuis sa dernière permission, bonbonnières, terres cuites ou bronzes à la dernière mode...

Laure était une infatigable acheteuse d'inutilités. Elle ne passait pas devant une nouveauté sans en avoir envie et sans en faire aussitôt l'emplette... Durant un mois elle en avait la plus naïve joie et l'offrait en admiration à tous ses amis: puis la vogue passait et l'objet demeurait totalement oublié sur quelque coin de meuble jusqu'à ce que l'encombrement résultant de nouvelles acquisitions l'exilât en quelque autre pièce où se perdait le souvenir même de son existence...

Sur un guéridon, près de la fenêtre ouverte sur le parc, quelques livres attirèrent l'attention de Gérard... C'étaient les derniers romans parus, à côté des plus récentes pièces publiées par l'illustration, — lecture favorite du Laure.

Une seule note sérieuse: la Gazette de la Bourse — lecture fondamentale pour Conrad.

Comme il détournait, vers les beaux arbres du parc, ses regards devenus rêveurs, la porte du salon s'ouvrit brusquement et la petite Renée entra en coup de vent.

— Bonjour, oncle Gérard! cria-t-elle en courant vers lui, et elle lui sauta littéralement au cou.

— Bonjour Renée, répondit le jeune homme en reposant l'enfant à terre après l'avoir embrassée sur les deux joues... J'espère que tu voilà fraîche! Inutile de te demander des nouvelles de ta santé!

— Oh! non!... Je ne sais pas ce que c'est que d'être malade. Sur tout quand nous sommes à Montbonnot!... Mais je ne savais pas que tu étais ici, petit oncle, sans quoi je me serais dépêchée de venir... J'étais avec Mlle Jeanne...

— Jeanne?...

— Mlle de Fontanbert... Tu l'as déjà vue, je crois... C'est une demoiselle, déjà un peu vieille... presque comme maman... Elle m'a menée avec elle chez une pauvre femme malade, qui est toute seule dans sa maison... c'est assez loin... Et figure-toi, petit oncle, que cette pauvre femme n'avait pas même une casserole pour faire sa tisane: c'est Mlle Jeanne qui la lui a portée... Et si tu voyais ces chaises... ou plutôt sa chaise, car je crois qu'il n'y en a qu'une!... Tu rirais... ou plutôt non, c'est triste. Enfin ça te ferait drôle... Mais je dirai à Léon de lui en porter une... Il y en a des tas au grenier, ici, qui ne servent à rien... au moins celles-là sont rembourrées... La sienne est en bois!... et à moitié cassée encore!...

Ebouriffée, animée de sa course, Renée était charmante dans ce mélange de gaieté et d'attendrissement.

Gérard l'écoutait en souriant. Cette pureté d'enfant, cette fraîcheur d'âme le reposaient délicieusement...

Il lui semblait que c'était ainsi qu'il souhaiterait la femme qui serait la compagne de sa vie. Renée n'avait que huit ans, sans doute. Mais ne pouvait-il y avoir de jeunes filles de vingt ans qui eussent gardé cette fleur ineffaçable de la candeur et de l'élan?

— Cette Marcelle est spontanée, selon ce que dit Laure, pensa-t-il. Peut-être est-ce justement ce que je souhaite?... Une femme moins artificielle que la plupart de celles que je connais... ayant quelque originalité dans l'âme plutôt que dans le maintien... Ou mieux encore n'en ayant pas d'autre que d'être simple...

Mais l'appel d'une femme de chambre qui devait mettre Renée en état de paraître convenablement à table interrompit la conversation si cordialement commencée, et Laure, délicieuse figure de Watteau, ne tarda pas à venir tenir compagnie à son frère.

— Quelle horreur! s'écria-t-elle en riant... T'imagines-tu où cette petite a été ce matin?... Chez une vieille mendiante, la mère Saupiquet... une femme crasseuse et sordide à faire peur... Pourvu qu'elle n'y ait pas attrapé des poux!... Aussi qu'elle idée a eu cette pauvre Jeanne d'emmener cette enfant là-bas! Elle n'en fait jamais d'autres... Je finirai par ne plus lui confier Renée... Je la laisse souvent par charité: ça amuse Renée et ça fait une vie gaie, seule avec sa vieille tante infirme et grognon. Et avec ça des prétentions extraordinaires... Je suppose qu'elle attend un prince ou quelque seigneur titré... à cause de son nom sans doute...

Toujours orgueilleux ces nobles: ils vivent comme des paysans et font la moue devant des millions. Figure-toi que dernièrement je lui ai fait proposer un parti magnifique pour elle... Edmond Bernin... Malgré ses soixante mille francs de rentes liquides, il consentait à épouser Jeanne de Fontanbert qui n'a pas le sou... car vraiment sa cahute de Charly, ça ne compte pas! Eh bien, elle a refusé...

— Mais Bernin a quarante ans passés, objecta Gérard...

— Evidemment... Mais Jeanne ne doit vraiment pas se montrer difficile si elle veut se marier... Et Edmond Bernin avait un béguin véritable pour elle... Tu sais que je ne suis pas une marieuse, moi...

— Cependant, fit Gérard en souriant, il me semble que tu viens de me faire venir dans un but matrimonial...

— Toi, fréro, c'est autre chose... C'est comme pour moi... Mais quand il s'agit des autres, je ne me mêle pas de ces questions-là. Seulement Bernin m'avait supplié d'être son porte-parole... Il avait essayé d'aborder Jeanne sur le grand chemin — le seul endroit où on puisse la rencontrer — et elle l'avait éconduit... un peu lestement même à ce qu'il m'a dit... Peut-être n'avait-il pas été tout à fait correct... il est si emballé ce garçon-là, malgré son âge!... Enfin il y tenait. C'aurait été l'aisance et la tranquillité assurées pour Jeanne de Fontanbert... Elle a dit non, comme une princesse, du bout des dents... avec un calme dédaigneux... Mais après tout, tant pis pour elle... Ça la regarde! quant à Edmond Bernin, il ne manquera pas de consolatrices!...

Chose étrange, pendant que la jeune femme railait ainsi la sottise prétention de Mlle de Fontanbert, son frère sentait monter en lui une sympathie grandissante pour cette fille pauvre, qui occupait ses loisirs à visiter des mendiants et qui dédaignait si fièrement l'idole aux pieds d'or devant laquelle le monde se prosternait autour d'elle.

Il chercha à se remémorer son visage, sans y parvenir. L'avait-il vue déjà! Peut-être. Mais sans doute dans de très courtes et rares apparitions, car, quoique voisine de Madame Estrablin, elle n'était point, par goût — tout le faisait supposer — une habituée de ses fêtes.

— Presqu'aussi vieille que maman avait dit Renée avec sa naïve brutalité d'enfant. Mais Laure n'avait que trente-quatre ans et portait moins encore Mlle de Fontanbert ne devait donc pas être très vieille personne...

Il se souvenait d'ailleurs fort bien d'Edmond Bernin, avec lequel il avait eu maintes conversations: type accompli de l'élégant jouisseur, bon garçon, toujours prêt à tirer une pièce de cinq francs de son gousset pour soulager une misère dont la vue l'attristait, mais au demeurant d'une insouciance parfaite et n'ayant jamais eu d'autre idéal que de remplir chacune de ses journées le plus agréablement possible.

En somme, un effroyable égoïste.

— Ma foi, dit tranquillement Gérard, je pense que Mlle de Fontanbert a très sagement fait... ce brave Bernin tel que je le connais était bien capable d'avoir un caprice pour elle... Je suppose qu'il serait retourné à ses consolatrices, comme tu dis!... Ce qui n'aurait sans doute pas fait le bonheur de sa femme...

L'arrivée de M. Estrablin ne permit pas à l'entretien des deux frères de se prolonger sur ce sujet... La conversation soutenue principalement par le bagout de Conrad, s'engagea aussitôt sur le cours de la Bourse, la nouvelle troupe théâtrale et les derniers potins de Grenoble.

C'était là un thème connu de Gérard. Il s'était longtemps amusé à ce vain bavardage où l'esprit s'exerce aux dépens des absents sans se hasarder jamais à l'examen d'une idée quelconque d'où pourrait sortir une discussion ou un dissentiment... Mais la fréquentation de Rouillière lui avait peu à peu inculqué le goût des entretiens dégagés de cette superficialité banale.

Plusieurs fois déjà, en des permissions précédentes, il avait eu la sensation de devenir étranger au milieu factice où se complaisait sa soeur et où d'ailleurs avaient vécu ses parents, autant qu'il s'en souvenait.

Ce jour là il en éprouva l'impression si aiguë que ce lui fut une souffrance.

Sentir qu'il s'éloigne moralement de ceux qu'il aime, est une des tristesses les plus poignantes du cœur humain.

— Même près des siens, et sous leur toit, on peut être seul, pensa-t-il douloureusement.

Et son esprit se reportait sur l'inconnue qu'il devait voir à Uriage dans l'après-midi.

Serait-elle telle, que liée à elle pour la vie il ne ressentit point à son côté cette détresse d'isolement des cœurs mal accordés?

III

Laure n'avait pas exagéré dans le portrait qu'elle avait fait à son frère de Marcelle Rialle.

C'était en effet une exquise et séduisante créature dont le rayonnement naturel éclipsait le charme plus humble des jolies femmes qui en son absence eussent attiré et retenu les regards.

Quand l'auto déposa les Estrablin et Gérard devant la pelouse du Casino d'Uriage, c'était l'heure du concert.

Laure aperçut tout de suite ses amis parmi les auditeurs installés sur leurs fauteuils d'osier autour de l'orchestre.

— Tu vois cette robe blanche? dit Laure à son frère... A côté de la grosse dame à l'éventail rouge... C'est elle... La grosse dame c'est sa mère... une excellente femme d'ailleurs...

Gérard ne prêta aucune attention à "l'excellente femme". Avant même que sa soeur lui eût désigné Marcelle Rialle, ses yeux avaient remarqué l'exceptionnelle beauté de cette jeune fille, au profil de reine, dont le galbe se moulaient, non sans quelque audace, dans la souplesse d'une flanelle légère.

Les présentations faites, le hasard conduisit par Mme Estrablin, laissa assis à côté l'un de l'autre Marcelle et Gérard.

Avec sa finesse naturelle la jolie héritière ne pouvait manquer de remarquer ce hasard; dans la circonstance il ne fut pas pour lui déplaire: elle s'enouvait, et l'aspect de ce nouveau concurrent à sa dot laissait présager une conversation moins banale que celles qu'elle avait coutume d'entendre.

Elle observa que sa cravate n'était pas à la dernière mode et que le ruban de son chapeau de paille n'avait pas la hauteur la plus récemment adoptée: mais ce "laisser aller" dans la tenue souriait à ses théories d'indépendance.

Incapable elle-même de se soustraire aux plus tyranniques exigences du monde dans les choses insignifiantes, elle devait à la lecture de quelques romans à la Tolstoï une admiration irraisonnée pour tout ce qui sentait la rupture de la règle établie...

Au surplus la figure fine et énergique du capitaine Mauger lui était d'emblée sympathique, et les petits rubans de soie qui ornaient la boutonnière du jeune officier témoignaient d'un courage auquel aucun cœur de femme française ne saurait rester insensible.

— Pourvu, pensa-t-elle toutefois, qu'il ne se mette pas à me raconter ses campagnes! Ces militaires ne savent pas parler d'autre chose...

Mais ce n'était point le travers de Gérard. Une instinctive modestie l'avait toujours préservé de faire de sa personne le centre de ses conversations.

Au contraire, ce fut d'elle-même qu'il parla immédiatement à Marcelle Rialle.

— Il y a longtemps que vous êtes ici, Mademoiselle?

— Trois semaines déjà... hélas!

— Pourquoi, hélas?

— C'est mortel!... Je ne connais pas d'eaux plus monotones... Maman en a besoin: il faut qu'elle finisse sa saison; sans quoi il y a longtemps que nous serions repartis... Dès le lendemain de notre arrivée, je crois...

— Le site est joli, pourtant...

— Je ne dis pas, quoique l'horizon soit bien court! J'aime la vue étendue: ici j'ai l'impression d'être au fond d'un puits.

— Vous exagérez!

— Peut-être... Mais y aurait-il ici le plus merveilleux paysage du monde que l'existence n'en serait pas moins d'une monotonie fastidieuse...

— Il y a toujours ce concert...

— Ah! vous pouvez bien dire "toujours"! C'est l'heure du principal supplice... Il est entendu qu'à ce moment-là tout le monde doit être ici: vous voyez, personne ne manque... On écoute... ou on fait semblant... Au fond, "on se rase".

L'expression garçonnière amena un sourire sur les lèvres du jeune officier. Il songeait, en enveloppant Marcelle Rialle d'un regard admirateur, que ce serait vraiment agréable de désennuyer une aussi jolie personne.

— Vous avez des frères, Mademoiselle? demanda-t-il gaîment.

— Un seul... et c'est assez!... Il est à Grenoble aujourd'hui... Vous pensez bien que lui qui est libre reste le moins possible ici! C'est ma manière de parler qui vous fait me demander ça?... Soyez sans inquiétude: papa suffit à mon éducation! Nous sommes bons camarades tous les deux... Il m'arrive quelquefois de scandaliser maman: mais papa la rassure et m'encourage...

La jeune fille regardait ses parents en riant.

Madame Rialle secoua la tête plaisamment.

— N'allez pas la croire sur parole, Monsieur! dit-elle à Gérard.

— Au contraire, Madame, protesta celui-ci, gagné par le désir de plaire à Marcelle en prolongeant sa plaisanterie... Je crois Mademoiselle incapable du plus petit mensonge...

— A la bonne heure! s'écria Marcelle. Pour une fois on me rend justice!...

— Pauvre enfant martyr, va!

Ce mot de Madame Rialle rendit les deux jeunes gens à leur conversation particulière.

— Vous n'avez pourtant pas l'air trop martyrisée, fit Gérard.

— Vous trouvez? C'est que j'ai beaucoup de résistance! Tous les jours à trois heures cette odieuse musique!...

— Mais vous avez d'autres distractions?

— Le tennis, de cinq à six... avec les mêmes partenaires... C'est encore le moment le moins "embêtant", Le guignol, à quatre heures... Le théâtre après dîner: des pièces qu'on a vu jouer vingt fois! Ah! Il y a le jeu, le soir... ça c'est drôle!

— Vous aimez la roulette?... les petits chevaux?

— Oh! tout!... Je n'y ai guère de chance, pourtant! Mais justement c'est quand je perds le plus que j'y suis le plus acharnée... Il faut que maman m'arrache littéralement du jeu!... Et vous, Monsieur, vous ne jouez pas?

— Au régiment? Jamais... Dans certains cercles on joue bien un peu... mais je ne les fréquente pas.

— Vous êtes vertueux!...

(Suite à la page 29)

Le Foyer

La Causerie de Tante

Tante Arlette

Éloge des curieux

VIVE la curiosité! Vivent aussi les curieux! Si l'on a pu dire que la curiosité est la source des malheurs du genre humain, que notre mère Eve par son action a ouvert la cassette de Pandore, il n'en reste pas moins vrai que la curiosité a été pour l'humanité l'occasion de tous les progrès, la mère des inventions, l'origine des découvertes.

La curiosité est parente de l'esprit d'observation, et c'est précisément ce qui permit à Newton de découvrir la loi de la pesanteur et de l'attraction centripète, Franklin d'inventer son paratonnerre, à Christophe Colomb d'ouvrir des terres nouvelles à la vieille Europe. Les Archimède, les Gutenberg, les Laplace, les Claude Bernard, les Blériot, les Perry, les Livingstone, les Jacques Cartier, les Champlain et tous ceux qui les ont imités ou qui leur ressemblent ont été des curieux.

La liste des curieux est plus longue que les nomenclatures des dictionnaires, car tous les bienfaiteurs de l'humanité n'y sont pas consignés. Souvent les initiateurs d'une science ou les pionniers d'une invention sont inconnus et ceux qui ont recueilli toute leur œuvre en ont recueilli toute la gloire. L'on sait (et que cet exemple suffise) comment Colomb n'eût même pas l'honneur de donner son nom au continent qu'il avait découvert et que nous habitons.

Aux curieux nous devons tant que je suis tenté de dire que nous leur devons tout.

Vivent les curieux!

Cultivons donc la saine curiosité. Mais nous n'en connaissons pas de plus légitime, de plus utile, de plus instructive, de plus négligée, que la curiosité des choses du passé: grande et petite histoire des peuples, des familles, et des individus.

En effet, c'est par l'étude du passé que l'homme apprend à se gouverner, à régler sa conduite, à diriger ses pas; c'est dans l'histoire que les rois et les gouvernants vont chercher les flambeaux de leur politique, des exemples ou des précédents pour justifier leur action présente ou méditée. L'histoire a été avec raison appelée "la sage conseillère des princes" et Voltaire a dit d'elle qu'elle était le livre des rois. Elle est au même titre le livre des individus, car les passions de l'homme ne sont pas autres que celles des peuples et tout chef de famille est un petit roi dans un empire restreint.

L'étude de l'histoire nationale est l'école des patriotes de tous les pays. C'est aux moeurs des ancêtres que font appel les orateurs grecs et latins dans leur harangues. C'est dans l'histoire du Canada que tous les patriotes de l'heure, à quelque politique qu'ils aient appartenu, sont allés réchauffer leur patriotisme. Tous nos grands hommes sont des curieux et leur curiosité est souvent la mesure de leur amour du sol natal. Tous les curieux des problèmes nationaux, sont des Antées qui prennent de nouvelles ardeurs à ce contact de l'histoire nationale.

Vivent les curieux!

"Savant ne puis, curieux suis," disait un ex-libris que nous avons vu quelque part. Si nous ne pouvons tous être savants du moins pouvons-nous être curieux. Et souvent science naquit de curiosité.

Soyons curieux du bien, du beau, du vrai et le diable sera furieux.

Soyons curieux et nous serons sages.

Et si ce que je vous dis vous paraît curieux, sachez que je le dis de sérieux.

Casimir HEBERT.

Rayonnons!...

QUAND vient le soir, les maisons ferment leurs yeux comme des vierges pudiques et replient leur âme derrière les volets clos. Si vous passez près d'elles à l'heure tardive, vous verrez luire des rayons d'or entre leurs cils baissés. C'est le reflet de la lumière intérieure qui fidèle à sa mission perce l'ombre pour l'éclairer... Ces jets rutilants s'apparentent aux flots de clarté qui ont inondé le jour et révèlent la vie au sein du foyer retiré.

Mais il y a des maisons murées dans le noir, des maisons ténébreuses qu'aucune âme n'habite, aucun filet de lumière ne réjouit. Quand on les voit sur son chemin, on en garde une impression de tristesse, de deuil, parfois de crainte. Ce sont les foyers vides, désertés, abandonnés. On les quitte avec empressement et nos regards cherchent plus loin la demeure où pétille une flamme comme un discret scintillement d'étoile.

Les maisons qui brillent, le soir venu, sont comme les âmes qui versent leurs rayons par les sentiers assombrés et suivant leur destinée, savent aimer... donner... éclairer... Elles sont comme les âmes dont la charité atteint tous les dénuements et toutes les déchéances, les âmes qui même en pleine tourmente sourient à leurs soeurs en larmes, les âmes lumineuses dont la surabondance filtre à travers leur humble existence pour s'éparpiller en paillettes d'or sur tous leurs pas.

Les maisons noires et tristes sont comme les âmes closes, les âmes méchantes qu'aucune bonté n'adoucit, aucune vertu n'illumine, les âmes qui ont éteint leurs glorieux horizons dans la boue de leurs vices, les âmes devenues si étroites et si veules que leur resplendissante création s'est engouffrée dans leur égoïsme. Près d'elles, on éprouve une sensation d'étouffement, un sentiment d'effroi comme lorsqu'on approche les maisons mortes où s'est réfugiée l'obscurité.

Mes soeurs... Rayonnons!... Laissons s'échapper de notre âme tous les rayons que le Seigneur y a déposés... Soyons des urnes de lumière... Et pour ceux qui nous sont chers comme pour les pauvres humains qui marchent dans la nuit de leur douleur... répandons cette clarté d'amour et de bienfaits...

FRANCELINE.

Vos cheveux longs

ILS étaient fins, soyeux et doux. Ils étaient d'or... et si légers qu'Yseult la blonde elle-même vous les eût enviés. Ils étaient si nuancés, Madame, qu'aucun peintre n'avait jamais pu en rendre la merveilleuse somptuosité. Ils étaient chauds, comme d'un épais manteau vos épaules en étaient couvertes et je ne comprenais pas votre désir de cette écharpe de vision, quand ils vous faisaient dix écharpes trois fois plus jolies, chacune, que cette bête au poil jaune. J'en étais fier... et à vrai dire je vous les enviais un peu moi, pauvre homme, qui ne possède sur la tête que quelques poils hirsutes.... J'adorais vous les voir coiffer... Vous les brochiez énergiquement comme si vous aviez voulu les arracher, tous, tous... et eux, indifférents, se gonflaient, se déroulaient semblait-il, devenaient de plus en plus légers, de plus en plus brillants. Votre menu visage disparaissait sous leur masse dorée qui semblait impalpable comme une auréole, et vous gémissiez "Quel envahissement...." Et je voulais bien vite vous aider; ils s'accrochaient à moi,

je les embrassais et c'était un vrai travail, mais si délicieux pour réduire ces jeunes fous en un chignon... démodé mais qui vous donnait un cachet si charmant.

Etant jeune fille, vous les aimiez davantage. Ils étaient peut-être un moyen de me conquérir... et maintenant que cela est fait et qu'aucun changement ne peut me "déconquérir" vous m'êtes revenue, ce soir, nuque rasée et cheveux courts.... Et vous m'avez dit, souriante: "Ne suis-je pas jolie encore?" Oh certes, Madame, "toutes les grâces sont en vous", comme on disait au bon vieux temps, et cheveux longs ou cheveux courts, vous serez toujours une adorable petite Madame, et, pour vous, n'est-ce pas? la seule raison qui compte...

Votre époux devra s'y conformer... et il y est tout prêt, mais non sans avoir adressé à vos cheveux longs, défunts, un tendre regret, comme ils le méritaient, car convenez-en, Madame, ils avaient plus de grâce, que ces cheveux courts, que vous secouez, gamine, avec votre malin sourire?

L'art d'être heureuse

JE voudrais parler à mes lectrices d'un livre récemment publié, "L'art d'être heureuse", qui a pour auteur, Madame Annette Saint-Amant, décédée il y a un peu plus d'un an. C'est une oeuvre posthume pieusement recueillie par son mari, Monsieur Donatien Frémont, Directeur de "La Liberté" de Winnipeg.

Mme Saint-Amant était une femme de lettres et une femme de bien exquisement douée. L'on regrette que sa vie trop brève ne lui ait pas permis de donner la pleine mesure d'un si riche et si fructueux talent.

J'ai toujours conservé à Mme Saint-Amant un souvenir enthousiaste et reconnaissant. Quand j'essayai mes premiers pas dans la voie littéraire, ce fut elle qui m'accepta à son foyer et me tendant la main, m'initia aux secrets d'écrire. J'ai souvenir d'une lettre si doucement bonne que j'en avais pleuré de joie; elle me l'avait écrite de son lit de recluse durant cette période où elle lutta pour reconquérir sa santé. Même malade, affaiblie, elle continuait de se dépenser pour le prochain. Petite fille assoiffée d'un grand rêve, je n'avais personne pour m'appuyer, son âme vint à moi comme une étoile dans l'ombre... Et j'ai marché à sa suite, tâchant d'incarner en moi son idéale conception du bonheur, son "art d'être heureuse". Qu'on me pardonne cette longue digression mais je dois beaucoup à Mme Saint-Amant et c'est un devoir pour moi de rendre à sa mémoire l'hommage de ma gratitude.

Cette belle âme qu'elle sema dans ses chroniques au "Patriote de l'Ouest" où elle dirigea longtemps la page des Dames, on la retrouve dans son livre, en des pages débordantes de lumière et de vérité.

Etre heureuse, c'est le souhait de toute femme... et son existence se consacre à la poursuite de ce rêve. Mais, souvent, c'est par des sentiers obscurs, erronnés, qu'elle tend à y parvenir.... Madame Saint-Amant nous trace dans son livre le chemin le plus vrai et le plus éclairé pour atteindre au bonheur.

Si l'oeuvre de Madame Saint-Amant possède une valeur morale parfaite, sa facture littéraire n'en est pas moindre et pour employer le terme d'un critique autorisé, je pourrais dire: "C'est un des livres les mieux réussis qu'ait ouverts une plume canadienne..."

"L'Art d'être heureuse" est un petit bréviaire de bonheur et je voudrais le voir entre les mains de toutes nos lectrices; elles y puiseraient des leçons de haute inspiration et d'inappréciables conseils dont la pratique aurait une bienfaisante répercussion dans leur propre vie comme dans le cercle où elles évoluent.

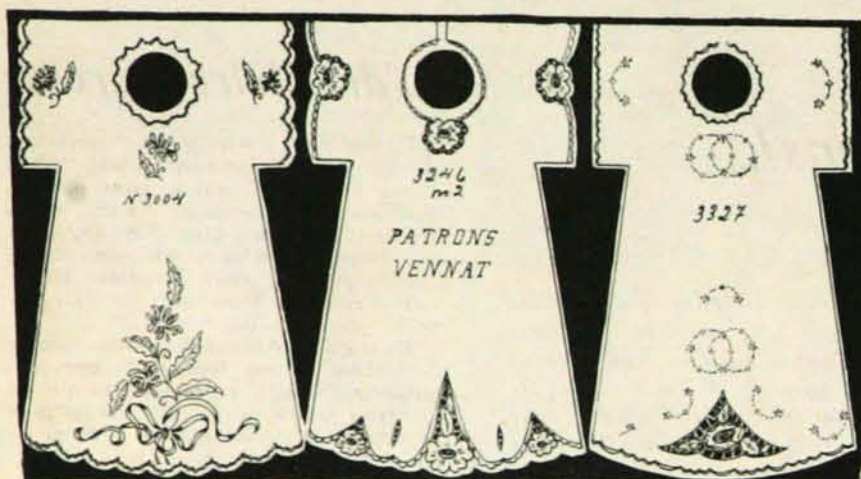
Puissent les rayons de cette âme lumineuse pénétrer la vôtre comme ils ont délicieusement pénétré la mienne...

FRANCELINE.

Les mamans

LES mots de toutes les mamans Sont du Livre de la Sagesse, Ces mots clairs qui, de leur caresse, Voilent tant de purs dévouements. Ils font planer sur la jeunesse D'extatiques enchantements, Les mots de toutes les mamans Pris au Livre de la Sagesse. La vie aride et ses moments De désespoir et de tristesse, Sans votre douceur, que serait-ce O mots simples, ô mots charmants, O mots de toutes les mamans! (Les Cailloux) JEAN NOLIN.

Trousseaux pour mamans et bébés



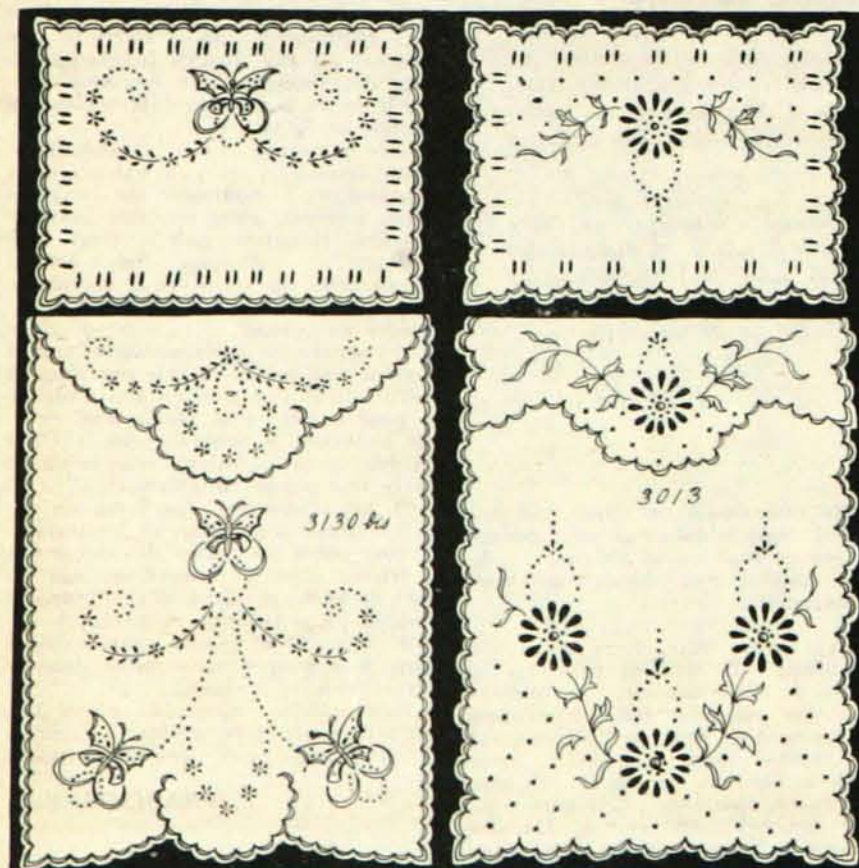
Le riche, grand souverain dans le linge brodé, intervient jusque dans la toilette de Monsieur Bébé qui devra lui aussi suivre la mode. Quoi de plus effectif en effet qu'un dessin comme celui du 3327, et comme il sera beau là-dedans. Un modèle de ce genre est évidemment plus compliqué surtout en soie qu'une broderie pleine et demande une certaine expérience de la part de la brodeuse; cependant ce n'est pas très difficile et demande simplement du soin et un tissu assez épais, une soie fine. Nos clientes trouveront tout ceci à notre magasin et en plus tous les conseils dont elles pourraient avoir besoin.

No. 3327.—Patron à tracer manteau 30c, bonnet 15c, châle et kimono chacun 20c. Au fer chaud manteau 80c, bonnet 20c, châle et kimono chacun 40c. Perforés manteau \$1.00, bonnet 25c, châle et kimono chacun 50c.

Tout étampés sur cachemire français pure laine suivant qualité manteau et bonnet ensemble \$4.75 ou \$7.00; sur crêpe plat \$7.25, soie cordée \$7.40. Châle de 30 pouces, sur cachemire \$1.90 ou \$2.75, sur crêpe \$2.75, soie cordée \$2.90. Kimono sur cachemire \$1.00 ou \$1.25, sur crêpe \$1.25, soie cordée \$1.35. Soie spéciale pour la broderie \$1.50.

Nos. 3327-3246, No. 2-3004.—Patrons à tracer chacun 20c, perforé 50c, au fer chaud 35c. Tout étampée 27 pouces de long chacun, sur nansouk fin, \$1.25, sur voile suisse \$1.50, sur cachemire suivant qualité \$2.40 ou \$3.40. Sur très beau crêpe plat \$3.40. Soie spéciale pour la broderie 48c.

Nous recommandons à nos lectrices pour le modèle 3327, de faire toutes les brides au cordonnet roulé mais les contours de la rose et du triangle au



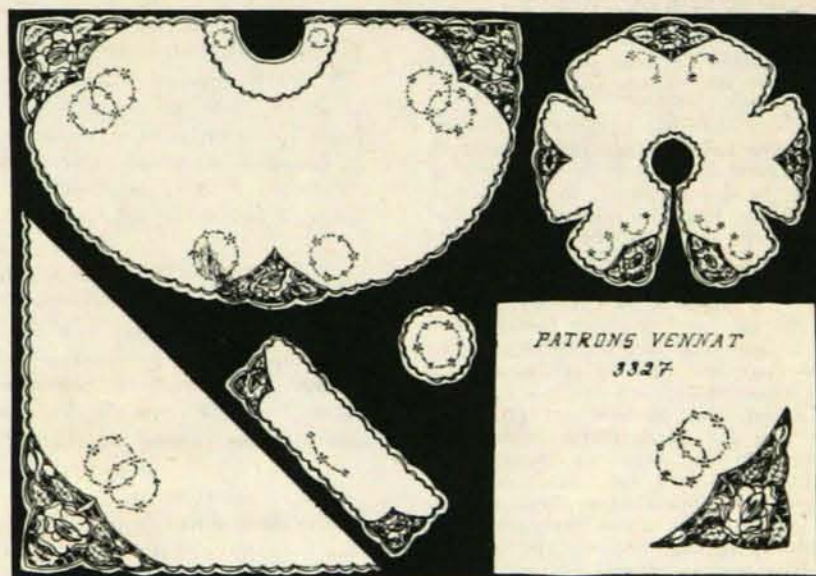
point de feston. Tous les autres petits dessins, pois et marguerites seront pleins, les tiges au cordonnet. La robe 3246 No. 2 devra être traitée de la même manière.

On brode d'abord tous les motifs à l'intérieur des collerettes, puis ensuite le feston à même le tissu et la doublure, la rose se détache ainsi sur la doublure qui devra être un crêpe de chine de qualité ordinaire.

Nos. 3013-3130 bis.—Il faut que les jeunes mamans pensent dès maintenant à la couverture de berceau ou de voiture pour qu'elle soit prête pour le printemps. Ces deux dessins sont courts et faciles à faire. Dans le 3013, il serait joli de faire les fleurs pleines, les feuilles pleines ou simplement contournées et tous les pois à jour. Dans le 3130 bis au contraire, les papillons pleins, pois pleins, marguerites et feuilles à jour. Ceci est une simple suggestion et chaque personne peut exécuter le dessin à sa fantaisie et que ce soit aussi joli.

Patrons à tracer CHACUN couverture de berceau 25c, perforé 50c, au fer chaud 35c. Tout étampée sur piqué 75c, sur beau coton fini toile 90c, sur pure toile \$1.50. Oreiller assorti 15 x 18 pouces patron à tracer 15c perforé 50c, au fer chaud 25c. Tout étampé sur lawn ou sur piqué 50c, sur beau coton fini toile 60c. Sur pure toile \$1.00. Coton M. F. A., pour la broderie 45c. Lorsque ces dessins sont sur piqué ou coton, on peut employer du fil rose pâle ou bleu pâle, sur la toile, le blanc est préférable.

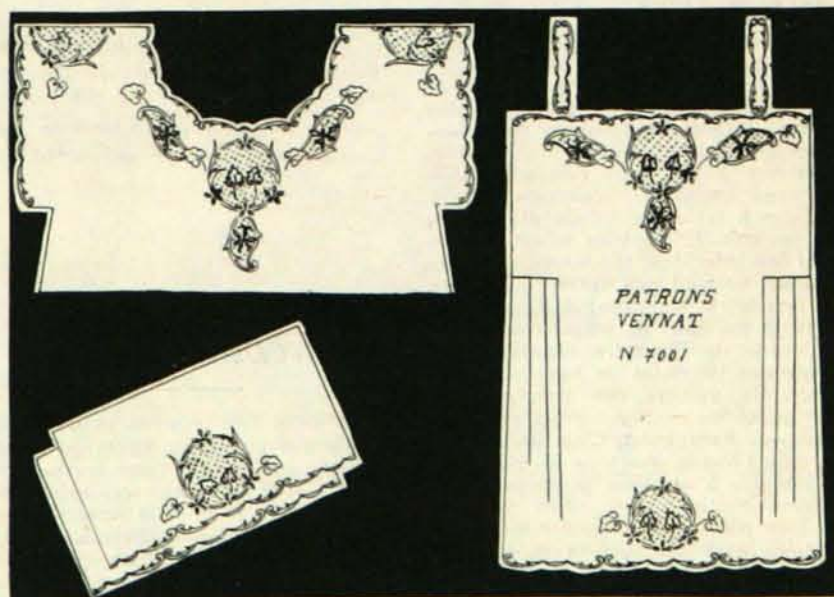
Il est facile de supprimer le passe-ruban de l'oreiller si désiré. Dans ce cas le feston se brode à même le dessus et le dessous de 3 côtés, le quatrième étant laissé ouvert pour entrer la forme.



No. 7001.—Après Bébé, la maman peut se permettre de songer à sa propre toilette. Ce ravissant modèle ne pourra la laisser insensible. Il a ceci de pratique qu'il peut être exécuté soit à la broderie pleine ordinaire, soit au punch work, soit avec application de tulle, et être joli et délicat des trois manières. Patron à tracer robe de nuit 20c, pantalons 15c combinaison 25c. Perforés robe de nuit et combinaison chacun 50c, pantalon 30c. Au fer chaud robe de nuit 35c, jupon 50c, pantalons 25c.

Tout étampé sur nansouk blanc suivant qualité, robe de nuit \$1.10 ou \$1.90, pantalons 80c ou \$1.05, jupon \$1.00 ou \$1.75. Sur Soie FUJA, FUJA SILK, robe de nuit \$1.98, pantalons \$1.05, jupon \$1.80. Coton M. F. A. pour la broderie du trousseau 45c.

La Soie Fuja, n'est ni de la soie fugie, ni du broadcloth, c'est le nouveau tissu exclusif pour la lingerie, contenant 85% de soie mais beaucoup plus solide qu'un crêpe ou une soie ordinaire. Il est absolument garanti ne pas



changer au lessivage. Nous l'avons en rose corail, bleu pâle et jaune citron pâle. Nos clientes peuvent même se le procurer à la verge à 65c la verge. Il a 29 pouces de large.

Une réduction de 10% sur les patrons, 20% sur la marchandise étampée est accordée à toute personne qui nous enverra sa commande accompagnée de sa bande d'abonnement, dans le mois suivant la publication de cette revue.

Raoul Vennat

3770 St-Denis,

Montréal

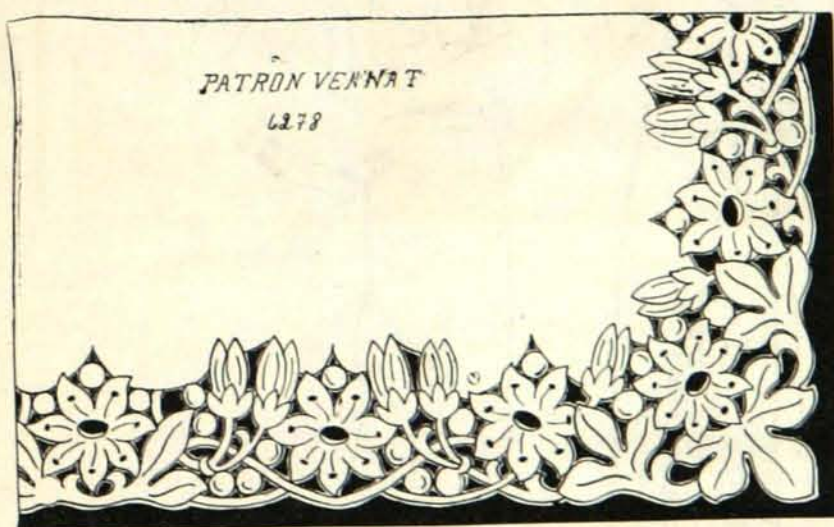
Les belles nappes brodées

Voici venir le carême, le temps de longs loisirs. Madame, utilisez-les agréablement en vous brodant quelques pièces de résistance pour la Maison, une nappe par exemple. Les nappes brodées sont de plus en plus en faveur, elles sont absolument nécessaires pour recevoir élégamment. Voici quelques modèles entièrement différents qui plairont à tous les goûts:

On nous demande souvent qu'y a-t-il de plus nouveau pour les nappes, est-ce nécessaire d'avoir une dentelle, et des médaillons? Evidemment la dentelle et les appliqués sont des plus en vogue, et probablement la moitié des nappes que nous préparons en sont garnis, mais enfin ce n'est pas une nécessité. De même vous pouvez avoir des médaillons dans la nappe et la finir par un ourlet à jour ce qui est moins coûteux. Dans ce cas le fil tiré pour être joli devra être fait à la main, de $\frac{1}{4}$ de pouce de large environ; un jour à la machine (hemstich) ôte de la valeur à un morceau en toile. Cependant s'il ne vous était pas possible de faire ce jour à la main, tirez vous-même quatre brins environ avant de le faire passer à la machine, de cette façon le jour paraîtra beaucoup plus distinct et mieux fini.

Parmi les modèles entièrement brodés, le richelieu sans brides, dit Broderie Colbert connaît un renouveau de popularité. Il est certain qu'il est beaucoup plus solide qu'un richelieu ordinaire. On ne craint plus que les brodés toujours difficiles à repasser viennent à se briser. La seule précaution à prendre est de rattacher solidement les motifs entre eux à leur point de contact.

Enfin pour les personnes plus novices, disposant de peu de temps, les dessins avec festons détachés, peuvent être également très originaux et effectifs comme le prouvent le No. 6283.



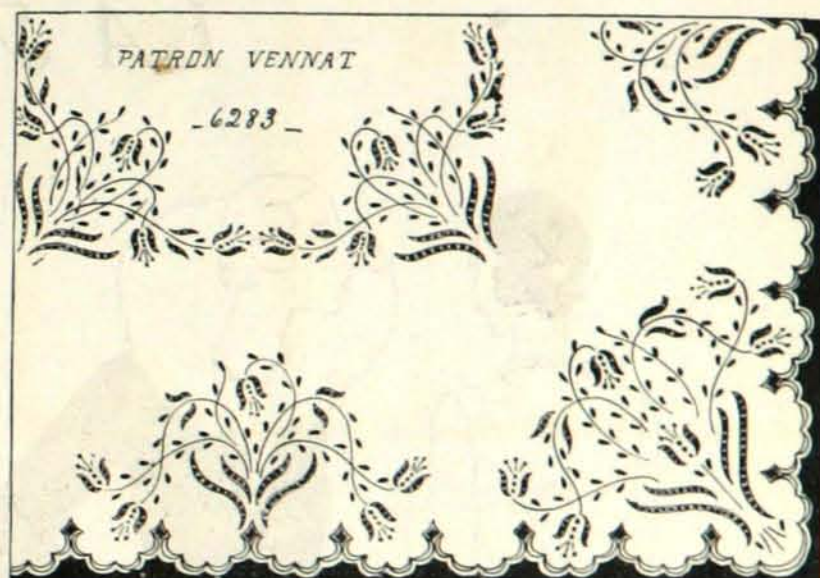
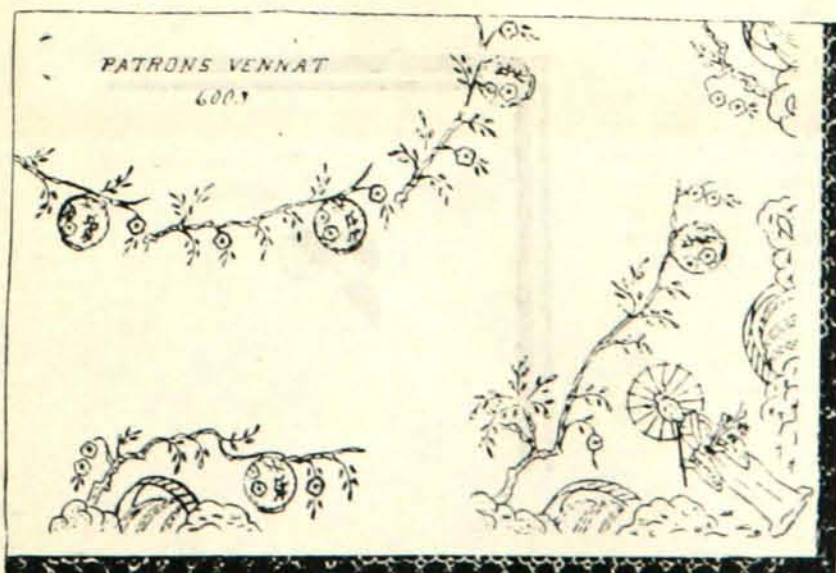
No. 6283.—Le feston d'une courbe élégante joliment découpé, les motifs clairs et nets forment un bel ensemble. Les feuilles peuvent être exécutées au plumetis ou à l'anglaise au goût.

Patron à tracer coin et côté 35c, centre 15c. Perforé complet \$1.00. Au fer chaud, nappe complète 2 x 2 $\frac{1}{2}$ verges \$1.25. Tout étampée sur coton fini toile 2 x 2 $\frac{1}{2}$ verges \$5.00, 2 x 3 verges \$5.75. Sur pure toile suivant qualité 2 x 2 $\frac{1}{2}$ verges \$7.25 ou \$8.90; 2 x 3 verges \$8.25 et \$10.00. Coton M. F. A. pour la broderie \$1.80.

No. 6278.—Dessin en Broderie Colbert. Patron à tracer coin et bande 25c, perforé 60c, au fer chaud 2 x 2 $\frac{1}{2}$ verges \$1.25. Tout étampée sur coton fini toile 2 x 2 $\frac{1}{2}$ verges \$5.00 ou \$5.75 en 2 x 3 verges. Sur pure toile suivant qualité 2 x 2 $\frac{1}{2}$ verges \$7.25 ou \$8.90; 2 x 3 verges \$8.25 ou \$10.00. Coton M. F. A. pour la broderie \$1.80.

Tous les motifs doivent être entièrement contournés au point de feston étroit comme un richelieu ordinaire. Le cœur et les oeillets des grandes fleurs sont au plumetis, les rainures au point de cordonnet roulé ou au point de tige si préféré.

No. 6209.—Ce patron tout en étant très facile et court à faire est tout à fait dans la note du jour et peu coûteux. Patron à tracer coin et côté 30c, centre 15c. Perforé complet \$1.00. Au fer chaud 4 coins et 4 côtés 80c, centre 20c. Tout étampée sur pure toile 2 x 2 $\frac{1}{2}$ verges suivant qualité \$6.75 ou \$8.50; 2 x 3 verges \$8.00 ou \$9.50. Coton M. F. A. pour la broderie \$1.35.

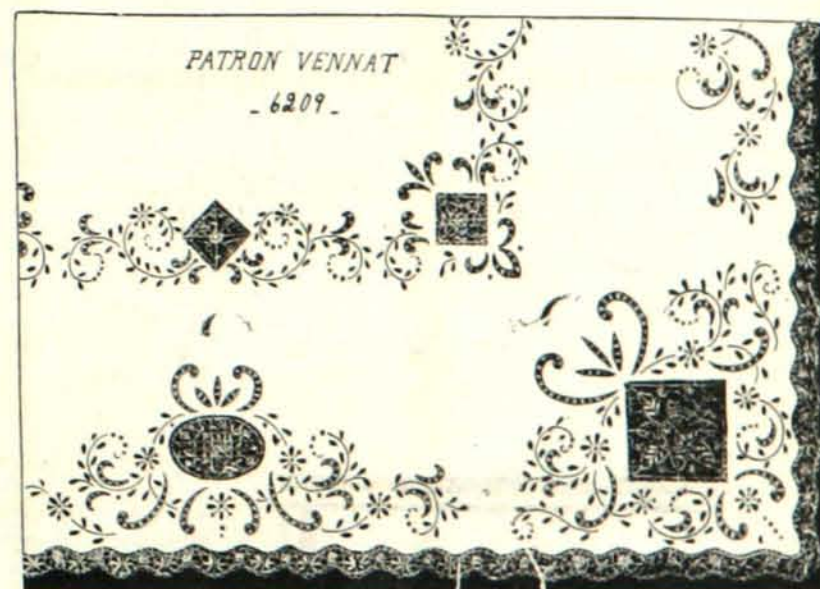


Appliqués cluny garantis faits à la main, en pur fil de toile, pour les coins carrés de 50c; côtés ovales de 50c; centres carrés de 25c. Dentelle du bord, s'incrétant dans la toile 40c la verge. Cette forme de dentelle se pose très facilement, il suffit de la faufiler d'abord avec soin. Pour les personnes qui trouvent cela trop difficile nous avons une dentelle droite du même genre, au même prix 40c la verge. Nous recommandons à nos clientes, surtout, pour le richelieu, de se servir de coton mercerisé à 1 brin de préférence aux 6 brins. D'abord il se travaille beaucoup plus facilement, se place mieux, donc la broderie est plus égale, garde beaucoup mieux son lustre au lavage. L'Excellente marque française M. F. A. existe en toutes grosseurs à 4c l'écheveau 45c la douzaine, et donne toujours satisfaction aux brodeuses les plus difficiles.

No. 6003.—Les nappes en broderie de couleur ne sont pas cependant mises de côté, elles sont toujours reines à la cuisine, et même à la salle à manger pour le déjeuner ou un thé intime. Le genre Japonais si gracieux connaît un renouveau.

Voici quelques indications pour les couleurs. Japonaise robe corail, avec revers vert jade, ombrelle corail, manche noir, visage et mains noirs, gerbe de fleurs mauves. Paysage arbre brun avec feuilles vertes, fleurs mauves et vieux roses avec cœur jaune or. Lanternes jaunes avec dessins noirs. Ponts bruns sous lesquels passent une route jaune sable. Terrain gris-vert avec feuilles vert clair.

Patron à tracer coin et côté 25c, centre 15c. Au fer chaud comlet 60c. Perforé 75c. Tout étampée sur coton jaune 54 x 54 pouces \$1.25, 54 x 72 pouces \$1.50, 72 x 81 pouces \$2.00. Sur toile naturelle (Pratique et à la mode) 54 x 54 pouces \$1.55, 54 x 72 pouces \$2.50, 72 x 81 pouces \$3.25. Coton M. F. A. de couleur pour la broderie 60c.



Une réduction de 10% sur la marchandise étampée, 20% sur les patrons sera accordée à toute commande accompagnée de la bande d'abonnement, et reçue dans le mois suivant la publication de cette Revue.

Raoul Vennat

3770 St-Denis

Montréal

LA MODE



La mousseline, la dentelle, le tulle, sont en grande vogue pour le soir. Les robes sont pleines d'ampleur, la taille à sa place, et beaucoup de godets. Le manteau trois-quarts en velours est créé exprès pour laisser apercevoir toute cette ampleur à partir du genou. Il est garni de fourrure au col, et souvent aux manches.

Avec ces ensembles, ayez un joli escarpin en crêpe de Chine, un collier scintillant, si vous voulez paraître encore plus habillée, un éventail de plumes assorti à votre toilette.

LA MODE

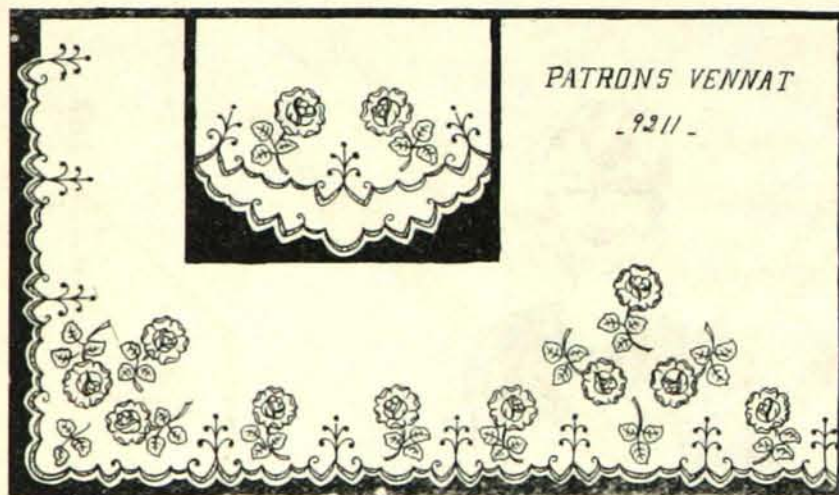
*Nos pages de modes nous sont
gracieusement fournies par Mme
Andrée Chavigny, directrice du
"Nid", 52 rue Blanche, Paris.*



Pour la Chambre à Coucher

Les oreillers avec dépassants tendent de plus en plus à détrôner les anciennes taies à finition droite pourtant plus facile et moins longue à faire. Mais l'effet des premiers est réellement plus joli et qui pourra dire qu'un modèle comme les Nos 9305 - 9306 - 9307 soient longs à broder. Le dessin clair, net, sans détail superflu s'adresse aux plus novices, convient à la personne qui désire apprendre à broder sur un morceau utile, ou à la pensionnaire ayant peu de temps à disposer.

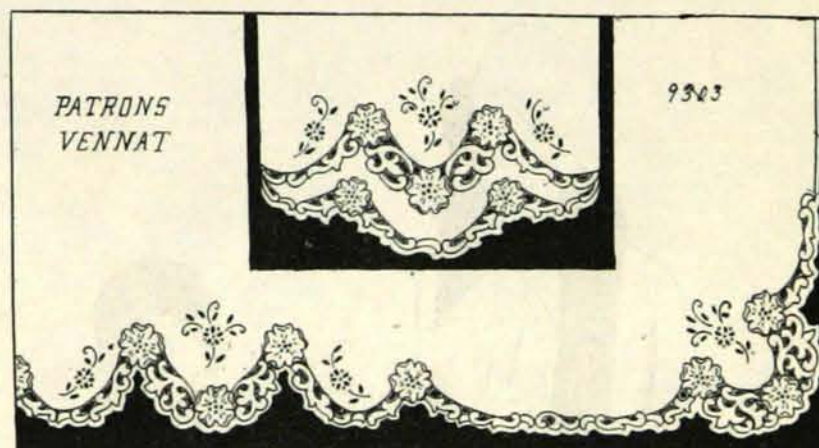
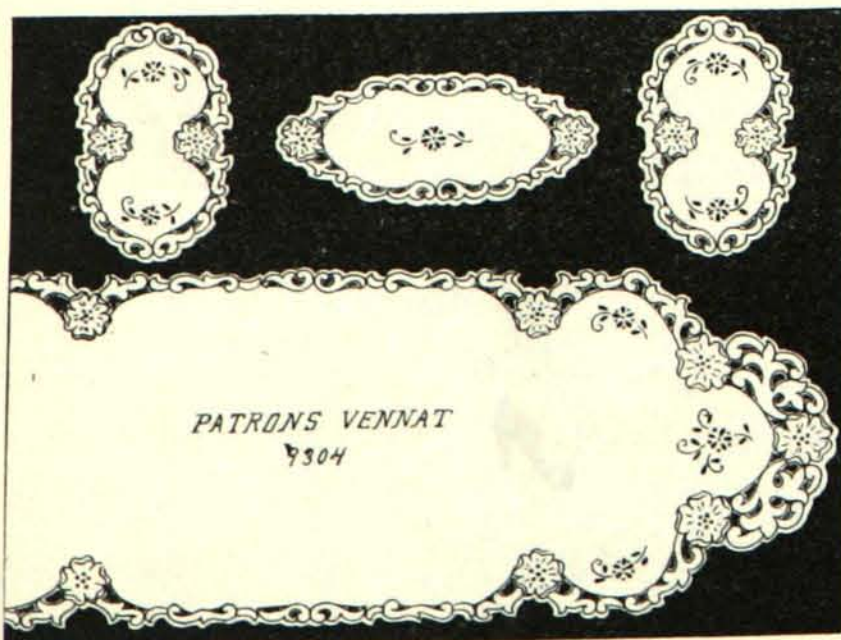
Ne pas oublier de broder le dessous à l'envers pour qu'une fois découpé il paraisse à l'endroit. Le feston doit être bien bourré, aminci aux coins de chaque dent, large dans le centre, les dents pointues présentent un peu plus de difficulté pour être bien égales. Ne bourrez jamais avec une corde, cela va plus vite, mais donne à votre feston l'apparence d'avoir été fait à la machine. Servez-vous d'un coton plus fin, spécial, le M. F. A. à 12c l'écheveau, et faites un point de chaîne finissant à rien dans les coins. Pour la broderie elle-même nous recommandons spécialement le coton à un brin M. F. A. à 4c l'écheveau, 45c la douzaine, plus lustré et plus facile à travailler que le 6 brins. Il devient de plus en plus brillant à chaque lavage.



Ces trois modèles peuvent être traités soit entièrement au plumetis (broderie pleine) soit entièrement à jour. Il serait sans doute préférable d'alterner les deux, toutes les fleurs pleines et feuilles à jour ou le contraire.

No. 9211. Les roses, soit à jour, soit pleines, restent les reines de la broderie. Ce dessin est très décoratif. Le feston doit être bien bourré avec les petits crochets au cordonnet. Les pois sont à jour. Les feuilles et rainures seulement contournées au point de cordonnet ou au point de tige. Dans les fleurs elles-mêmes toutes les doubles lignes sont légèrement bourrées et exécutées au plumetis, les lignes simples au cordonnet ou au point de tige.

No. 9303. Est en broderie Colbert, très en vogue en ce moment. Le dessin est entièrement contourné au point de feston, en prenant soin de rattacher solidement les divers motifs entre eux aux points d'intersection. Les pois à l'intérieur des églantines sont pleins, les marguerites sont pleines avec coeur à jour, feuilles à jour.



DETAIL DES PRIX

Tous ces oreillers et draps sont au même prix comme suit :

Oreillers chacun patron à tracer 20c, perforé 35c, au fer chaud 25c la paire. Tout étampé sur coton fini toile circulaire, la paire, suivant la qualité \$1.25 ou \$1.75. Coton M. F. A. pour la broderie 24c.

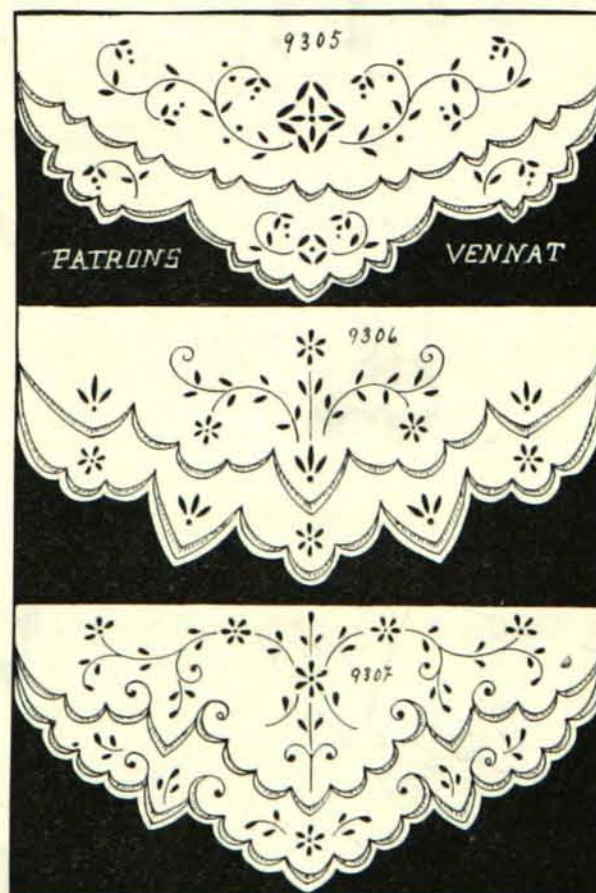
Faux drap patron à tracer 25c, perforé 50c, au fer chaud 50c. Tout étampé faux drap de 3 1/2 x 1 verges sur coton fini toile suivant qualité \$1.75 ou \$2.25. Drap complet 2 x 2 1/2 verges \$3.00 ou \$4.00 suivant la qualité. Coton M. F. A. 90c.

Papier carbone bleu 7c et 15c. Rouge 7c. Blanc ou jaune 15c.

No. 9304. Garniture de chambre assortie au drap et oreiller. No. 9303. Dessus de bureau set vanité CHACUN patron à tracer 25c, perforé 50c, au fer chaud 35c. Tout étampé sur coton fini toile dessus de 17 x 45 pcs 80c, 17 x 36 pcs 70c, sur pure toile \$1.35 ou \$1.50, de 45 pcs de long; 1.10 ou \$1.35 de 36 pcs de long. Set vanité sur coton fini toile 65c, sur pure toile 85c ou \$1.00 suivant la qualité.

Coton M. F. A. pour la broderie 45c chaque morceau.

Une réduction de 20 % sur tous les patrons, 10 % sur la marchandise étampée est accordée à toute personne qui joindra à sa commande sa bande d'abonnement, dans le mois suivant la publication de ce numéro seulement.



Raoul Vennat

3770 St-Denis

Montréal

Tapis et Nappes de Bridge

La saison du bridge bat son plein, il est temps, Mesdames, de renouveler votre ancienne garniture démodée ou usée. Ces quatre charmants modèles sont d'un genre tout à fait nouveau et décoratif.

Nos 6006 et 6009. Patron à tracer chacun 20c, perforé 50c, au fer chaud 35c, foncé seulement. Tout étampé sur toile écriue 95c, sur sateen noire avec applications de couleurs \$1.25. Coton M. F. A. ou soie pour la broderie 30c.

C'est sur de la sateen noire, que le contraste des couleurs de ces deux modèles, donnera le maximum d'effet. Le No. 6009 est le plus facile à faire. Les croissants de lune, les piques, et les trèfles sont en sateen jaune or, les coeurs et les carreaux en sateen rouge, les courants et feuilles verts, les fleurs en noeuds français bleues, les petites roses rouges.

No. 6006. Tous les courants sont mousse. Les lanternes rouges avec dessins noirs. Le motif du côté jaune avec dessins noirs. Piques et trèfles jaunes, carreaux et coeurs rouges.

Manière de poser les appliqués. Découpez le motif en laissant $\frac{1}{4}$ de pouce de tissu autour du contour du dessin. Repliez en dessous cette bordure et faufilez le motif sur l'emplacement étampé sur le tapis. Cousez tout le tour à petits points, et faites ensuite un point de tige par dessus pour dissimuler ces points. Le motif sera ainsi très solide.

Pour finir le bord, faites un petit ourlet que vous dissimulerez sous un point de fantaisie quelconque, point de chausson ou point de chaîne, jaune, or ou rouge pour assortir au dessin. Un biais de sateen jaune, formant bordure serait également très joli.

La partie de cartes terminée, il est de bon ton de remplacer le tapis à cartes par une nappe à thé dont la blancheur rendra le goûter plus appétissant.

Nos 6008 et 6224. Chacun patron à tracer nappe et serviette 25c, perforé 50c, au fer chaud, nappe seule 35c, 4 coins de serviettes 20c. Tout étampé sur coton fini toile, nappe de 36 pcs et 4 serviettes de 12 pcs \$1.25, sur pure toile suivant qualité, \$1.75 ou \$2.00. Coton M. F. A. pour la broderie 24c.

Dans le numéro 6008 le ruban bien

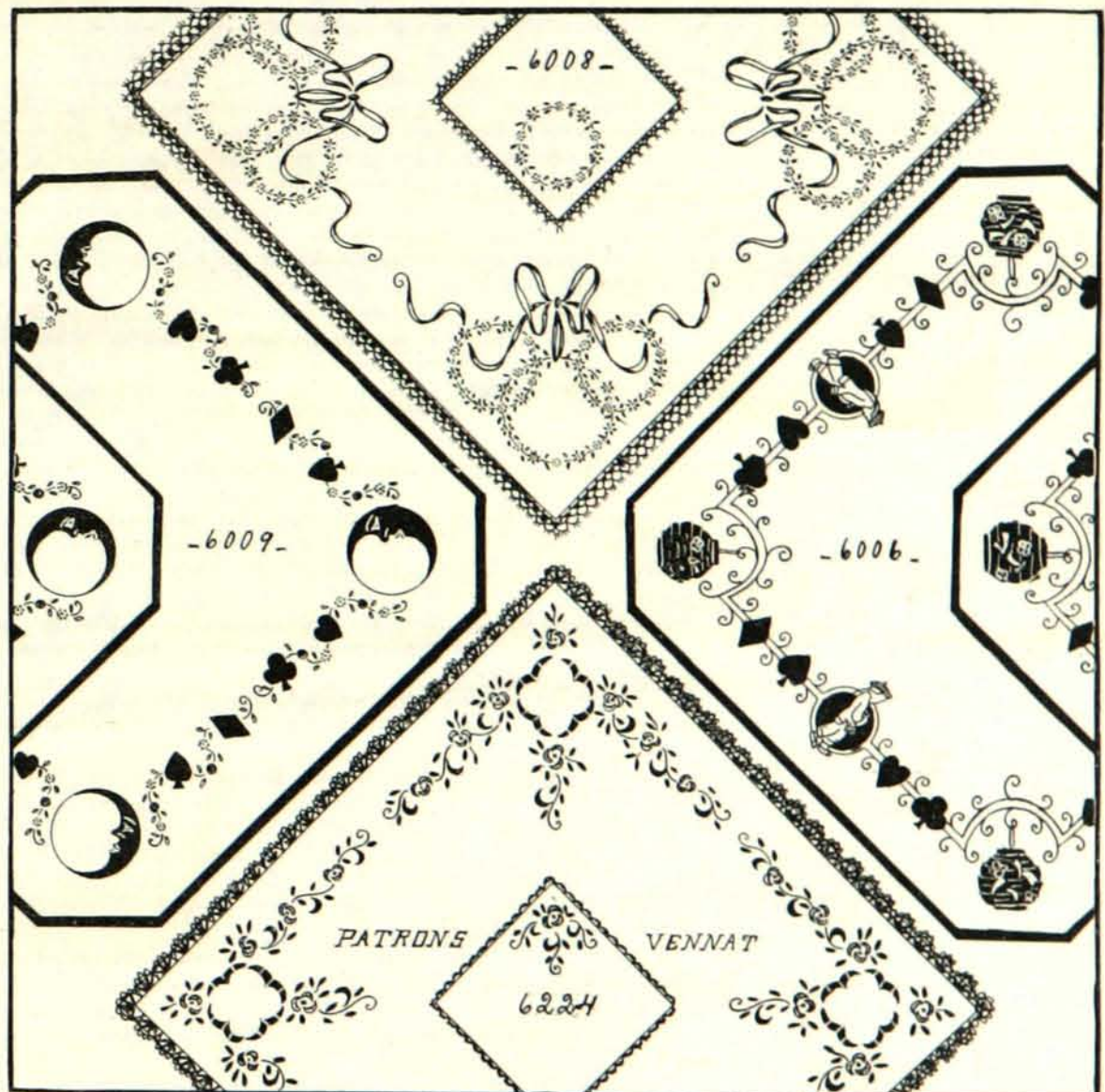
bourré, tout au plumetis est d'un effet très décoratif. Les marguerites sont également pleines avec le coeur à jour. Les feuilles à jour. On peut également si préféré traiter ce dessin tout à la broderie pleine ou tout à jour suivant le goût. Dans le No. 6224 la broderie entièrement à jour serait sans doute préférable.

No. 2061. Le nombre et la beauté des coussins contribuent à donner à

un salon un aspect confortable et accueillant. Cette gerbe de marguerites si simple d'apparence est d'un effet très riche une fois finie. Les tiges sont au plumetis d'un vert tirant sur le brun; les feuilles sont simplement contournées au point de tige vert clair, les rainures d'un vert plus foncé. Ordinairement les petites feuilles sont toujours d'une nuance plus pâle que les grandes. Les mar-

fer chaud foncé seulement 35c. Tout étampé sur toile écriue dessus seulement 75c, sur beau satin noir \$1.50. Coton M. F. A. ou soie de couleur pour la broderie 60c. Papier carbone jaune ou blanc 15c. Rouge 7c.

Une bourrure carrée sera appropriée à ce modèle. Finissez-le soit avec une grosse cordelière jaune or, ou un ruban de tons dégradants vert, très foncé.



guerites sont entièrement pleines, traitées chacune en 3 tons de jaune ou de rose. Dans la même fleur quelques pétales sont jaune pâle, d'autres jaune moyen, les points au centre de la fleur jaune foncé, enfin le coeur lui-même brun doré. Même procédé pour le rose. Une des grandes fleurs, 2 moyennes et la plus petite seront jaunes, les trois autres roses. Patron à tracer 25c, perforé 50c, au

Nous avons de très jolies petites dentelles en pur fil de toile pour finir les nappes à thé, $\frac{1}{2}$ pc de large à 5c et 10c la verge. $1\frac{1}{2}$ pc et 2 pcs à 25c et 35c la verge.

Une réduction de 10 % sur la marchandise étampée, 20 % sur les patrons, est accordée à toute personne qui joindra à sa commande sa bande d'abonnement, dans le mois qui suit la publication de ce numéro.

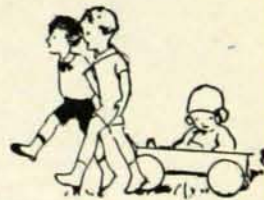
Raoul Vennat

3770 St-Denis,

Montreal



LA PAGE DES ENFANTS



Les Lunettes de L'Oncle Max

Conditions : Pour obtenir une étude de son caractère, il s'agit d'envoyer à l'adresse ci-bas mentionnée, une ou deux pages de son écriture, une petite lettre écrite simplement sans brouillon est ce qu'il y a de mieux. Ajouter 0.10 sous pour les études paraissant dans la revue et 0.25 sous pour les études qu'on désire recevoir directement.

L'ONCLE MAX
"Mon Magazine",
Beauceville, Qué.

COQUINE. — Quelle surprise j'ai eue à la vue de cette petite Coquine qui s'introduisait sans crier gare dans mon domaine secret. Inutile de chercher, petite curieuse, vous ne trouverez jamais... Vous avez un bon petit caractère, mais ce n'est pas tout, il faut travailler à corriger ces défauts qui en grandissant avec vous deviendraient terribles et seraient pour vous une cause de peine et d'ennui. Par exemple, un peu plus d'ordre et de propreté, un peu plus de franchise vous servirait bien. Vous pourrez vous corriger, Coquine, car vous avez bon cœur et beaucoup de volonté malgré votre jeune âge. Gaie, joyeuse, un lutin toujours en verve et adorant les jeux et le plaisir. Intelligente, active, elle arrivera en travaillant avec plus de patience. Elle sait garder un secret et cela est beau chez une enfant si jeune. Je suis certain que Coquine prendra en bonne part mes conseils et sera bientôt sur le chemin de la perfection.

L'ONCLE MAX

Le Brave Cuisinier

DES guerres incessantes ensanglantèrent le VI^e siècle. A la suite de l'une d'elle, Attale, comte d'Autun et neveu de Grégoire, évêque de Langres, devint l'esclave d'un Franc qui habitait aux environs de Trèves.

L'emploi du jeune Gaulois était de garder les chevaux de son maître.

Un jour qu'il songeait aux moyens de s'évader, la dure servitude et l'exil lui paraissant insupportables, des messagers de son oncle, l'évêque Grégoire, arrivèrent au palais du Franc avec de riches présents. Mais en vain ces messagers supplièrent-ils le Barbare de leur livrer son esclave Attale, leurs prières les plus instantes demeurèrent sans effet.

De retour dans leur pays, ils racontèrent l'insuccès de leur mission. L'un des serviteurs de l'évêque, Léon, le cuisinier, offrit alors d'aller jusqu'à ce palais des environs de Trèves où se trouvait le malheureux comte d'Autun, et promit de le ramener sain et sauf.

Peu après, le généreux serviteur partait accompagné des bénédictions de son maître.

Trop avisé pour tenter d'enlever le jeune Gaulois, Léon commença par observer les lieux. Puis, s'étant assuré de l'amitié d'un certain Romain à la discrétion duquel il pouvait se fier, il lui dit un jour :

— Viens avec moi au palais du Franc, et là, vends-moi comme esclave, l'argent sera pour toi; tout ce que je demande, c'est que tu me facilités les moyens d'accomplir ce que j'ai résolu.

Le Romain acquiesça, fut chez le maître d'Attale, et lui vendit Léon pour douze pièces d'or.

Votre Bibliothèque

NOMBRE de filleules me demandent dans leurs lettres des conseils sur leurs lectures, et je constate que plusieurs d'entre elles ne savent pas choisir leur bibliothèque... Ma dernière chronique vous a révélé le danger des lectures mauvaises ou même trop osées pour la jeunesse. Je veux aujourd'hui vous suggérer les noms de quelques auteurs et les titres de livres propres à intéresser et à instruire mes jeunes amies de la Page. Je ne vous conseille pas seulement les lectures sérieuses, car vous avez besoin de vous distraire un peu après vos heures d'études et voici donc un moyen de passer agréablement les longues veillées de mars et les jours de pluie qui suivront l'arrivée du printemps.

Tous les enfants connaissent la Semaine de Suzette et je ne puis m'empêcher de la recommander aux mignonnes bambines comme aux grandes fillettes, car je vous l'avoue en secret, je connais des jeunes filles sages qui s'amuse encore à lire la Semaine de Suzette...

Dans le domaine de nos revues enfantines canadiennes, nous trouvons l'Oiseau Bleu et la Ruche Ecolière qui permettent aux enfants de connaître et d'aimer notre histoire et notre patrie.

L'Aventure, La Jeunesse Illustrée, Les Belles Images, Le Bon Point et nombre d'autres livres de ce genre pourront figurer avec honneur dans les rayons de votre bibliothèque. Puis viendront les collections telles que "Bibliothèque Rose", "Bibliothèque de Ma Fille", "Bibliothèque Blanche" et "Bibliothèque Bleue". Ces collections renferment des œuvres écrites spécialement pour la jeunesse.

Et pour les aînées, celles qui se permettent quelquefois de fureter dans les rayons de la bibliothèque paternelle, je cite des auteurs à leur portée :

Henri Allorge, Louis d'Arvers, Raoul de Navery, Marie-Barrère Affre, Mlle Berthem-Bontoux, André Besson, Lucien Biart, André Bruyère, Max Colomban, Jeanne de Coulomb, Delly, Pierre DuChâteau, Zénaïde Fleuriot, René Gaël, Julie Gouraud, Marie-Thérèse Josepha, Marthe Lachèse, Marie Maréchal, Pierre Perrault, Alice Pujo, Charles Perrault, Jules Verne, Pierre L'Ermite, Gui Wirta.

Les romans, revues, livres canadiens, sont certainement permis à votre jeunesse et je ne saurais trop conseiller à mes petits lecteurs et lectrices de s'intéresser à notre littérature canadienne et de l'aimer comme on aime les plus belles fleurs de son pays.

Cette liste d'auteurs orientera mes petites amies dans le choix des livres de leur bibliothèque et les auteurs ici mentionnés feront leurs délices et celles de leurs frères et sœurs.

MARRAINE LINE.

Le dimanche suivant, il y eut au palais festin si somptueux, si succulent, que même chez le roi on n'en avait jamais encore vu de semblables. Léon reçut mille compliments, il devint le favori de son maître, qui lui confia l'intendance de son palais et le commandement des esclaves.

Après plusieurs mois passés ainsi, le brave cuisinier jugea enfin que le temps d'agir était venu. Il se rendit dans le pré où Attale gardait les chevaux, s'assit par terre et baissa la tête pour que nul ne vit ses lèvres remuer.

— Cette nuit, dit-il au jeune comte, quand tu auras ramené tes chevaux à l'étable, tiens-toi prêt, car nous nous mettrons en route.

Cela dit, Léon se leva et courut vers le brasier que des marmitons attisaient dans la vaste cuisine, car le Franc avait convié à souper plusieurs de ses parents, et déjà l'on plumait les volailles.

Vers minuit, lorsque les convives quittèrent la table pour aller se coucher, le gendre du Franc, qui craignait d'avoir soif, se fit suivre à son lit par Léon, qui portait une cruche d'hydromel. Ce Barbare était d'humeur joviale.

— Ne vas-tu pas bientôt voler les chevaux de mon beau-père pour t'en retourner dans ton pays? dit-il en riant.

— Je compte le faire cette nuit même, s'il plaît à Dieu, répondit le cuisinier sur le même ton.

— S'il en est ainsi, je ferai faire bonne garde, repartit le Barbare, qui rit aux éclats d'une si bonne plaisanterie.

Quelques minutes plus tard, Léon et Attale sellaient leurs chevaux. Le cuisinier pourtant s'avisa que son jeune maître n'avait pour toute arme qu'une petite lance.

Le Courrier de Mairaine

PATINS-A-ROULETTES. — Quand ces lignes vous parviendront vous serez, j'espère, complètement remise de votre opération. Ce que j'ai eu du chagrin de vous savoir à l'hôpital! J'ai fait prier et j'ai prié moi-même pour la guérison de ma petite amie. Ma chronique du mois traite d'un sujet qui vous est cher. Nombre de romans par des auteurs non compris dans ma liste sont permis à votre âge, mais leur œuvre entière ne l'est pas. Vos lectures, petite, ne sont pas en accord avec votre âge et je le regrette. Consultez la liste donnée dans cette page et vous aurez de la lecture choisie pour toute une année. Quand vous hésitez si vous devez lire tel livre ou non, écrivez-moi et je vous dirai mon opinion franchement. Mes tendresses ma chère enfant, et mes bons souhaits de prompt rétablissement.

* * * *

MARGUERITE M. — J'espère que ma missive vous est parvenue. Merci d'avoir pensé à moi malgré tous vos tracassés et revenez encore à mon foyer où je vous accueillerai tout comme une filleule. Amitiés et bon souvenir.

* * * *

GAI PINSON. — J'ai reçu votre longue lettre et j'ai fait parvenir à qui de droit votre missive. Vous avez dû apprendre la maladie de notre petite amie Patins-à-Roulettes. Les dernières nouvelles sont meilleures et d'ici quelques semaines elle sera sur pieds, je crois. Vous avez un bon petit cœur, Gai Pinson, mais soyez prudente afin que la vie ne le meurtrisse pas trop tôt. Gardez longtemps votre jeunesse optimiste et joyeuse, c'est un moyen de l'immuniser contre le malheur. Merci de votre affection et de votre confiance. Il m'est difficile de vous expliquer le sens de cette phrase malencontreuse, mais un conseil... ne l'employez plus. Votre maman vous en donnera l'explication si vous la lui demandez. Au sujet du Valentin, il s'agit d'un jeu de mots se résumant à ceci : "vous n'êtes pas sentimentale et les tracassés amoureux ne vous sont pas encore bien lourds." Celui-là doit souffrir à cause de vous et vous l'a fait sentir. J'espère que ces renseignements vous feront plaisir... Ecrivez-moi de nouveau, et je fais une caresse à mon Gai Pinson.

MARRAINE LINE

Hardiment, il entra dans la chambre où le Barbare dormait, et prit au pied de son lit son bouclier et sa frappe.

— Qu'y a-t-il? demanda le Franc, réveillé en sursaut.

— Je viens appeler Attale, répondit l'audacieux; il est temps qu'il mène tes chevaux au pré.

Puis, tranquillement il sort, donne des armes au jeune homme et saute en selle.

La première étape du voyage des deux fugitifs se fit sans encombre, ils marchaient à vive allure et ne cessaient pourtant d'exciter leurs chevaux. Enfin, ils atteignent la Meuse! Mais là, des gardes les empêchent de s'engager sur le pont. Ils durent se

(Suite à la page 39)

La Bonne Cuisine

GATEAUX

Gâteau étagé

1 tasse de sucre granulé.
 $\frac{1}{2}$ de tasse de saindoux.
 3 jaunes d'œufs.
 $\frac{3}{4}$ de tasse de lait.
 2 tasses de farine.
 2 cuillerées $\frac{1}{2}$ à thé de poudre à pâte.
 le blanc de 3 œufs.
 2 cuillerées à table de cacao.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à table de vanille.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à table de sel.
 Mêlez le sucre et le saindoux, ajoutez alors les jaunes d'œufs bien battus. Tamisez et mêlez la farine avec la poudre à pâte, le cacao et le sel, et ajoutez-y alternativement le lait. Puis, mettez-y les blancs d'œufs battus jusqu'à ce qu'ils soient fermes, et la vanille. Mettez le tout dans un moule à gâteau et faites cuire dans un fourneau modérément chaud. Glacez et remplissez comme pour un gâteau au chocolat.

Pain au gingembre (ou pain d'épice)

$\frac{1}{3}$ de tasse de graisse
 $\frac{1}{2}$ tasse de sucre brun.
 $\frac{1}{2}$ tasse de mélasse.
 $\frac{1}{2}$ tasse de lait sur.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de poudre à pâte.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de sel.
 2 œufs.
 2 tasses de farine.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à table de gingembre.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de soda.
 Mêlez la graisse et le sucre brun, ajoutez la mélasse et les œufs bien battus. Ajoutez le lait sur, puis la farine tamisée, le sel, la poudre à pâte et le gingembre. Battez complètement et ajoutez le soda à pâte dissous dans un peu de lait doux. Mettez dans un moule graissé, peu profond, et laissez 45 minutes dans un fourneau à feu doux.

Gâteau sans oeufs

1 tasse de sucre brun.
 $\frac{1}{4}$ tasse de beurre.
 $\frac{1}{2}$ tasse de lait sur.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de soda à pâte dissous dans un peu de lait doux.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de canelle.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de clou girofle.
 2 tasses de farine.
 1 tasse de raisin de corinthe.
 1 tasse de raisin épépiné.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de muscade.
 1 cuillerée à thé de sel.
 Mêlez le sucre et le beurre, ajoutez le lait sur et puis la farine tamisée, la canelle, le clou de girofle, la muscade et le sel. Ajoutez les raisins de corinthe et épépiné, lesquels doivent être hachés minces, et enfin, le soda à pâte dissous dans un peu de lait doux. Mettez dans un moule doublé de papier, préalablement enduit de beurre, et laissez cuire dans un fourneau à feu modéré pendant environ deux heures.

Un bon gâteau de fête

$\frac{1}{2}$ livre de beurre.
 1 livre de sucre brun pâle.
 7 œufs.
 2 tasses $\frac{1}{2}$ de farine.
 3 livres de raisin de corinthe.
 2 livres de raisin épépiné haché fin.
 2 cuillerées à table de lait.
 $\frac{1}{2}$ livre d'amandes blanchies et hachées.
 1 livre de citron coupé fin en tranches minces.
 1 verre à vin de cognac ou de sherry.
 2 cuillerées à table de canelle.
 1 cuillerée à thé de macis écorce de muscade.
 1 cuillerée à thé de soda.
 Mêlez intimement le beurre et le sucre, séparez les blancs des jaunes

d'œufs, battez séparément les jaunes et les blancs. Ajoutez alors le mélange de sucre et de beurre, puis le lait, les fruits, les noix, la farine tamisée et mêlée au macis, la cannelle et le soda. Doublez de papier graissé 3 moules à gâteaux de deux livres, ne remplissez les moules qu'au $\frac{3}{4}$, laissez cuire à feu doux de 3 à 4 heures. Si le fourneau devient trop chaud, mettez-y un récipient rempli d'eau froide, ce qui abaissera la température.

Gâteau Marbré

Partie blanche :
 $\frac{1}{4}$ de tasse de beurre.
 $\frac{1}{2}$ tasse de sucre blanc.
 2 blancs d'œufs.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de vanille.
 Partie brune :
 $\frac{1}{2}$ tasse de sucre brun.
 $\frac{1}{2}$ tasse de mélasse.
 $\frac{1}{4}$ de tasse de beurre.
 2 jaunes d'œufs.
 1 tasse $\frac{1}{2}$ de farine.
 1 cuillerée $\frac{1}{2}$ à thé de poudre à pâte.
 $\frac{1}{4}$ de tasse de lait.
 1 tasse de farine.
 $\frac{1}{2}$ tasse de lait.
 2 cuillerées à thé de poudre à pâte.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de canelle.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de muscade.
 Mêlez le beurre et le sucre, ajoutez les blancs d'œufs bien battus puis le lait alternativement avec la farine dans laquelle la poudre à pâte a été incorporée; ajoutez la vanille, puis versez dans un moule à cuire le pain qui aura été beurré, et alors ajoutez la-dessus la partie brune suivante :
 Mêlez le sucre et le beurre, ajoutez les jaunes d'œufs battus, puis la mélasse et le lait alternativement avec la farine tamisée, la poudre à pâte, la cannelle et la muscade. Laissez cuire environ 45 minutes au fourneau modérément chaud.

Gâteau étagé au Chocolat

1 tasse de sucre granulé.
 $\frac{3}{8}$ tasse de beurre.
 2 œufs.
 2 tasses de farine.
 $\frac{1}{2}$ tasse de lait.
 2 cuillerées à thé de poudre à pâte.
 1 cuillerée à thé de sel.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de vanille.
 Mêlez le beurre et le sucre, puis les œufs battus. Ajoutez alternativement le lait avec la farine tamisée et mêlée au sel et la poudre à pâte; mettez dans deux moules à gâteau étagé et faites cuire environ 20 minutes dans un fourneau modérément chaud.
 Glacé :
 Faites chauffer le lait, le chocolat et le beurre, jusqu'à dissolution du chocolat. Ajoutez assez de sucre pour que le mélange devienne consistant et s'étende bien sur le gâteau. Employez aussi ce mélange pour l'intérieur.

Tarte aux Pommes

2 tasses de farine tamisée.
 1 cuillerée à thé $\frac{1}{2}$ de sel.
 $\frac{3}{4}$ de tasse de graisse.
 $\frac{3}{8}$ de tasse d'eau à la glace.
 Garniture :
 2 grosses pommes vertes, coupées en tranches minces.
 $\frac{1}{2}$ tasse de sucre.
 $\frac{1}{4}$ de cuillerée à thé de muscade.
 Mêlez la farine et le sel, et coupez en petits morceaux la graisse dans la farine jusqu'à ce que le tout soit homogène. Ajoutez l'eau en mélangeant parfaitement. Roulez la pâte sur une épaisseur d'un quart de pouce environ et couvrez-en le moule à tarte. Garnissez avec les pommes finement tranchées et saupoudrez de sucre et de muscade. Couvrez alors avec la pâte et faites cuire à feu modéré jusqu'à ce que la pâte devienne dorée.



Le Système Nerveux de Grand'mère est rétabli

... et grand'mère se porte bien

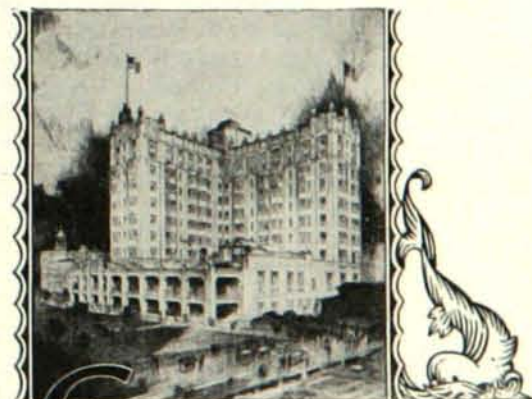
GRAND'MÈRE est si aimable quand elle se porte bien! Mais elle souffrait de nervosité et d'excès de fatigue. Des nuits entières elle ne pouvait dormir, et le bruit des enfants l'agaçait.

Elle semblait abattue et découragée quand une amie lui parla de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. En faisant usage de ce puissant restaurateur, grand'mère revint bientôt à son état normal, se portant bien et étant heureuse.

Grand'mère recommande maintenant ce remède à d'autres qui ne sont plus jeunes. Elle a un message de bon augure à l'adresse de celles qui recherchent une santé et une vigueur nouvelles.

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs

Calme les nerfs fatigués et excités, ramène l'énergie nerveuse, rend bien portant et fait paraître telle.



COME TO THE SEASIDE

1873 — NOUVEAU par sa construction et son aménagement — 1930 — ANCIEN par sa traditionnelle hospitalité.

Célèbre par son atmosphère de foyer, le SEASIDE est à la fois un hôtel absolument moderne et un vaste domicile privé, avec vos amis autour de vous. La température la plus douce au nord des endroits de villégiature du sud, golf durant toute l'année, pas de neige.

The
SEASIDE HOTEL

PENNSYLVANIA AVENUE AND BEACH
 ATLANTIC CITY, NEW JERSEY

LE COURRIER de FRANCELIN

S. KERNILLI. — Est-ce télépathie? Je pensais justement à vous ces jours-ci et me demandais ce qu'était devenue ma petite amie de l'été dernier. Je vous ai reçue avec plaisir et j'ai transmis votre message à qui de droit. Vous n'aviez pas à hésiter, si vous saviez quelle belle âme possède cette correspondante! C'est une femme magnanime encadrée dans une existence toute d'abnégation et de dévouement et vous n'aurez que des consolations à marcher à ses côtés. Merci de vos bonnes amitiés et vous reviendrez, n'est-ce pas, puisque l'on vous aime bien ici.

* * * *

D. TRESSE. — Certainement, je me souviens de vous : vous êtes une des premières entrées à mon courrier, il y a déjà plus d'un an. Le problème est très épineux que vous me soumettez. Il me faudrait connaître les deux causes pour mieux juger mais il est sûr que vous ne vous entendrez jamais si ni l'un ni l'autre ne veut céder... Chacun tient à ses opinions, à ses ambitions, chacun veut que sa pensée, son désir, son bien prime la pensée, le désir, le bien de l'autre, alors, c'est la guerre. Sous l'empire du mécontentement, de la colère, on se dit des paroles blessantes et regrettables, on s'aigrit, on multiplie les heurts et au lieu de se fortifier, les liens se tendent peu à peu... Et ne serez-vous pas la première à pleurer la rupture de cette union? En voulant toujours avoir raison, vous allez finir par avoir raison du bonheur en le mettant à la porte de votre foyer. Je n'en suis pas pour la passivité complète... une femme dont on abuse doit se défendre énergiquement mais, dans votre cas, ce n'est ni par des scènes ni par d'interminables discussions que vous obtiendrez le plus, c'est plutôt par le tact et la persuasion. Sans en avoir l'air ni le faire sentir, une femme peut être reine et maîtresse chez elle si elle conduit bien sa petite barque. Quand il s'agit de peccadilles comme celles mentionnées dans votre lettre, de grâce, fermez les yeux, il y a trop de grandes choses dans la vie pour s'arrêter aux détails ainsi. Vous avez, il me semble, tout à votre portée pour être heureuse mais vous vous égarez dans de petits sentiers tortueux quand la claire voie est large ouverte sous vos pas; les obstacles comptent à peine tant ils sont bénins et faciles à surmonter. Pensez-y, chère amie, un cœur se ressuscite peut-être... mais un amour, jamais! Vous voulez mon opinion, j'ai quasi ajouté un conseil, n'allez pas vous en formaliser, je vous prie...

FLEUR DES NEIGES. — Enfant chérie, je viens à vous et de tout mon cœur puisque vous m'appelez avec tant de confiante tendresse. Je voudrais vous être assez douce et maternelle pour guérir tout ce qui étreint votre petit cœur. Soyez brave en dépit de tout et dans l'ombre préparez votre propre bonheur... J'accuse réception des envois et je vous en remercie. Je ne pourrai pas vous retourner les manuscrits, c'est presque impossible une fois qu'ils ont fait le tour de l'atelier, mais je vous adresserai quelques copies supplémentaires du journal, cela vous vaudra-t-il? Ecrivez-moi quand vous serez remise et, souvent, souvent, l'on ne compte pas les visites à ses amies et j'ai tout plein mon âme de rayonnantes consolations pour ma petite fille chère.

* * * *

FLEUR-ANGE. — Je vous avais répondu en décembre et au pseudo de Fleur-Ange. Fleur Automnale est une autre institutrice et qui vous ressemble sans doute puisque vous avez confondu la fleur d'automne avec la fleur d'ange. Allons donc, petite craintive, pourquoi cette hésitation à m'écrire? Je lis toutes les lettres de mon courrier avec les yeux de... mon cœur et d'ailleurs, quand on possède une bonne petite âme comme la vôtre, on ne s'effraie pas de laisser lire en elle. Aimez la lecture, la belle et saine lecture, c'est le moyen de vous élever, de vous revivifier tout en vous recréant. Un bouquet de mes affections pour vous, chère fleur inquiète et aimante.

* * * *

MANETTE. — Ce n'est pas cette distraction accablante qu'il faut à votre Maman. Pour elle, c'est du repos et encore du repos. Elle n'ose vous reprocher votre "petite domination" sachant votre besoin de distraction mais ses larmes nerveuses vous disent assez combien tout cela la déprime. Une marche au grand air serait plus salutaire que ces visites fatigantes ou ces magazines à travers la ville et une sieste au foyer dans une atmosphère de gaieté et de soleil lui serait autrement profitable que ces réceptions bruyantes. Faites un petit sacrifice... un gros peut-être... songeant aux heures de veille, de dévouement et d'angoisse qui ont suivi votre enfance. Et si vous devez vous priver du plaisir de sortir ou de recevoir durant quelques semaines, vous serez immensément récompensée par la joie d'avoir permis à votre maman de se remettre de cette période d'épuisement et de nervosité. Vous sa-

vez, petite, aucune joie "extérieure" ne peut compenser la joie "intérieure" d'avoir accompli son devoir et contribué au bonheur des siens.

* * * *

FLEUR D'OMBRE. — Mais oui, nous vous acceptons à notre serre intime, et nous allons tâcher d'anéantir cette tristesse qui assombrit vos pétales ainsi... Ce n'est pas téméraire, ma chère enfant, d'espérer en un avenir meilleur. C'est presque un devoir... car éteindre en soi cette petite lumière divine qu'on nomme l'espérance et qui communique la force d'avancer sur le chemin, malgré tout, c'est se jeter volontairement dans l'ombre. Si vous avez déjà été déçue dans vos amours, votre cœur se guérira et naîtront d'autres amours plus riantes et plus fidèles... si vous êtes malade, la santé vous reviendra et vous vous rattacherez à la vie... si vous souffrez de votre entourage, vous pourrez changer de milieu ou celui-ci s'améliorera... Il y a toujours, même au fond de la nuit la plus noire, quelque étoile qui brille... Dites-moi un peu ce qui vous torture ainsi et à nous deux, peut-être parviendrons-nous à chasser votre peine ou tout au moins vous aider à la porter en ramenant vos tremblants espoirs.

* * * *

MUSCA. — Vous n'êtes pas malade, ma pauvre amie, c'est votre âme qui souffre et votre droiture qui se révolte... enfin... Pleurez non sur le néant de vos rêves mais sur les réalités sacrées que vous avez méconnues. Il n'est jamais trop tard pour se réhabiliter et puisque votre mari a toujours ignoré et ne se doute pas encore, brisez ce lien de malheur... Ménagez l'innocent que le Bon Dieu appelle à la vie, rachetez le passé par la fidélité de l'avenir et sauvez le foyer que vous avez failli détruire... Courage, il est une noblesse qui appartient même aux âmes déchues, c'est celle de se relever...

* * * *

LISE. — C'est un fait existant que l'on ne peut trop expliquer, ma petite Lise. L'instabilité de nos pauvres cœurs humains, voyez-vous... Les amitiés pourtant sincères et solides nous échappent un jour par une légère fissure... ce sont les rayons qui pâlisent et s'effacent. Chez les uns, la répercussion est plus profonde car l'on ne s'attache pas tous du même cœur. Il y a des amitiés éternelles dont la rupture cause une ingérissable peine puis il y a les affections superficielles qui en se rom-

pant ne gardent même pas le parfum consolant des fleurs fanées... Mais, comme on se détache... on se rattache... Des amitiés nouvelles adoucissent la perte actuelle; vous aimerez de nouveau et si "radicalement" que votre déception présente s'estompera dans l'oubli comme tous les tristes souvenirs qui s'endorment avec les années. Bienvenue, vous serez toujours, ne l'oubliez pas, ma chère Lisette.

* * * *

PETITE REINE. — Je vous ai adressé la lettre venue à moi pour vous. Vous l'avez reçue, j'espère bien. Petite fille sensible, comme vous souriez et chantez de peu de chose. Puisque ce vous est si bon d'avoir ainsi une grande amie inconnue qui s'intéresse à vous, demandez, demandez, elle ne se lassera jamais de vous dispenser sa sincérité compatissante et de multiplier ces miettes de joie que vous mendiez avec tant de ferveur. Au revoir, donc, et soyez sage pour guérir bientôt et pleinement.

* * * *

DONA DEL CARPIO. — Votre nouvelle paraît dans le présent numéro. On a dû l'effleurer un peu mais somme toute, elle n'est pas mal. Je me permets un tout petit conseil d'amie : évitez l'abus des adjectifs, cela donnera plus de clarté et d'élégance à votre style. Ne me remerciez pas de vous avoir acceptée, c'est si peu et puisque, j'ai eu "la chance de vous faire plaisir" comme dirait Mme Saint-Amant, c'est encore moi la plus fortunée. Au revoir, amie.

* * * *

LYS. — J'ai publié quelques-uns de vos envois, ce mois-ci, et j'en inclurai ainsi mensuellement. J'ai pris en bonne part votre suggestion à propos du roman et je me suis mise immédiatement en frais de retracer cette oeuvre canadienne. Si je puis au moins l'obtenir en librairie. J'ai une prédilection pour les auteurs canadiens et je serai toujours disposée à les recevoir chez nous. Alors, n'ayez pas de regret d'avoir parlé. Votre conte "printanier", je l'attends et je lui ai même réservé sa place pour avril. Je suis fière qu'on vous permette enfin de briser cette longue réclusion. Avec les jours ensoleillés renaîtront vos forces et je souhaite de tout mon cœur que la santé vous reconcilie avec l'existence... Mes amitiés pour vous, ma chère amie Lys.

La Bonne Cuisine

TARTES ET PATES

Tarte au Citron

Suffisant pour deux tartes.

2 tasses de farine tamisée.
1 cuillerée à thé $\frac{1}{2}$ de sel.
 $\frac{3}{4}$ de tasse de graisse.
 $\frac{3}{4}$ de tasse d'eau à la glace.
Mêlez la farine et le sel, coupez la graisse en petits morceaux dans la farine et mélangez. Ajoutez l'eau en mélangeant parfaitement. Roulez et étendez dans un moule à tarte, puis cuisez à feu vif. Quand la pâte est refroidie, ajoutez le mélange suivant pour remplir :

Garniture :

1 grosse cuillerée à table de fécule de maïs (corn starch).
1 tasse d'eau bouillante.
1 tasse de sucre.
2 jaunes d'oeufs.
1 cuillerée à thé de graisse.
 $\frac{1}{4}$ de cuillerée à thé de sel.
Le jus et les tranches de 2 citrons.
Faites dissoudre la fécule de maïs dans 2 cuillerées à thé d'eau froide, ajoutez une tasse d'eau bouillante et faire cuire jusqu'à ce que ce mélange soit clair. Ajoutez le sucre, et quand il est dissous mettez les jaunes d'oeufs bien battus, graisse et, enfin, le jus de citron.
Battez jusqu'à ce qu'ils soient consistants, deux blancs d'oeufs, ajoutez une cuillerée à table de sucre, couvrez la tarte et faites cuire quelques minutes, pour la dorer, dans un fourneau à feu doux.

Tarte aux Cerises

$\frac{1}{4}$ de tasse de graisse.
2 tasses de farine.
1 cuillerée à thé de sel.
Eau froide.
Ajoutez le sel à la farine et coupez en morceaux la graisse, avec un couteau d'argent de préférence. Ajoutez suffisamment d'eau pour obtenir une pâte molle; passez sur une planche à étendre la pâte ou rouleau, ne pétrissez pas, retournez et roulez. Pliez deux fois et roulez de nouveau. Divisez la pâte en deux, étendez une couche mince dans un moule à tarte, un moule perforé convient mieux, garnissez avec des cerises cuites ou crues, avec très peu de jus, saupoudrez légèrement de farine et de sucre. Couvrez en pressant fermement les bords l'un sur l'autre, et faites cuire dans un fourneau à feu vif.

Paté au hachis (Mince Pie)

$\frac{3}{4}$ d'une tasse de farine.
1 cuillerée à thé de sucre.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de sel.
 $\frac{1}{2}$ tasse de graisse.
 $\frac{3}{4}$ de tasse d'eau glacée.
 $1\frac{1}{2}$ à 2 tasses de hachis. (Mince Meat).

Mêlez la farine, le sucre, et le sel par deux ou trois fois dans un bol froid, puis coupez la graisse en petits morceaux avec un couteau d'argent, et brassez le tout. Ajoutez l'eau froide petit à petit, mettez-la sur une planche à étendre la pâte, retournez et roulez-la plusieurs fois sans la pétrir, et laissez-la une heure ou deux, toute la nuit, si possible. Saupoudrez de farine un moule à tarte, étendez-y la pâte en couche mince, ajoutez le hachis, couvrez et faites cuire dans un fourneau bien chaud.

PUDDINGS

Reine des Puddings

1 pinte de lait.
2 oeufs.
1 tasse $\frac{1}{2}$ de gâteau éponge rassis.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de sel.
 $\frac{1}{2}$ tasse de sucre.
1 cuillerée à thé de graisse.

$\frac{1}{2}$ cuillerée à thé d'essence d'orange.

$\frac{1}{2}$ cuillerée à thé d'essence de citron.

$\frac{1}{4}$ de chopine de confiture aux framboises.

Servez-vous d'un plat à pudding en fonte émaillée (granite) ou en porcelaine. Séparez les oeufs, battez les jaunes jusqu'à ce qu'ils soient d'une couleur jaune pâle. Ajoutez le sucre, puis le lait. Alors, ajoutez les miettes de biscuits rassis, et mêlez bien le tout. Puis, ajoutez la graisse, l'essence et le sel. Mettez le plat dans une casserole d'eau froide et laissez cuire jusqu'à ce que la pâte soit ferme. Retirez du fourneau, laissez refroidir, et mettez les confitures. Battez jusqu'à ce qu'ils soient très épais, les blancs d'oeufs, joignez-y une cuillerée à table de sucre en poudre, couvrez le pudding et laissez cuire jusqu'à ce que la meringue devienne d'un brun léger.

Pudding aux Pommes (Grands-pères)

1 tasse de farine.
1 cuillerée à thé de poudre à pâte.
1 cuillerée à thé rase de sel.
1 cuillerée à table de graisse.
4 cuillerées à table de lait.
4 petites pommes.
4 cuillerées à table de sucre.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de cannelle.

Mêlez la farine, la poudre à pâte et le sel, et ajoutez la graisse. Puis, ajoutez le lait, retournez plusieurs fois sur la planche à pâte, roulez et aplatissez en une mince feuille. Pelez, enlevez le coeur et entourez chaque pomme de pâte, suffisamment pour la bien envelopper. Garnissez préalablement le centre de sucre et de cannelle. Que chaque pomme soit bien recouverte de pâte. Cuisez au bain-marie ou au fourneau jusqu'à ce que la pomme soit tendre. Servez avec de la crème et du sucre, ou une sauce sucrée.

SALADES

Salade au Poulet

Deux tasses de poulet froid, 1 tasse de chou haché, $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de sel de céleri, préparation française à salade, laitue, mayonnaise, oeufs durs et olives farcies.

Coupez le poulet en petits morceaux, hachez le chou, ne prenant que les feuilles les plus tendres. Mêlez le poulet avec la préparation française. Laissez reposer une heure dans un endroit frais. Servez sur feuilles de laitue et garnissez de mayonnaise, d'oeufs durs tranchés et de moitiés d'olives.

Salade au Saumon

Enlevez les arêtes, la peau et l'huile d'une tasse de saumon en conserve. Versez dessus le jus d'un demi-citron et placez dans la glacière pour faire congeler. Au moment de servir, ajoutez autant de céleri que de poisson, une douzaine d'amandes de noix anglaises coupées en petits morceaux, et environ 3 petits cornichons coupés fins. Mêlez bien avec de la mayonnaise et servez. C'est une excellente recette pour utiliser les restes de saumon.

Salade Campagnarde

Une tasse de viande cuite froide, 1 tasse de patates cuites coupées en dés, $\frac{1}{2}$ tasse de carottes cuites tranchées, $\frac{1}{2}$ tasse de céleri coupé en dés, 2 oeufs durs, mayonnaise, laitue, marinades sucrées.

Mêlez la viande cuite, qui pourrait être du corned beef, de la langue ou du jambon, avec suffisamment de mayonnaise pour humecter. Mettez en moules et faites congeler. Ajoutez les patates, les carottes et le céleri, servez sur feuilles de laitue.



Une peau et un teint ayant la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse. Une beauté qui fascine et attire irrésistiblement tous les regards. La Crème Orientale de Gouraud vous montrera comment vous pourrez obtenir aisément et en peu de temps, ce charme subtil et séduisant.

CRÈME ORIENTALE de GOURAUD

"Le coup de maître de la beauté"

Donne une apparence douce, lisse et satinée au visage, au cou, aux bras, épaules ou aux mains, ce qui est un service indispensable pour les affaires de soirées. Étant astringente et antiseptique, cette crème est excellente pour faire disparaître les déficiences du teint et les rides et raffermir les joues. Se fait en trois teintes: blanche, chair et rachel.

Envoyez-nous 50c et vous recevrez un assortiment spécial des préparations Gouraud pour la toilette, ou 10c pour un échantillon de Crème Orientale de Gouraud.

Ferd. T. Hopkins & Son, Montréal, Qué.

Ferd. T. Hopkins & Son, 427, St-François Xavier, Montréal, Qué.



Gin Canadien Melchers Croix d'or

La boisson la plus saine

Fabriquée à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement fédéral, rectifiée quatre fois et vieillie en entrepôt pendant des années.

Trois grandeurs de flacons:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Distillerie:
Berthierville, Qué.

Bureau chef:
Montréal

DISTILLATEURS DEPUIS 1898

MELCHERS Distilleries Limited

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL DE MUSIQUE "LA LYRE"

Paraît tous les mois, avec douze pages de musique valant plus de \$1.00 chaque fois.—
En plus d'une littérature musicale choisie.

ABONNEMENT: Par An: \$2.50 — 6 mois: \$1.50 — Le Numéro: 25c

Le Courrier de Franceline

(Suite de la page 26)

OEILLET DE POETE. — Je suis peinée avec vous... mais j'ai beaucoup d'espoirs. La jeunesse a tant de vigueur et tant de ressources. Nous vous accepterions comme correspondante à l'"Eclaireur" pour votre ville. Envoyez plutôt des nouvelles d'ordre général car les notes locales perdent de leur intérêt à... distance. O femme que vous êtes! On a beau s'appliquer à ne pas être curieuse, c'est intrigant recevoir ainsi une jolie promesse sans pouvoir fixer sa beauté dans aucun domaine. Je vais être patiente... mais ne me faites pas languir trop longtemps, coquise. Ne regrettez pas d'avoir "ce sourire particulier à ceux qui souffrent"... C'est un charme indéniable et qui porte un tel attrait. Savez-vous cette parole d'un grand penseur lors d'une enquête sur la valeur des femmes de son temps? "La femme que je préfère à toutes, c'est la femme qui a souffert..." (La femme intelligente, j'entends...) Celle-là possède une certaine supériorité sur sa soeur heureuse, une pitié si profonde et si vraie qu'on ne peut l'approcher sans être vivifié et un peu meilleur... Voilà... J'ai hâte de vous recevoir à mon autre foyer et là comme ici, vous serez toujours la chère amie qu'il fait bon revoir.

* * * *

ESPOIR. — Pauvre chère petite fleur d'espoir, comme la vie la maltraite fort et multiplie les épines autour de sa corolle. Vous saurez le prix de la lutte, vous! Il n'est pas sincère, vous le voyez bien, et ce sont uniquement des semblants de bon vouloir puisqu'il veut comme rançon vous arracher cette promesse imprudente. Il n'a aucun droit sur vous et auriez-vous déjà promis, ce n'est pas un vœu, allez, et vous êtes libre, cent fois libre. Ce serait être fataliste que de dire en ce cas "Si c'est la volonté du Bon Dieu..." car il réside dans votre volonté à vous de vous éviter cette folie et si vous dites *non*, le Bon Dieu veut trop votre bien pour vous obliger à dire "*oui*", un jour. La question de mariage est une question de libre arbitre, je dirais. Si vous consentez à épouser un homme intempérant, jaloux, indigne etc... c'est vous et non pas Dieu qui faites votre malheur car d'avance vous savez où vous allez et pouvez éviter la catastrophe. Il y a certainement des circonstances incontrôlables dans la vie mais le mariage est affaire de décision personnelle et c'est tellement vrai que l'Eglise exige un "*oui*" formel avant de consacrer l'union. Chassez donc cette obsession de votre esprit et pour aucune considération, ne lui laissez l'espoir de briser votre propre vie pour la vouer à la sienne. C'est déjà trop d'avoir perdu le meilleur et le plus beau de votre jeunesse pour cette ignoble brute. C'est un fin comédien qui

essaie tous les rôles... mais riez de ses larmes... Ce n'est pas vous qu'il aime, c'est lui, rien que lui, ne le comprenez-vous pas? Si vous arrivez à traverser cette dernière épreuve, tâchez de partir ensuite. Ne pourriez-vous pas faire un cours de garde-malade. C'est une noble carrière et elle vous tirerait du milieu affreux où vous êtes. Sursum Corda, toujours, chère petite mienne. Ce martyr moral aura une fin et vous serez infiniment retribuée à l'heure des quittances. Je vous salue de toute mon affection.

* * * *

SITIO. — J'ai reçu votre carte. Je voudrais beaucoup pour vous mais je ne puis saisir la trame de ce malentendu. Voulez-vous m'écrire et me raconter le tout par le menu? Je pourrais peut-être éclaircir ce mystère d'ombre et de chagrin. Je vous aime toujours, petite, c'était une manière de vous dire combien je tenais à votre bonheur à tous deux. Je garde votre lettre dans mes cartons et j'y répondrai personnellement quand j'aurai reçu vos explications. Venez avec confiance et ne pleurez pas trop... en attendant.

* * * *

PAUVRESSE. — Je ne puis pas, c'est impossible. Il faudrait trahir le secret professionnel et c'est sacré. Je regrette mais vous êtes trop loyale pour m'en vouloir. En vérité, la psychologie de cet homme exceptionnel n'est pas facile à déchiffrer. Ses attitudes vous plongent dans la perplexité et... moi aussi. D'un autre côté, un homme qui aime et ne peut aimer... librement a de ces revirements subits. Des douceurs, des bontés qui le trahissent et, des manières autoritaires, brusques, glaciales, pour se venger de s'être laissé deviner. Mais si vous observez bien son regard, vous verrez qu'il démentit ses méchancetés apparentes. Il est déconcertant comme bien d'autres mais songez combien il peut vous aimer et sans pouvoir espérer jamais vous posséder. Ce n'est pas un dieu... c'est un homme et si malheureux! C'est un de ces mille petits héros sublimes qu'on frôle chaque jour sans les deviner, sans les pénétrer et qui méritent notre respect et notre admiration comme notre infinie indulgence. Plaignez-le, ne le meurtrissez plus et ne l'exposez pas à s'attacher davantage... Puis, "comprenez", il en est grand temps.

* * * *

MYRIA. — Un bonjour à ma petite amie américaine et mon bon souvenir, en espérant le plaisir de la lire de nouveau.

* * * *

LAIDERONNETTE. — Votre

longue missive fut la bienvenue. Je ne puis vous reprocher de tarder un peu à écrire, je sais trop la disette des moments libres dans les vies actives. Vous avez eu de réconfortantes paroles pour moi! Merci, chère vous, ce me fut très bon à recevoir ce délicat hommage de votre part. Vous savez bien et tout autant que moi que "le bonheur, c'est d'en donner." Nous surtout, les femmes, nous nous comptons heureuses par ce que nous donnons et non par ce que nous recevons. Je vous enverrai les deux dernières revues à la fois et entre ses pages, vous saurez retrouver les pensées d'amitié de votre amie.

* * * *

CHEVALIER RAYMOND. — Je me disais en lisant votre dernière: "Comme l'on a toujours le pressentiment de ses chagrins!..." Vous aviez raison de craindre. Je voudrais vous chanter l'espoir, mais pour le moment vous y croiriez peu. Pourtant, cher ami, l'on guérit d'une peine d'amour comme d'une blessure physique. Et comme les bourgeons renaissent, les amours refleurissent. Vouloir vous en persuader à l'heure actuelle serait téméraire de ma part. Je veux seulement vous dire de laisser passer les jours sur votre déception et de ne pas trop vous désespérer. Continuez à vous distraire, à surveiller votre "résurrection" et restez vaillant comme vous vous êtes révélé dans cette récente et cruelle désillusion; des jours plus sereins et plus radieux se lèveront pour vous, et dans un avenir plus rapproché que vous le pensez peut-être...

* * * *

COEUR VAILLANT. — Depuis votre lettre déjà lointaine, il a dû se passer du neuf et du plus joli? Je l'espère ainsi, mais si c'était le contraire, ne vous désolerez pas trop et défendez énergiquement votre petit cœur. Avez-vous déjà pensé combien il a fallu de coups de marteau pour élever un édifice et de coups de ciseau pour sculpter un marbre?... Toute oeuvre humaine pour s'édifier a besoin de labeur patient. Devriez-vous travailler quelques mois encore pour assurer votre avenir, ce serait peu en regard de ce que vous obtiendriez. Et de l'autre côté de la médaille, il faut voir le bien à accomplir et dont vous avez la mission sublime. Allons, du cœur et de la vaillance! Pour être sûre de donner assez, donnez plus!... Je vous suis bien attachée toujours, songez comme il y a longtemps maintenant que nous sommes amies...

* * * *

L. U. I. — "L'âme des coutelas rêve dans les petits canifs"... Voilà. J'avais l'intuition du stratagème parce que femme moi aussi.

J'aurais voulu vous prévenir mais vous ne m'auriez pas crue, je sais. Tout est bien qui finit bien, alors, soyez heureux de toute votre loyauté et de tout votre amour. Je connais cet ami vôtre mais il ne me connaît pas, cela ne vous avance guère? Je préfère rester dans l'ombre, et me révèle le moins possible. Il ignore tout à fait que je suis Franceline comme vous ignorez qui est Franceline. Restons donc les amis que nous sommes, nous nous entendons bien depuis un an! Soyez sage, Louis, et contentez-vous de recevoir ma cordiale amitié à travers cet incognito charmant...

* * * *

GRANDE AMIE. — Votre lettre rayonnante comme votre âme, je l'ai accueillie comme on accueille une très chère amie. Vous avez le don de... me ravir et j'ai délicieusement joué de votre venue. Je veux préparer un article spécial pour la revue et pour tous nos journaux hebdomadaires afin de répandre votre oeuvre davantage encore. Ne me remerciez pas, ce sera si agréable de dire tout haut ma pensée... Je veux essayer de vous écrire personnellement et plus longuement. Je vous jette ici en attendant ma reconnaissante tendresse et vous souhaite les plus doux sourires du Bon Dieu...

* * * *

RENEE. — Si vous voulez, je vais être la petite garde-malade pour votre cœur endolori. Je vais panser ce gros bobo avec des gestes si délicats et si affectueux que vous souffrirez moins. Ne vous enfoncez pas dans votre désespérance, votre rêve est seulement entravé dans son élan et s'il doit languir quelque temps dans l'attente et l'angoisse, il s'épanouira ensuite dans une plus grande félicité. Je suis contente de votre santé meilleure et suis à vous de toute ma sympathie dans cette douloureuse étape de votre vie. Gardez néanmoins votre foi fervente en l'avenir, vous êtes créée pour être aimée et vous le serez!

* * * *

PAULO. — Que pensez-vous de moi? Accusez tout... tout, mais n'accusez pas mon cœur, je ne puis réellement faire plus. Pourtant je suis bien toujours l'amie vôtre mais... Ecrivez quand même et parlez-moi de vous, si vous saviez comme j'ai soif de vous lire et de vous retrouver!...

FRANCELINE.

* * * *

Adresse :

"Mon Magazine", Beauceville, Qué.

JUPES COURTES ainsi remises à la mode!



Le plus souvent, il suffit de défaire le bas d'une robe courte pour lui donner la longueur à la mode. Quelquefois, il faut ajouter du matériel nouveau.

La partie repliée — ou le nouveau matériel — peut n'être pas assorti au reste de votre robe. Il faut alors procéder ainsi: faire déteindre tout le vieux matériel ou en faire pâlir la couleur en le mettant bouillir doucement de dix à vingt minutes dans de l'eau additionnée d'ammoniaque — deux cuillerées à table par gallon. Avec les teintures Diamond, on teint ensuite la robe en une couleur brillante et à la mode.

Pour chaque usage domestique, les teintures Diamond sont les meilleures qu'on puisse acheter. Elles sont d'emploi facile, teignent uniformément, donnent toujours des couleurs authentiques, brillantes et fixes. Elles contiennent la plus haute qualité d'anilines qu'on puisse produire.

La teinture Diamond en paquet blanc teint ou nuance tous tissus de soie, laine, coton, toile ou rayon. Celle en paquet bleu ne teint que la soie ou la laine pure. Elle donne à ces deux tissus des couleurs plus brillantes et plus fixes. Votre marchand vend les deux paquets.

TEINTURES DIAMOND

facile d'emploi **15¢** Ne changent pas au soleil

AIRELLE DE JARDIN



L'airelle de jardin produit la première année. C'est un fruit excellent pour les confitures, conserves et tartinades. Facile à cultiver, fécond, produit un gros fruit. L'airelle peut être semée chaque année et produit chaque année. Produit sous n'importe quel climat et dans toutes les qualités de terre. Le fruit est plus gros que l'airelle commune ou le bleu. Confit avec des pommes, des citrons ou tout autre fruit sûr, on obtient une gelée délicieuse. Vous serez enchanté et très satisfaits de cette nouveauté facile à cultiver et exquise. Paquet 15cts. Plus 02 cts., pour le postage.

OFFRE SPECIAL — 3 paquets d'Airelle de Jardin et 2 paquets de la fameuse fève de cours pour 55 cts. Donnez votre ordre dès maintenant.

DOMINION SEED HOUSE
245 Elgin Street - Georgetown, Ont.

HOTEL CHESTERFIELD

130 West 49th St.
New York City

**600 CHAMBRES
TARIF PAR JOUR**

Chambre simple.	\$2.00
Chambre double.	3.00
Chambre simple avec bain.	\$3.00
Chambre double avec bain.	\$4.00

Taux spéciaux à la semaine
Eau courante à la glace.
Phone BRYANT 8000

La première pierre

(Suite de la page 16)

—Bien superficiellement, Mademoiselle, hélas!

—Et vos camarades?... Ils sont tous aussi sages que vous?

—Mon Dieu, oui!... Plus même...

—Des perfections, ces militaires!... Mais je crois que c'est un genre qu'ils se donnent... Ca ne prend pas, avec moi, vous savez... Monsieur Bernin nous en a raconté sur la garnison de Grenoble!... Et je suppose que toutes les garnisons doivent se ressembler.

—Vous connaissez Monsieur Bernin?

—C'est Madame votre soeur qui nous l'a présenté il y a quelques jours... Un homme charmant... Un esprit endiable!

—Un peu mauvaise langue...

—Ce qu'il en faut pour être amusant...

—Vous aimez le paradoxe!

—Pourquoi?... Parce que je trouve amusantes les mauvaises langues?... Mais vous n'aimez pas à entendre dire du mal de votre prochain... Ni que vous n'en dites jamais vous-mêmes!

—Je l'avoue... Mais je n'en suis pas plus fier pour ça... Je me le reproche généralement après...

—Et vous recommencez à la première occasion!... Je connais ça... Cependant ne pensez pas que je sois une méchante langue moi-même... Du moins avec la volonté d'être mauvaise... Quand ça m'arrive, je ne le fais pas exprès... Seulement, c'est tous les jours avec plaisir, je dois le reconnaître...

—Epargnez-vous au moins vos amis?

—Moins que les autres!... C'est si facile de les "bêcher"... Je connais mieux leurs défauts et leurs ridicules...

—Ah! mais, vous êtes terrible...

—Oh, pas tant que ça, allez... au contraire, au fond je suis très bonne... trop même... quand je suis au théâtre je pleure à chaudes larmes aux endroits pathétiques. C'est bête, ça... Mais il n'y a pas... Il faut que je tire mon mouchoir... C'est plus fort que moi...

—Je préfère cela, dit Gérard avec sincérité... Cela prouve que vous n'avez pas le cœur si dur que vous voulez le paraître...

—Vous ne trouvez donc pas cela ridicule de pleurer au théâtre?

—Mais non... Je suis un peu comme ça aussi...

La jeune fille resta une seconde silencieuse, comme sous le coup d'un événement profond. Puis se tournant vivement vers ses parents elle s'écria d'un accent de triomphe comique:

—Ah!... Vous savez!... Monsieur Mauger aussi pleure au théâtre... Et il ne trouve pas cela ridicule du tout.

Un éclat de rire général salua cette saillie.

—On pourrait vérifier le fait ce soir même, dit Madame Rialle... On joue justement une pièce lamentable: "La Fille du Chiffonnier"... drame ultra-larmoyant. Nous nous étions bien promis de ne pas y aller... Mais pour faire plaisir à Monsieur Mauger... Faites-nous donc l'amitié de dîner avec nous, mes chers amis...

—C'est ça! s'écria Marcelle... Après on ira au théâtre pour voir celui qui pleurera le plus... Ce sera très amusant!

Madame Estrablin fit une faible résistance, alléguant, pour la forme, que Renée était seule à Montbonnot et que les domestiques attendaient leur retour. Marcelle arrangea tout en déclarant que le téléphone n'avait pas été inventé pour les chiens, et que rien n'était plus facile que de prévenir au château de Montbonnot.

Là-dessus tout le monde se leva pour se diriger vers le bureau de la poste, heureux de saisir cette diver-

sion à la monotonie de la journée inoccupée...

C'était d'ailleurs aussi le chemin du pâtissier. On ne manqua pas d'y faire une station, et Gérard put constater de ses yeux avec quelle grâce la gourmande Marcelle avalait une demi-douzaine de tartelettes au chocolat.

La gaîté de cette jolie fille était communicative et prenante. Conquis et séduit, il s'abandonnait sans résistance au charme de cette irradiation de jeunesse et de santé.

Au tennis il l'admirait dans le libre développement de sa souplesse vigoureuse. A table, où il se trouvait naturellement le voisin de Marcelle, il prit plaisir à l'écouter parler à tort et à travers de ses lectures hétéroclites.

Un peu grisé par le parfum capiteux de l'adorable créature dont la nuque et les épaules nues s'offraient à la caresse de ses yeux sous la lumière éclatante des lustres électriques, le jeune officier sentait grandir en lui le désir de posséder ce trésor de grâce et de joie.

—même, toute à la minute présente, éprouvait un plaisir troublant aux flatteries plus ou moins inconscientes qu'adressait à sa beauté ce charmant cavalier...

Elle cherchait vainement dans ses souvenirs de l'heure où elle se fût si complètement sentie heureuse: vraiment il y avait entre elle et cet étranger, inconnu quelques heures plutôt, une sympathie, ou plus exactement une attirance physique, qu'elle n'avait jamais ressentie pour aucun des galants complimenteurs dont elle avait accepté la cour...

Au théâtre où les deux jeunes gens occupèrent deux fauteuils voisins, leur disposition d'esprit était telle qu'au lieu de pleurer, selon ce qui était convenu, aux passages pathétiques du drame, ils eurent au contraire grand'peine à ne pas laisser éclater un fou rire qui eût été un scandale.

Aussi furent-ils également enchantés lorsqu'au moment de se séparer, la représentation terminée, Mme Rialle proposa à ses amis de revenir le surlendemain de bonne heure pour une excursion à la Cascade de l'Our-sière.

—Vous savez marcher à pied, vous un cavalier? demanda plaisamment Marcelle.

—J'aime même beaucoup les excursions en montagne, Mademoiselle.

—Nous verrons ça demain... Vous savez: il y a un glacier à traverser!

—Oh! un glacier!... Une plaque de neige!...

—Je vous y attends!... Je parie que vous ne la traverserez pas sans tomber...

—Ca vous fait vraiment plaisir!...

Pendant cet échange de plaisanteries Laure et Mme Rialle avaient arrêté l'heure du rendez-vous.

L'automobile conduite par Cyprien venait de s'arrêter devant eux avec ses phares éclatants.

Gérard et Marcelle échangèrent une poignée de main à l'anglaise, avec un regard d'égalité franchise.

Leur accord parut en si bonne voie à Laure Estrablin et à Mme Rialle qu'elles se sourirent expressivement en se disant au revoir.

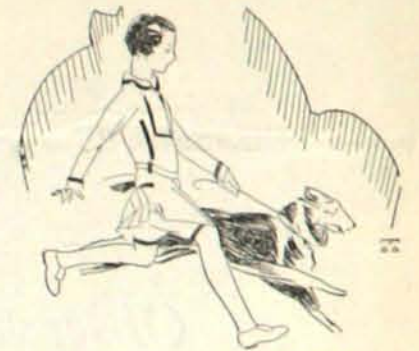
Et quand, l'auto qui dévalait à une vitesse folle dans les gorges tortueuses d'Udiage, Laure demanda à son frère comment il trouvait Marcelle, Gérard ne put trouver aucun adjectif satisfaisant:

—Charmante!... Délicieuse!... Gentille!... Adorable!...

—Alors? Tu ne regrettes pas ta per mission?

—Non! chère petite soeur!... Tu es un ange de m'avoir fait venir... Maintenant pourvu qu'elle veuille bien!

(Suite à la page 31)



Idéal pour Jolis Vêtements d'Enfants PRISCILLA

Simple, de couleurs agréables et facile à poser, le galon Plié en Biais Priscilla constitue la garniture idéale pour les vêtements d'enfants. Il coûte moins cher que le ruban, ne fait pas de faux plis et se pose avec une extrême rapidité.

Priscilla vous offre le choix de 30 teintes unies garanties lavables... soie, rayon, linon, quadrillés guingon et percale rayée... et magnifiques combinaisons de deux et trois teintes... à pli simple ou double. Qualité incomparable.

Priscilla se vend partout. Il est peu dispendieux.

LIVRE DE MODES GRATIS
à votre disposition... seize pages illustrées en couleurs... rempli d'idées et suggestions sur la couture. Envoyez nom et adresse écrits lisiblement au Dépt.

Priscilla BIAS FOLD TAPE SILK-LAWN-GINGHAM-PERCALE

The Kay Manufacturing Co.
Limited
999, rue de l'Aqueduc, Montréal

UN NEZ PARFAIT S'OBTIENT FACILEMENT



Le Modèle Trados No. 25 refait tous les nez difformes, à la maison, sans douleur et rapidement. Le seul dispositif garanti redresser le nez. 100,000 clients satisfaits. Recommandé par les médecins.

Modèle 25 jr., enfants. Demandez notre brochure gratuite qui indique comment vous en servir.

M. TRILETY, expert en redressement du nez.
Dépt. 117 Binghamton, N.-Y.

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS
a/s Vanderhoof & Co. R28P
BOITE 59 WINDSOR, ONT.
En vente chez les meilleurs pharmaciens

Observations sur quelques habitudes de l'orignal

EN approchant de Moose Hills nous vîmes de nombreuses pistes d'orignal, la plupart anciennes; les plus fraîches datant de deux jours. Le chasseur pouvait en établir l'ancienneté relative et par la quantité de neige qui récemment avait tombé dans le parcours de ces pistes et par d'autres circonstances. Il se rappelait combien, chaque jour, depuis deux ou trois semaines, de neige était tombée, quand et dans quelle direction le vent s'était élevé et avait soufflé, quand le soleil avait apparu dans tout son éclat et quand le froid avait été rigoureux. Ayant choisi comme sentier à suivre de préférence les pistes vieilles de deux jours, il décida de camper pour la nuit. Entre le souper et l'heure du coucher, nous causâmes et de la chasse à l'orignal et des habitudes de cet animal.

L'étendue maxima du territoire que parcourt un orignal varie de cinq à quinze milles. Plus souvent cependant l'orignal confine ses allées et venues à un territoire beaucoup plus petit, qui comprend exclusivement les basses berges des rivières et des lacs, où il trouvera en été son aliment de prédilection — les racines en forme d'ananas du lis d'eau — et où il pourra se défendre des moustiques pendant qu'il piétinera, creusant le sol, pour attraper ces racines; et les terrains élevés parmi les montagnes où il passe l'hiver au milieu des denses massifs boisés.

C'est toutefois à la mi-été que nous pouvons étudier l'orignal avec le plus de facilité, parce qu'alors, aux levers comme aux couchers du soleil, on le trouve errant au milieu de véritables coussins de lis. Si alors l'on se rend compte de la direction du vent, si l'on se place de façon à ne pas être flairé et si l'on a eu soin de cesser de pagayer ou tout autre mouvement avant que le gros animal n'ait levé les yeux sur soi, l'on pourra aisément, et en toute sécurité, amener son canot à 100 verges, jusqu'à cinquante, même quarante pieds du majestueux animal, immobile, la tête dressée, les narines dilatées, cherchant à flairer notre présence. S'il réussit à nous localiser, il secoue soudainement sa grosse tête, se ramasse quelque peu sur ses pattes d'arrière, puis tourne sur lui-même en poussant un beuglement. Néanmoins, le mâle ou la femelle s'arrêtera assez

longtemps pour laisser les vestiges que laissent sur le sol tous les chevreuils quand ils sont subitement saisis par la senteur si déplaisante pour eux des êtres humains. Si c'est au clair de lune et que l'orignal est quelque peu médusé par la venue implacable, silencieuse et placide de notre canot, il peut arriver qu'il nous regarde immobile pendant quelque temps. Il ne tardera pas toutefois à grogner, à sortir de l'eau. Debout sur la rive, à quelque cinquante pieds de nous, il nous domine de sa haute taille et de sa masse,

ci ne sont que de simples saillies jusqu'à l'âge d'un an et demi, alors que se forment les pointes. A la fin de sa troisième année, le jeune mâle a des andouillers. Le panache complètement développé d'un gros mâle mesure quelquefois d'une extrémité à l'autre soixante-dix pouces. Malgré cela, chaque hiver, en janvier ou février, les andouillers tombent.

A l'époque du rut, on peut souvent chasser l'orignal à l'appel. Le chasseur à l'aide d'un cornet d'écorce de bouleau qui lui sert de mégaphone, imite le beuglement de la femelle qui attire le mâle. Alors quand le mâle répond par un guttural *oach, oach*, l'indien imite ce son pour donner à ce mâle l'impression de l'approche d'un autre mâle et le faire se précipiter jusqu'à la portée de son fusil.

Quand la saison du rut est passée la chasse à l'orignal se fait, soit au collet, soit au guet, soit à la poursuite. L'orignal en hiver se nourrit principalement en brouillant des brindilles de bois feuillus et quand à la mi-hiver la neige forme sur le sol une épaisse couche, il établit ses quartiers dans les peuplements les plus riches en bois feuillus, dans ce que l'on appelle un "ravage".

Un "ravage" d'orignal consiste en une série de tranchées creusées dans la neige, larges d'un pied à un pied et demi, s'entre-coupant à tous les dix ou cinquante pieds, et ici et là, à tous les 3 pieds environ, échancrées sur les parois en postes de relais, où s'arrête l'orignal en cours de route. Entre ces tranchées c'est la neige non tassée, formant une couche dont l'épaisseur varie de trois à cinq pieds.

En marchant dans ces tranchées l'orignal fait beaucoup de bruit, l'hiver, surtout lorsqu'il rompt les têtes des petits arbres dont quelques-uns ont la grosseur d'un bras humain. L'orignal casse un arbre de cette taille en appuyant contre lui sa robuste épaule, en le contournant et l'enserrant de son cou puissant et le pliant de tout le poids de sa tête massive. Il lui arrive aussi d'écraser de tout petits arbres, de jeunes bouleaux ou de jeunes peupliers, en écartant ses pattes de devant de chaque côté de l'arbre contre lequel il presse sa poitrine, jusqu'à ce qu'il soit rompu.



Un trophée de chasse pris dans le territoire de la rivière Vermillion, Québec.

— sa hauteur jusqu'aux épaules est d'environ six pieds et il pèse 1200 livres, — il agite son large panache et grogne ou plutôt, et c'est plus exact, il aboie vers nous pendant que de ses robustes sabots de devant il laboure et émiette le sol de la berge.

Les originaux mâles et femelles se recherchent en septembre et en octobre. Alors les mâles se livrent de terribles batailles avant que le vainqueur puisse s'en aller à côté de la femelle conquise de haute lutte. Les faons, un ou deux, généralement deux après le premier accouplement, naissent en mai dans quelque hallier impénétrable. Ils ne tardent pas à suivre la mère dans ses randonnées et cela jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de deux ans. La tête du mâle dès la première année se garnit de bois. Ceux-

Désespoir de jeunesse

Où, des nuits d'insomnie, sur des nuits d'insomnie!
D'étrouffants cauchemars et des réveils nerveux.
Il pleut... Le vent est noir, sa plainte indéfinie,
Son désarroi tumultueux.
Je ne travaille plus, morne, bouleversée;
J'attends voilà des jours, et sans autre pensée,
Un bonheur... toujours pour demain!
Car déjà sur mon sort, souffle un vent inhumain.
Chaque soir, je m'endors, en un peu plus de peine,
Chaque soir... je pleure et je me tais.
La vie ouvre à mon cœur, et l'amour et la haine,
Et les deux à la fois... Je vous aime.
ANNE DE ROUMILHAC.

Acrostiche

A ma soeur E.

MATHILDE, nom chéri que portait notre mère,
A la petite enfant convient parfaitement.
Trésor béni de grâce et de beauté si fière,
Heureux mélange fait des dons les plus charmants.
Invitante est la joue au baiser qui la touche,
Le nez fin et l'oeil bleu, et lisse le front blanc,
Des cheveux blonds, oreille roses, fine bouche :
Et voilà le portrait de cette chère enfant!

LYS.

La première pierre

(Suite de la page 29)

—Crois-moi, fréro: je m'y connais. Cette petite était absolument ravie de ta compagnie... Après-demain tu fais ta déclaration et ça y est!... Je suis sûre qu'elle ne refusera pas...

—Si vite?...

—Quoi? Tu ne vas pas attendre six mois, je pense? C'était bon du temps des chars à boeufs! Maintenant on va en auto. Il ne faut pas si longtemps pour voir si quelqu'un vous plaît!

—Sans doute, répondit Gérard rêveur.

Un peu rendu à lui-même par le fouettement de l'air frais qui lui battait le visage par la portière ouverte de l'automobile, il réfléchissait à la gravité du mariage, union indissoluble pour la vie, sinon pour l'éternité. Et cette réflexion l'engageait à ne point précipiter sa décision.

Mais en même temps qu'il cherchait à analyser les sentiments profonds de Marcelle Rialle, selon ce qu'il en pouvait juger par les courts instants de leur entrevue, les grâces physiques de la jolie fille se représentaient plus vivement à son imagination et l'entraînaient en sens contraire...

Une voix intérieure lui disait doucement: "Réfléchis", et une autre plus ardente, et plus près semblait-il de sa réalité de chair, lui criait de ne pas retarder l'ivresse que promettait l'amour d'une femme comme Marcelle Rialle.

—Tu as raison, Laure, dit-il un instant plus tard. Après demain je serai fixé sur ce qu'elle pense de moi... Pour mon compte je suis décidé...

—Alors c'est le coup de foudre! s'écria Mme Estrablin. Je m'en doutais... On ne résiste pas à Marcelle Rialle!

—Oh! ces militaires! fit Conrad avec une expression de gaie commisération...

Et il ajouta en hochant la tête:

—Heureusement qu'ils ont des parents qui circulent pour eux... Cette petite serait sans le sou que notre gaillard n'en serait pas moins parti pour l'épouser... Mais ce n'est pas le cas, grâce à Dieu!

L'épicurien satisfait qu'était ce fils de parvenu ne dédaignait pas de prendre Dieu à témoin de ses plus vulgaires sentiments d'intérêt.

Gérard Mauger était trop fin pour ne pas ressentir péniblement ces manifestations de platitude d'âme.

Et sa soeur, inconsciente, appuya:

—Mme Rialle me l'a encore dit aujourd'hui: leur chasse de Sologne leur coûte cent cinquante mille francs nets par an... Ça représente une énorme fortune...

—Tant mieux! tant mieux! répondit seulement Gérard excédé... Laissez-moi rêver!

Et renversé sur les coussins de la voiture, il ferma les yeux pour mieux voir en imagination la ravissante créature qui serait peut-être bientôt sa femme.

IV

Gérard Mauger avait coutume de se lever tôt. Le lendemain, dès sept heures, ayant déjeuné d'un excellent chocolat apporté par le brave Léon, il sortit se promener dans la campagne.

Conrad devait se rendre à Grenoble pour affaires; Laure ne paraissait jamais avant l'heure de se mettre à table à midi: Gérard avait donc la matinée entière devant lui pour rêver à son aise de l'adorable Marcelle sous le grand ciel bleu.

Sur les chemins bordés de haies, roulaient déjà quelques voitures de paysans: chars de foin ou de luzerne fleurant bon, camions chargés de tonneaux, rassemblés pour la vendange prochaine, ou cabriolets revenant de la ville avec leurs bidons de lait vides.

La plupart étaient conduites par des femmes, les hommes depuis la guerre étant rares au pays.

Les uns saluaient Gérard d'un "bonjour Monsieur" sympathique. Les autres lui lançaient au contraire au passage un regard soupçonneux et malveillant. Rares étaient les indifférents.

Le capitaine remarqua, en dépit de sa distraction sentimentale, cette différence d'expression des paysannes. —Pourquoi? songea-t-il, arraché un moment à sa rêverie amoureuse, pourquoi cet air d'hostilité chez des gens qui me voient pour la première fois? Jalousie? Parce que je suis vêtu autrement qu'eux? Parce que je suis riche?... Mais alors pourquoi cette bonne franchise chez les autres?... Cette déférence à la fois digne, joyeuse et amicale? Education, sans doute...

Comme cette explication ne le satisfaisait pas pleinement, un mot lui vint aux lèvres:

—Expérience de la vie, peut-être?

Et le tableau d'oisiveté qu'il avait contemplé la veille à Uriage, et auquel il avait lui-même ajouté une touche en se mêlant à la société de ces désœuvrés fatigués de ne rien faire, se représenta vivement à son imagination...

Que pouvait penser un de ces simples, un de ces pauvres, que l'aurore trouvait à leur travail, qui passaient aux rudes labeurs des champs les heures les plus chaudes de la journée, et que la rémunération parcimonieuse de la nature obligeait à vivre dans une perpétuelle sobriété, lorsqu'il venait à traverser le rond point du casino d'Uriage, à l'heure où s'y réunissent toutes ces richesses gaspillées et ces élégances lassées?

—Il y a des malades, parmi ces oisifs protesta en lui son indulgence naturelle... Mlle Rialle déclare elle-même qu'on s'ennuie à périr dans ce valon sans horizon... On n'y va donc pas pour son plaisir.

Mais aussitôt il haussa les épaules.

—Et le théâtre!... Le tennis!... La roulette!... Et les tartes!...

Cette dernière réflexion ramena plus directement son esprit au souvenir de la jolie fille. Il sourit même en se rappelant sa mine gourmande en croquant les petits gâteaux...

—Vais-je devenir misanthrope? se reprocha-t-il. Triste espèce! Rouillière m'en a déjà fait la remarque. L'humanité a besoin de rire... Elle ne peut perpétuellement se complaire dans les choses sérieuses... Que les gens à leur aise aillent durant quelques jours se délasser de leurs occupations ordinaires, quoi de plus naturel? Et les villes d'eaux sont faites pour cela...

Mais tandis qu'il allait dans le chemin plaqué de taches de soleil, sous la verdure odorante et fraîche des noyers, la même protestation profonde continuait à se faire entendre en lui:

—Occupations ordinaires!... Mais pour beaucoup de ces ennuyés, elles ne consistent précisément qu'à transplanter de place en place leur inaction et leur inutilité... Je voudrais bien savoir, par exemple, quelles sont les occupations ordinaires de Marcelle Rialle du premier janvier à la Saint-Sylvestre!...

Cette interrogation était la première critique que son esprit adressait à la charmante créature depuis qu'il l'avait vue...

Il repoussa l'idée importune avec un mouvement d'impatience et se vit stupéfait intérieurement:

—Idiot!... Est-ce que toutes les jeunes filles du monde ne sont pas inoccupées?... Elles apprennent à diriger leur maison, à en être l'âme et l'ornement, à la rendre agréable à leur mari futur et à leurs proches... C'est bien quelque chose cela... Et une fois mariées que leur demander de plus que d'être pour leur mari des compagnes aimables et de bien élever leurs enfants?



NEW YORK'S NEW

HOTEL

LINCOLN

TELEPHONE LACKAWANNA 1400

Huitième Ave, 44ème à 45ème rues, TIMES SQUARE

55-74

JOUISSIEZ DE CE QU'IL Y A DE MIEUX

La chambre la plus chère au nouvel Hôtel Lincoln, à New-York, est de \$7, consistant en une grande pièce avec lits jumeaux, bain et douche. La meilleur marché est de \$3, consistant en une chambre, avec douche, pour une personne. Le Lincoln a "trente-six étages de chambres ensoleillées où pénètre l'air frais", magnifiquement décorées, meublées à la moderne, chacune avec lampe sur pied, servidor et les meilleurs lits qu'on puisse imaginer pour bien dormir.

1400 Chambres — 1400 Bains

\$3 à \$5 pour une personne

\$4 à \$7 pour deux personnes

UN SOULAGEMENT CERTAIN AUX MAUX DE FEMMES

TRAITEMENT DE 10 JOURS



"Orange Lily" est un soulagement certain à tous les maux de femmes. On l'applique à l'endroit affecté et il est absorbé par le tissu malade. La matière inutile accumulée dans la partie congestionnée est expulsée, de là soulagement général, par les vaisseaux sanguins et les nerfs sont tonifiés et renforcés, la circulation redevient normale. Comme le traitement repose sur des données strictement scientifiques et agit au foyer même de la maladie, ce ne peut que faire du bien dans tous les cas de dérèglements féminins, y compris les menstruations retardées ou douloureuses, la leucorrhée, chute de la matrice, etc.

Prix \$2.00 la boîte, suffisante pour un mois de traitement. Un traitement suffisant pour 10 jours, valant 75c, sera envoyé à toute femme souffrante qui nous fera parvenir son adresse. Incluez 10c et adressez: Mrs Lydia W. Ladd, Dept. 63, Windsor, Ont.

EN VENTE PARTOUT DANS LES MEILLEURES PHARMACIES

La voix intérieure qui le harcelait n'était pas encore près de l'abandonner à ses tranquilles sophismes.

—Pour diriger sa maison, et en être l'ornement, il faut d'abord en avoir une et y rester... au moins la plus grande partie de l'année... Mais qu'ont-elles à diriger ces femmes qui courent de bains de mer en villes d'eaux, et de villégiatures en déplacements chez leurs amis? C'est l'absentéisme, dit-on, qui a autrefois occasionné la rupture des sentiments d'affection entre les membres de la haute noblesse de France, toujours à la Cour et leurs vassaux, qui ne les connaissaient que par l'intermédiaire d'intendants plus ou moins malveillants et pour leur envoyer le montant de leurs fermages. Avec cette manie de vivre hors de chez soi, c'est pis qu'alors... Et ces perpétuels errants, quand par hasard ils retiennent quelque temps à la maison qui est temporairement le point d'attache de leur famille, s'y ennuient à mourir... Rien d'étonnant à cela: ils n'y connaissent personne. Leurs voisins sont des étrangers pour eux. Ils s'ignorent au même degré que les locataires d'un grand immeuble parisien... Quelle bonne vie c'était pourtant dans les tranchées, quand nous partagions les mêmes dangers dans le même devoir! Pourquoi la paix nous sépare-t-elle si facilement, quand cependant nos coeurs sont si près ainsi que l'a prouvé la guerre?

Il fut tiré brusquement de ses réflexions par un incident qui se produisit à quelques pas devant lui.

La charette d'une paysanne qui venait de le dépasser était arrêtée sur le chemin; le cheval, effrayé par quelque objet insolite que Gérard ne pou-

vait voir, refusait d'avancer malgré les efforts de la bonne femme qui conduisait, et risquait par ses écarts de jeter la voiture dans le fossé.

En quelques enjambées, le capitaine rejoignit l'animal récalcitrant et le saisit par la bride. Il calma sa terreur stupide par quelques tapotements sur l'encolure.

En même temps il se rendit compte de la cause de cet effroi: une grande ombrelle rouge abritant un attirail de peintre, installé dans le pré.

Deux femmes s'occupaient vivement à décrocher l'objet qui effarouchait le cheval...

L'une d'elles, corpulente et très âgée, vêtue de gris sombre, s'appuyait sur une canne. L'autre, grimpée sur son pliant, montrait à travers les branches une figure jeune et gracieuse.

—Ah! Je suis désolée, ma pauvre Madeleine, disait-elle... J'ai tellement bien fixé mon ombrelle que je ne peux plus la décrocher... Je ne pensais pas aux frayeurs qu'elle pouvait causer aux chevaux!...

—Ne vous dérangez pas—Mademoiselle, répondit la paysanne rassuré en voyant son cheval solidement tenu et calmé... Merci, monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant à Gérard... Vous êtes bien bon... Là! Coco! Sois sage!... Voudriez-vous le conduire quelques pas, jusqu'après l'ombrelle, s'il vous plaît...

Puis se tournant vers la jeune fille et regardant en même temps le peintre, elle ajouta en riant:

—C'est de la chance que monsieur sache tenir les chevaux. Ordinairement, les messieurs de la ville ne savent pas...

(Suite à la page 32)

LA PREMIERE PIERRE

(Suite de la page 31)

—Les chevaux, ça me connaît, ma bonne femme! répondit gaiement Gérard amusé de la réflexion...

—Heureusement!... Sans quoi j'allais dans le fossé... et sûrement je cassais quelque chose!... Oh! Merci bien, mon bon monsieur... Là! Maintenant Coco sera sage!... Pardon, mademoiselle... Je vous ai fait tout déranger!

—Ce n'est rien, dit la jeune fille qui achevait de replier son ombrelle rouge... Je ne veux pas m'exposer à faire arriver un accident... Je m'ins tallerai un peu plus loin du chemin. Et votre Jacquot va toujours bien?

La bonne face de la paysanne s'éclaira d'un sourire irradiant.

—Très bien, mademoiselle... Il dort toute sa nuit comme un ange... et le jour, dame! il a bon appétit... Il prend ses trente grammes par jour bien régulièrement... On le pèse toutes les semaines comme l'a dit le médecin... C'est un beau petit!

—Et votre grand-père?

—Toujours bien portant quand il peut rester sa journée au grand air et au soleil.

—Il ne se ressent plus de sa maladie de l'hiver passé?

—Ma foi non! On dirait même que ça lui a "renouvelé le sang". Il est plus fort qu'avant... Quatre-vingt-six ans, mademoiselle, c'est un bel âge!

—Soignez-le toujours bien!... C'est une protection pour votre maison qu'un bon vieux comme ça!... C'est comme les tout petits. Allons! Au revoir, Madeleine...

—Au revoir, mademoiselle... Mais vous viendrez bien voir mon Jacquot un de ces jours?... Nous avons une bonne treille hâtive dont le raisin est mûr à point en ce moment: Je serais contente que vous en goûtiez...

—Volontiers... A bientôt, certainement.

"Coco" qui, légèrement impatient de cette attente proche de son écurie, partit en pétaradant de son lourd galop de cheval de labour.

Gérard avait écouté ce dialogue, arrêté au bord du chemin, près de la voiture, saisi par une indécision momentanée sur la conduite qu'il devait tenir vis-à-vis des deux dames qui s'apprêtaient à transporter un peu plus loin leur attirail de peintre: chevalet, toile, boîte de couleurs, piliers, et divers objets épars sur l'herbe: manteaux, couvertures ou livres.

Au moment où la bonne campagnarde rendait la bride à son cheval pour rentrer chez elle, il se trouva soudain ridicule de rester ainsi immobile et muet.

Il offrit aussitôt ses services.

—Mademoiselle, dit-il, en s'avançant vers la plus jeune des deux femmes, voulez-vous me permettre de vous rendre le petit service de vous aider à porter vos affaires à l'endroit où vous voulez vous installer?

La jeune fille regarda l'inconnu qui lui parlait avec une hauteur météorologique d'émotion. Ses narines palpitèrent visiblement, tandis qu'une ondée de sang rosissait ses joues.

—Ma tante, mademoiselle Seillère, dit-elle en montrant du geste sa compagne âgée.

Gérard, rappelé par cette innocente leçon à la vieille correction trop négligée des gens à la mode, s'excusa aussitôt de ne pas s'être présenté.

—Capitaine Mauger, dit-il, en s'inclinant devant la vieille dame aussi cérémonieusement qu'il l'eût fait dans un salon. Si vous êtes du pays, madame, mon nom n'est peut-être pas tout à fait inconnu de vous... Je suis le frère de Mme Estrablin.

—En effet, monsieur, dit la dame. Nous connaissons Madame votre soeur... et ma nièce a même en particulière affection la petite Renée...

—Mademoiselle de Fontaubert,

peut-être? demanda Gérard en se tournant vers la jeune fille.

—Oui, monsieur, répondit celle-ci. Elle s'arrêta, contenant manifestement l'étonnement qui lui venait d'être déjà connue de cet étranger.

Un regard qu'elle échangea avec sa tante fit comprendre au capitaine la surprise des deux femmes.

—Nous parlions de vous hier, mademoiselle, dit-il. Renée nous racontait la visite faite avec vous à une pauvre vieille, misérable et malade...

—On ne l'a pas trop grondée au moins? interrompit la jeune fille avec un clair regard droit et bon...

Ce n'était pas un cœur qui se révélait dans ce rayonnement: c'était toute une âme.

—Simplicité! pensa malgré lui Gérard... Quelle distance entre cette tranquille limpidité de sentiment et les complications artificielles d'une Marcelle Rialle.

—Non, mademoiselle, répondit-il en souriant... pas trop. Un peu seulement... Sa mère craint qu'elle ne contracte quelque maladie contagieuse en allant comme cela dans des intérieurs mal tenus...

—C'est vrai, monsieur... j'ai eu tort... Je ne voulais d'ailleurs pas la mener chez la mère Saupiquet: c'est l'enfant elle-même qui a insisté... un peu par curiosité et — il ne faut pas lui enlever son mérite — un peu aussi par bonté et commisération... Tout en riant chez cette pauvre femme elle était vraiment émue de tant de détresse...

—Oui... Elle m'a parlé de l'unique chaise cassée de cette malheureuse femme. Elle me disait qu'elle lui en ferait porter par Léon, le domestique, plusieurs de celles qui sont au grenier, et qui sont rembourrées au moins celles-là, disait-elle.

—Bonne petite fille!...

—J'ai plusieurs fois grondé Jeanne, à ce sujet, dit Mme Seillère qui s'était rassise sur un piliers, avec les signes visibles d'un essoufflement malade... Elle-même ne se ménage pas toujours assez... J'ai toujours peur qu'elle ne se fatigue... Et aucun temps ne l'arrête. Lorsqu'arrive le jour auquel elle a promis d'aller voir un pauvre diable malade aux environs, quand il tomberait des halbardes, elle y va quand même...

—C'est fort bien, cela mademoiselle, dit Gérard... Il m'a paru d'ailleurs tout à l'heure, à la manière dont cette paysanne vous parlait, qu'elle avait la plus grande sympathie pour vous. Sans doute la manière dont vous traitez ces braves gens les touche et vous gagne leur cœur...

Jeanne de Fontaubert hocha la tête.

—Ca, c'est autre chose, fit-elle, un peu sceptique. Je crois certainement qu'à certains moments ils sont sincères dans leur reconnaissance. Seulement il y a des jaloux, des envieux, des beaux parleurs qui les troublent. Pour les convaincre il faut le temps... Ces paysans, Monsieur, considèrent presque toujours les riches dont les châteaux sont au milieu de leurs terres, comme les étrangers au pays... Dès qu'on ne laboure plus avec eux, dès qu'au lieu de cultiver soi-même on commence à faire cultiver, on devient suspect à leurs yeux... C'est souvent mérité d'ailleurs.

Gérard Mauger sentit sa soeur et son beau-frère quelque peu atteints par cette dernière réflexion.

Il protesta, pour les défendre indirectement, en répétant un des lieux communs si souvent entendus sur ce sujet:

—Il faut bien reconnaître que ces braves gens sont souvent fort peu attirants par leurs jalousies, par leurs préventions, par leurs prétentions même... Vous qui les voyez de près, vous devez en convenir.

—Oh! certainement Monsieur... Ils

ne sont pas sans défauts... Ils sont surtout horriblement méfiants... En tout ce qu'on fait pour eux, ils soupçonnent d'abord une vie intéressée... c'est pour cela justement qu'il faut beaucoup de temps... Quand on cherche à gagner leur confiance ils supposent que c'est pour en tirer quelque profit: ce n'est qu'à la longue qu'ils se persuadent du contraire... Mais quelle satisfaction quand on a conscience d'avoir enfin vaincu une de ces tenaces méfiances!

Jeanne de Fontaubert, de taille moyenne, mais souple et bien prise dans son costume de serge bleu marine, parlait avec aisance.

Sa voix sonnait la franchise.

Elle exprimait simplement d'ailleurs qu'elle s'oubliait. C'étaient des idées qu'elle émettait, sans que sa personnalité s'en mêlât.

—Le contraire de Marcelle Rialle songea ensuite Gérard. Marcelle est elle-même le centre de sa conversation... Tout ce qu'elle dit se rapporte de près ou de loin à sa jolie personne et à son agrément.

Cette comparaison du caractère des deux jeunes filles amena Gérard à les comparer physiquement.

Toutes les deux étaient droites et bien faites, souples et gracieuses.

Mlle de Fontaubert n'exerçait pas pourtant la séduction puissante de Marcelle Rialle... Il y avait en celle-ci une exubérance de vie communicative et conquérante... Elle semblait plus véritablement femme...

Mais Jeanne de Fontaubert était arrivée au point où elle voulait installer son chevalet. Elle remercia le capitaine de la peine qu'il avait prise à lui porter ses piliers et sa boîte de couleurs.

Gérard n'avait aucune raison de prolonger sa présence auprès des deux femmes. Il les salua donc en se déclarant heureux d'avoir pu leur rendre un tout petit service et continua sa promenade solitaire vers les berges de l'Isère.

Il atteignit bientôt la rivière magnifiquement encadrée de sa bordure d'arbres géants au travers desquels paraissait sur le ciel pur la dentelure étincelante de blancheur de Belledonne.

De l'eau bruisante et rapide montrait une fraîcheur délicieuse...

Gérard Mauger en jouissait sans hâte, heureux de cette splendide solitude si favorable à sa rêverie...

Là plus aucune voiture ne passait. Seulement de loin en loin se montrait la silhouette de quelque paysan couché sur son champ en poussant devant lui ses grands boeufs lents...

Aucune tristesse d'ailleurs en cette paix de la nature: mille bruits confus, pépiements d'oiseaux, crissements des grillons et des cigales, emplissaient l'atmosphère morte et chantaient la vie...

Mais Gérard ne voyait et n'entendait que les charmantes imaginations de son esprit distrahit.

Vingt fois, cent fois, il avait eu l'occasion de parler à d'autres jeunes filles: pourquoi leur souvenir s'était-il si tôt effacé de sa mémoire? Pourquoi surtout n'avait-il jamais conçu la possibilité d'unir sa vie à la leur?

Était-ce donc que jusqu'à présent il avait vécu en aveugle ou en égoïste? Ou bien l'invitation de sa soeur avait-elle si soudainement transformé son état d'âme que désormais il ne pourrait plus voir une femme libre sans examiner aussitôt les chances qu'elle avait de devenir sa femme?...

Cette pensée amena un sourire sur ses lèvres.

—On dirait vraiment que Laure m'a ensorcelée... Me voilà maintenant plongé dans le plus terrible embarras... C'est positif que cette gentille petite peintre me plairait... Comment dire? Est-ce "mieux" ou "plus" que l'autre?... Je ne sais pas!...

Si la polygamie était autorisée, je les épouserais volontiers toutes les deux. Marcelle, pour l'emmener dans le monde en voyage... et l'autre pour ma maison... Quel drôle d'animal je suis... Mais c'est Laure qui serait furieuse si je lui disais cela... C'est curieux qu'elle ait voulu marier Jeanne de Fontaubert à ce vieux noceur de Bernin... Pourquoi n'a-t-elle pas pensé à moi à ce moment?... Mlle de Fontaubert a rudement bien fait de refuser ce polisson chauve!... Il pourrait être son père, presque, car je ne crois pas qu'elle ait vingt-cinq ans... Oh! sûrement non!... Ces joues veloutées, sans autre pli qu'une petite fossette... C'est de la tendre jeunesse... Seulement voilà! Elle n'a pas de fortune. C'est sans doute ce qui a détourné Laure de penser à elle pour moi... Elle a désiré pour moi une héritière... Le fait est qu'elle est délicieuse cette Marcelle!... Elle ferait sensation dans ma garnison, l'adorable créature!... Quel chic! Ah! Laissons donc faire Laure... Demain je ferai plus ample connaissance avec sa ravissante "occasion" et j'en frémis de plaisir d'avance...

Allons mon vieux Gérard! trêve de de ratiocination et de misanthropie! La joie, la volupté, le bonheur s'offrent à toi: ouvre tes bras tout simplement, et saisis-les! C'est encore le meilleur moyen de vivre!...

L'image séductrice de Marcelle devait effacer sans peine dans l'esprit du jeune officier le souvenir plus discret de sa dernière rencontre...

Celle-ci était violette, au parfum idéal sans doute, mais dont la modeste joliesse ne peut soutenir la comparaison avec l'éclat de la rose triomphante.

Ainsi ramené à la contemplation imaginative de Marcelle Rialle, Gérard Mauger se complut à se remémorer les moindres détails de sa personne, depuis sa façon de parler gamine jusqu'au rire mutin qui montrait ses dents, depuis la caresse de ses yeux jusqu'à la pureté de ligne de ses épaules et de son cou de statue...

Il lui sembla sentir encore l'effluve capiteuse qui émanait de cet admirable corps féminin et cette griserie chassa définitivement de sa mémoire l'ombre blanche de Jeanne de Fontaubert.

Il rentra au château de Montbonnot d'un pas alerte et le cœur en liesse.

L'amour chantait en lui la beauté victorieuse de Marcelle Rialle.

V

Le lendemain, par un effort inaccoutumé, Laure Estrablin rejoignit dès sept heures du matin son frère qui arpentaient déjà avec impatience la terrasse du château, au centre de laquelle l'auto commandée pour six heures et demie, attendait en trépidant, avec l'impeccable Cyprien au volant.

—Eh bien, frère! s'écria la jeune femme. C'est du dévouement cela! Tu ne diras pas que je ne suis pas une adorable soeur... Ah! c'est dur de se lever quand il fait à peine jour! Enfin! le plus terrible est de s'arracher au bon dodo!... Une fois debout, ça va!...

—Je te suis bien reconnaissant pour ce grand service, ma chère petite Laure, répartit Gérard en riant... Je te le revaudrai!

—Qu'il ne soit pas vain surtout!... Que je ne me sois pas levée si tôt pour rien, mon Dieu!

—J'espère que non... Il me semble que je n'aurai aucune peine à faire la cour à Marcelle Rialle... Mais quel accueil y fera-t-elle?... Voilà le hic!...

—Je suis tranquille... Tu es trop modeste, Gérard!... Avec ta mine et tes moustaches il n'y a pas une jeune fille qui résisterait!

—Folle!... J'espère pourtant que si Marcelle se décide en ma faveur ce ne

sera pas seulement pour mes moustaches... J'en serais humilié...

— Il n'y a pas de quoi être humilié parce qu'on est joli garçon!... Mais Laure est fine et elle a certainement jugé déjà tes autres qualités...

Gérard ne put s'empêcher de penser que ça aurait été bien rapide, surtout dans une entrevue où la conversation n'avait cessé de toucher qu'aux plus insignifiantes banalités.

Mais l'apparition de Conrad et de Renée au sommet du perron le retint dans sa réflexion.

Son ventre proéminent, fort naturel chez un bourgeois de sa profession, et qui passait inaperçu sous ses habits ordinaires, ressortait désavantageusement sous la ceinture de la petite veste courte et contribuait à lui donner une silhouette assez ridicule pour que Gérard se sentit humilié...

— Marcelle aura envie de rire, pensa-t-il.

Mais lorsqu'il se consola en songeant que M. Rialle n'aurait sans doute pas un air moins ridicule car il était plus gros que M. Estrablin, avait les jambes plus courtes encore, et gardait avec cela des prétentions à la jeunesse et à l'élégance voyante.

Cette comparaison n'eût pas plutôt apaisé sa gêne intérieure qu'il se la reprocha singulièrement:

— Etrange façon d'aimer Marcelle que de me réjouir des ridicules de son père!... Ce n'est pas leur faute, après tout, à ces pauvres diables s'ils sont gros... C'est leur métier sédentaire, — je devrais dire leur manque total de métier! — qui en est cause... Avec leur âge!... Dans quinze ou vingt ans qui me dit que je n'aurai pas aussi un ventre grotesque? Voyons! Est-ce que cette vieille demoiselle que j'ai vue hier avec Jeanne de Fontaubert n'était pas énorme aussi? A cette question il fut obligé de se répondre aussitôt:

Seulement elle ne s'habille pas en escaladeuse de montagnes, elle, voilà la différence... Elle reste de son âge. Et elle est ainsi fort bien et fort digne... En effet de la simplicité! toujours!...

La conversation ne permit pas à Gérard de prolonger ses réflexions sur ce sujet délicat. Seulement, le souvenir de Mlle Seillère ayant ramené naturellement avec lui l'image de Jeanne de Fontaubert, le frais visage et les grands yeux si francs et si limpides de la jeune peintre flottèrent de nouveau dans son imagination avec une insistance singulière tandis même qu'il causait de Marcelle Rialle et que sa sœur exposait la magnifique situation de fortune de la belle héritière.

Quand l'auto des Estrablin stoppa devant l'hôtel des bains, deux autres voitures étaient déjà rangées le long du hall, attendant les Rialle et leurs invités.

Ceux-ci parurent aussitôt, au bruit de la trompe de Cyprien.

C'étaient avec Edmond Bernin, qui présentait les autres, M. et Mme Vaughan, Anglais dont M. Rialle avait fait connaissance quelques jours plus tôt, et les deux enfants d'une veuve Chilienne que leur mère avait confiés la veille à Marcelle pour quelques jours, une affaire urgente la rappelant précipitamment à Paris.

Marcelle Rialle avait accepté avec enthousiasme; la compagnie de ce petit garçon de quatorze ans et de cette fillette de l'âge de Renée Estrablin devant rendre pour celle-ci la promenade à l'Oursière beaucoup plus gaie.

Edmond Bernin fit les présentations dans le salon de l'hôtel, et la conversation, entraînée par la verve de ce spirituel garçon, fut bientôt au diapason de la plus cordiale jovialité.

Gérard en éprouva néanmoins une déception. Il avait rêvé d'une excursion presque solitaire, où rien ne troublerait sa causerie en tête à tête avec Marcelle Rialle... Cette avalanche d'invités étrangers l'offusquait...

Les enfants, il admettait encore leur présence: ils amuseraient Renée, l'entraîneraient avec eux et l'empêcheraient d'être indiscret. D'ailleurs, leur mère s'abstenait brusquement, c'était une bonne action de la part de Marcelle de s'être empressée de les

recueillir plutôt que de les abandonner seuls aux soins de quelque domestique inconnue.

Mais ce ménage anglais! Cette espèce de bellâtre pompadour à la physiologie vulgaire, et cette femme rousse, couverte de bijoux, aux allures excentriques!... Quelle nécessité de les inviter? Si c'était là un effet des sympathies naturelles des parents de Marcelle, Gérard devait s'avouer à lui-même qu'il ne les partageait pas du tout...

Cependant, avec son urbanité invétérée d'homme parfaitement bien élevé, il ne laissa rien paraître de ses impressions... A peine un observateur très attentif eût-il pu remarquer quelque froideur dans son attitude vis-à-vis des deux étrangers; mais ceux-ci n'avaient pas coutume d'analyser profondément les sentiments qu'on leur témoignait. Avec le tranquille sans-gêne trop souvent reproché aux Anglo-Saxons, ils considéraient en toutes choses leurs aises et utilisaient pour le mieux dans ce but choses et gens, sans se soucier le moins du monde de plaire ou de déplaire.

Ayant le désir de visiter la cascade de l'Oursière, ils s'étaient simplement proposés à Mme Rialle pour être de leur promenade de telle façon que celle-ci, eût-elle eu les sentiments de Gérard, n'aurait pas su le leur refuser.

La politesse met assez fréquemment les gens trop courtois en infériorité dans leurs relations avec les marouffes.

Mais Mme Rialle n'avait pas eu besoin de faire violence à ses antipathies naturelles pour inviter les deux Anglais; elle avait au contraire saisi au bond la première manifestation de leur désir. En mère pratique elle avait prévu le cas où le capitaine Mauger n'amènerait pas le résultat escompté. Si aucune demande officielle en mariage ne devait suivre ces rencontres mieux valait qu'elles parussent fortuites à tout le monde. Puis moins il y aurait d'étrangers mêlés, moins on soupçonnerait le but matrimonial et Marcelle ne demeurerait pas sous le coup d'une apparence d'humiliation...

Sans doute, M. et Mme Rialle auraient préféré pour les accompagner des personnes plus intimes que ces étrangers totalement ignorés quelques jours plus tôt: mais la vie errante des villes d'eaux et des bains de mer a cet inconvénient de n'entourer jamais ceux qui la mènent que d'inconnus et d'indifférents.

A défaut de parents ou d'amis, Mme Rialle avait donc accepté avec satisfaction l'occasion qui s'offrait d'enlever à l'excursion à l'Oursière le caractère trop ostensible d'une promenade préliminaire de fiançailles. Une invitation à Edmond Bernin, dont Paul Rialle avait fait la connaissance aux tables de jeu, devait achever de dérouter toutes les suppositions des curieux à l'effût.

L'apparition de Marcelle Rialle, merveilleusement jolie sous son canotier coquet que débordaient les bandes de ses fins cheveux, avec sa jupe d'excursionniste dessinant l'admirable sveltesse de sa taille et laissant deviner au-dessus des hautes bottines la cambrure d'un mollet parfait, effaça d'un coup tous les nuages gris qui voltigeaient dans l'esprit de Gérard Mauger.

La façon cavalière de lui tendre la main comme à un vieux camarade lui fit même se reprocher certaines pensées qu'il avait eues à son égard... — Sot qu'il était! Cette jeune fille n'était-elle pas adorablement simple dans son maintien?... Et cette simplicité de l'attitude n'était-elle pas garante de celle du cœur?

Sa satisfaction fut plus vive encore lorsque, sautant dans une des autos arrêtées devant l'hôtel, elle déclara, d'un air mutin, en le regardant, ne vouloir tolérer dans la voiture aucun "parent".

Gérard et Bernin s'y précipitèrent à sa suite. Mme Vaughan y monta ensuite en protestant renier la qualité de parent qu'elle ne méritait d'ailleurs pas, n'ayant pas d'enfant — sur quoi Edmond Bernin commença à lui faire

des compliments sur l'adorable jeunesse dont témoignait chacun des gracieux détails de sa personne et plus encore leur ensemble séducteur...

Mme Rialle invita M. et Mme Estrablin à monter dans sa voiture ainsi que M. Vaughan, qui, un énorme cigare à la bouche, semblait totalement indifférent au reste des contingences terrestres.

Quant à Conrad, il se trouvait réduit à prendre place dans la voiture de Renée et des deux enfants chiliens, sous le plaisant prétexte de les surveiller.

Tout le monde embarqué, les trois autos se mirent en route.

— Doucement, n'est-ce pas? dit Mme Rialle à Cyprien. Nous avons tout le temps... Qu'on ait le temps de voir le paysage...

Au fond elle comptait beaucoup sur cette première partie de la promenade pour amener, entre Marcelle et Gérard, un commencement d'entente favorable.

Les deux jeunes gens étaient assis en face l'un de l'autre et semblaient déjà en grande sympathie; seule la présence de Bernin risquait d'être fâcheuse; mais la conduite de celui-ci ne justifia pas cette crainte de Mme Estrablin.

Le joyeux garçon ne tarda pas en effet à entamer la conquête de la dame anglaise qui lui faisait vis-à-vis et dont les minauderies ne paraissaient pas défendre une vertu trop farouche.

Sans attacher grande attention au manège de son voisin, Gérard Mauger n'en remarqua pas moins les audacieux compliments dont celui-ci couvrait Mme Vaughan, et la gaîté entraînante qu'il y mettait.

— C'est bien ce que je pensais, songea le capitaine; le gaillard n'a pas été long à se remettre de sa déception amoureuse auprès de Mlle de Fontaubert... Les consolatrices bordent son chemin!... Pauvre petite! Qu'elle a été bien inspirée de refuser!...

Mais cette pensée jetée vers la jeune fille un instant entrevue la veille dans sa promenade solitaire au bord de l'Isère, il se retrouva tout entier à la réalité du moment présent et s'abandonna sans contrainte à son charme.

Pendant l'heure que dura la montée jusqu'au chalet des Seiglières où la route s'arrêtait, il éprouva délicieusement le plaisir d'analyser la femme gracieuse et spirituelle que la destinée semblait lui promettre pour compagne...

L'admirable franchise de Marcelle surtout lui plaisait infiniment...

Rien en elle d'une mijaurée.

A peine la façon dont elle rit en entendant certaines plaisanteries risquées d'Edmond Bernin le choqua-t-elle un peu... Il eût préféré plus de réserve.

Lui-même, tout en laissant transparaître très visiblement le plaisir qu'il avait d'être avec elle, gardait dans tous ses propos la plus respectueuse correction:

Il aurait aimé la voir paraître apprécier cette délicatesse, n'eût-ce été que par protestation tacite contre les libertés de langage d'Edmond Bernin.

Mais cette impression se perdait dans l'ensemble des sensations de vie intense qu'il éprouvait. Le ciel lui semblait plus bleu, l'air plus embaumé, la nature plus belle que jamais.

Ce trouble ineffable s'accrut encore lorsqu'au chalet des Seiglières il fut descendre de voiture pour prendre à pied le sentier de la Cascade.

Naturellement, leur conversation badine se continuant, Gérard et Marcelle s'y engagèrent ensemble...

Bernin et son Anglaise qui les suivaient étaient assez absorbés dans leur entretien pour se laisser facilement distancer. Au bout de peu de temps toute la bande des excursionnistes se trouva dispersée par petits groupes le long du chemin, et la forêt s'anima du bruit de leurs rires.

Sous les grands arbres majestueux qui tamisaient la lumière d'un soleil éclatant le gazon étendait ses larges pelouses semblables à du velours.

A travers le feuillage, dans les clairières du bois, apparaissaient de

(Suite à la page 34)

Joli chapeau de printemps



Ce joli chapeau est l'un des tout dernier modèles exposés pour le printemps prochain. Il fut tiré du nouveau livre de modes de Hallam sur les vêtements féminins.

Ce livre sera envoyé volontiers par courrier, gratuitement sur demande, à tout lecteur.

S'ADRESSER A:

HALLAM MAIL ORDER Corp. Ltd
266 Edifice Hallam, Toronto

RHUMATISME
Le Minard est l'ennemi de toutes les affections rhumatismales. Chauffé, on en frictionne la région douloureuse. Soulagement presque immédiat assuré. 70¢

LINIMENT MINARD
TRIOMPHE DE LA DOULEUR

LE GRELOT HOSPITAL
LE HO MEDAILLE DE VERMEIL FABRICATION FRANÇAISE
MEDAILLE DE VERMEIL FABRICATION FRANÇAISE

Lames de Sûreté "LE GRELOT"

La meilleure lame de sûreté jamais vendue au Canada.

Cette lame s'adapte à tous les rasoirs standards. Demandez-la à votre pharmacien, marchand de tabac, quincaillier, etc., et s'il ne l'a pas, appelez HARBOR 2770, département d'importation et nous vous donnerons l'adresse du marchand le plus près de chez-vous qui les tient en stock.

Par poste, 2 lames échantillons contre 15 cents, adressez à F. Bourcheix, Importateur, 404 place Jacques Cartier, Montréal, agent général pour l'Amérique du Nord.

Ces lames sont strictement garanties.

Dépôtaires demandés partout, conditions libérales et toute l'aide possible.

La première pierre

(Suite de la page 33)

temps à autre les rochers solennels de Belledonne avec leur éternelle couronne de neige...

Déjà, de loin, on entendait le grondement puissant de la Cascade...

Saisi par la grandeur de ce site, transporté plus encore par l'imagination des ivresses que lui donnerait l'amour d'une femme comme Marcelle, Gérard s'enhardissait de plus en plus à laisser paraître l'émotion qui l'entraînait vers elle.

La jeune fille, arrachée elle-même au cadre factice auquel elle était accoutumée, goûtait un plaisir profond et nouveau à la parole un peu grave de Gérard.

Elle semblait à son contact, se dépandre même de certaines contenances artificielles, et, plus simple devenant plus adorable encore.

Lorsqu'ils arrivèrent à la grande plaque de neige qui barre le sentier presqu'en toute saison, Marcelle se souvint de sa plaisanterie de la veille:

—C'est là que vous allez tomber! fit-elle en riant.

—Donnez-moi la main! répliqua Gérard; appuyé sur vous je ne tomberai pas...

—Merci bien!... Vous m'entraînez!

—Peut-être que seule aussi vous risqueriez de tomber...

—Vous croyez?

—Mon Dieu! C'est dans les choses possibles... Cette neige est dure et glissante...

La capitaine s'était engagé sur la croûte blanche, l'écrasant à chaque pas d'un coup de talon brusque...

—Oui, dit Marcelle Rialle... Je vois que vous savez marcher là-dessus...

—Alors vous consentez à me donner la main?

—Voilà... mais faites bien attention!

Les deux jeunes gens s'avancèrent ensemble sur ce glacier en miniature. Dès ses premiers pas, la moqueuse Marcelle sentit la fragilité de son équilibre... Au bout de quelques dizaines de mètres, la pente étant plus raide, et le ravin béant s'ouvrant au-dessous d'eux à une profondeur impressionnante, Marcelle cessa de parler et sa main serra plus fort celle de son conducteur.

—Voulez-vous aller seule? demanda Gérard espièglement.

Un frisson secoua la jeune fille.

—Non! Non!... je vous en prie!...

Et ses doigts serrèrent presque convulsivement ceux de Gérard.

Une délicieuse sensation enfla le cœur du jeune officier: l'orgueil de tout être fort à protéger une faiblesse.

—Soyez tranquille, Mademoiselle, je ne vous lâcherai pas la main, répondit-il doucement... Et ne craignez pas de vous appuyer... Je suis solide...

Il leur fallut cinq minutes encore pour parvenir à l'autre rive du névé: cinq minutes délicieusement longues, durant lesquelles ils parlèrent presque à voix basse, n'échangeant que des mots insignifiants, mais auxquels tout leur être vibra d'une émotion étrangement profonde...

Quand ils arrivèrent à la terre ferme, leurs mains restèrent unies une seconde encore.

—J'aimerais que cette neige fût beaucoup, beaucoup plus large, murmura Gérard...

Marcelle l'interrogea des yeux sans rien dire.

—Ce moment était délicieux, reprit le jeune officier... Pour moi, du moins...

—Pourquoi donc? demanda Marcelle riieuse.

—Parce que vous vous appuyiez sur moi, et que cela me paraissait un symbole...

—Vous dites vrai?

—Et je voudrais que cela dure longtemps, longtemps!...

—Toute la vie!

Marcelle ne riait plus. Son émotion était visible. Une légère rougeur colora son visage animé jusqu'aux tempes...

—Marchons! dit-elle brusquement... Voilà les autres!

Le reste de la bande avait, en effet, contourné le névé par le haut au lieu de le traverser, et le bruit de leur conversation éclatait à travers les arbres, annonçant leur proximité.

Ce désir de continuer seule le chemin avec lui après ce qu'il venait de dire, témoignait tout au moins chez la jolie fille d'une indulgence bienveillante.

Gérard s'empressa de la suivre...

—Ca ne pouvait pas manquer, dit-elle... Un officier de cavalerie ne saurait causer une demi-heure avec une femme sans lui déclarer son amour!...

Ah! Je vous supplie de ne pas croire cela de moi, protesta Gérard Mauger... Je ne suis pas comme Bernin, moi...

—Permettez! Vous n'êtes pas un juge impartial en cette matière. M. Bernin ne s'est d'ailleurs pas hasardé à me faire de pareilles déclarations.

—L'occasion lui a manqué sans doute...

Oh! Certes non! Mais il a du flair... Il n'aime pas les déceptions...

—Il en aurait donc eu une en s'adressant à vous.

—Vous êtes joliment indiscret!

—Pardonnez-moi! c'est vous qui me mettez sur la voie de l'indiscrétion...

—Vous avez de la santé!... Mais puisque vous tenez à le savoir, je vous dirai confidentiellement qu'il a très bien fait de ne rien me demander... Je le trouve un charmant garçon, gai compagnon, très "meublant" dans une réunion... mais pour mari il est un peu "blet"!

Gérard ne put s'empêcher de rire devant cette accumulation gaminée de mots d'argots.

—Et puis, vraiment, reprit Marcelle, il ne semble pas, à première vue, un mari de tout repos... Vous l'avez vu ce matin avec Mme Vaughan? C'est la première fois qu'il la voyait si longtemps!... Il est vrai que vous, c'est bien aussi la deuxième fois que vous causez avec moi... et ça ne vous empêche pas de me faire la cour...

—Vous conviendrez cependant, à mon honneur, que ce n'est pas la même chose.

—Oui... J'accorde... Seulement je ne sais pas si dans une circonstance analogue vous ne tiendriez pas à une autre Mme Vaughan les mêmes discours que M. Bernin!

—Je vous jure que non!...

Marcelle haussa les épaules.

—Vous ne me croyez pas? demanda Gérard...

—Pas trop!... Quel mérite particulier ai-je donc pour attirer si vite votre attention?

—Je ne saurais vous répondre autrement que par un compliment...

Vous êtes trop spirituelle pour ne pas le comprendre.

—C'est bien compliqué pour me dire que je suis jolie... Mais il y en a tant de femmes jolies!... Si c'est pour cela que vous vous enflamez si vite, j'ai bien raison de rester circonspect!...

Gérard demeura légèrement démonté par cette franchise. Il devait convenir avec lui-même que son entraînement vers la jolie Marcelle n'avait en effet guère d'autre cause que sa beauté physique...

—Vous ne me connaissez pas continua la jeune fille...

—Il n'y a pas besoin de vous voir longtemps, dit Gérard avec feu, pour

apprécier non seulement votre adorable joliesse, mais votre esprit, et je dirais même votre cœur... car il éclate dans vos moindres paroles, à votre insu...

Un petit rire perlé interrompit le capitaine.

Ce n'était pas néanmoins de la moquerie, mais un indéfinissable mélange d'espièglerie et de timidité.

—D'ailleurs, poursuivit Gérard, je vous connaissais avant même de vous voir. Ma soeur m'avait écrit de vous le plus enthousiaste portrait...

—Ah? Elle est bien aimable, Mme Estrablin!

—C'est une gentille petite soeur, qui voudrait me voir heureux... Mais peut-être aura-t-elle mal réussi, car si maintenant vous repoussiez mon espoir, ce serait pis qu'avant... C'est la première fois que je parle à une jeune fille comme je vous parle, Mademoiselle... Ce serait probablement la dernière.

—Mais vous n'en seriez pas plus malheureux... Rien de joyeux comme un vieux garçon! Voyez Bernin... Ah! Si j'étais un homme!...

—Vous aimeriez cette vie dissipée, follement gaspillée?

—Non! J'exagère... Il ne faut pas faire attention. J'exagère toujours! Mais quel plaisir que la liberté... Une fois mariée, c'est la chaîne!... Je l'ai dit déjà souvent à maman... Je ne suis pas pressée d'entrer en esclavage!...

—Oh!

—Ne protestez pas... Il y a d'abord le mari, aux volontés de qui il faut plus ou moins se plier... Là encore on peut s'arranger... poser ses conditions...

Gérard Mauger écoutait avec un mélange de joie et d'anxiété le développement naïf de ces folles théories.

Il lui agréait profondément que la jeune fille consentit à se dépeindre si franchement elle-même; mais en même temps un vague serrement de cœur l'oppressait.

—Vous auriez des conditions? fit-il en s'efforçant de rire.

—Certes!

—Est-ce indiscret de vous demander à les connaître?

—Ma foi non!... D'abord j'adore Paris, le théâtre, l'opéra, les courses, tout ce qui est chic... Par conséquent il faudrait habiter Paris au moins une partie de l'année.

—Dites tout de suite que vous vous moquez de moi, répliqua le capitaine non sans amertume... comme vous savez que je suis en garnison à Lunéville!...

—Ne pourriez-vous changer?

—Je pourrais demander, évidemment: mais un militaire est obligé d'aller où on l'envoie...

Pourquoi le rester? Vous êtes bien libre...

—Vous préféreriez que je donne ma démission?

—Je ne préfère rien du tout, remarquez bien? Vous me demandez mes conditions, je vous les dis, tout simplement... D'ailleurs, j'ai vu plusieurs officiers donner leur démission pour se marier... Ca n'est point rare... Mais cela n'est pas obligatoire après tout... Il y a des garnisons où l'on s'amuse... Pourvu qu'on n'y soit pas attaché et qu'on puisse s'en évader toutes les fois que ça vous chante...

C'est du reste très chic, l'armée. J'aime beaucoup l'uniforme... Et puis, enfin, ce sont des gens braves que les officiers... On les critique, mais ils ont montré pendant la guerre qu'ils ne le méritaient pas... C'est le ruban de la croix de guerre que vous avez là?

—Oui, Mademoiselle...

—Et l'autre?

—La légion d'honneur...

—C'est chic cela...

Un silence de quelques secondes succéda à cet échange d'idées.

Une impression inaccoutumée de gravité subsista un instant dans l'esprit de Marcelle... Ces rubans que portait la boutonnière du jeune capitaine évoquaient tant de souvenirs de grandeur, de misère et d'héroïsme!...

Un instant, la guerre formidable dont quelques années plus tôt la France avait subi la sanglante morsure, repassa dans le souvenir de la jolie fille; arrachée par ces images austères à la vanité de ses pensées habituelles, son visage s'éclaira d'idéal...

De son côté, Gérard s'était senti blessé... Malgré l'entraînement plus grand de son cœur et de ses sens vers l'adorable Marcelle, il éprouvait une angoisse aiguë de découvrir entre elle et lui un désaccord d'esprit qui ne leur permettrait jamais de s'unir...

Le pire, pensa-t-il avec un véritable frisson physique, serait d'être "seul" auprès de l'un de l'autre!... De se comprendre si peu qu'on demeurerait comme étrangers l'un à l'autre!... Et lointains, devant le même foyer!

Les derniers mots de la jeune fille et la noble irradiation qui anima son visage un instant après atténuèrent cependant la pénible impression produite par ses paroles précédentes.

—Ainsi, demanda-t-il d'un ton plaisant, pour rompre ce silence qui devenait pénible, vous n'aimeriez pas du tout habiter la campagne?

—La campagne? Je l'adore! s'écria Marcelle... Quand vient le mois de juin, je ne peux plus me souffrir à Paris!... Ne passons trois mois au moins chaque année à Marcigny. Et c'est un de mes meilleurs moments. Avec les autos on rayonne... On va en pique-nique à cinquante kilomètres... Et puis, il y a les chasses, les dîners et les bals qui suivent, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre... C'est lassant, mais si amusant!...

—Dans quelle région est votre habitation à la campagne?

—En Saône-et-Loire... depuis deux ans... Avant, c'était en Sologne... Mais nous l'avons abandonnée: il y avait là-bas des tas de gens éteignoirs. Et puis, M. le curé s'était mis en tête de faire présenter papa au Conseil général... ça devenait une obsession. Pour y échapper nous avons filé...

—Je n'aimerais pas changer ainsi... Il me semble que l'on doit s'attacher aux lieux qu'on habite, aux choses mêmes...

—Vous êtes comme les chats! Ah! Ah! Ah!...

—Vous riez? Mais c'est vrai ce que je vous dis là. Et puis, il n'y a pas que les murs dans une maison! Il y a tous les gens qui vivent aux alentours...

Marcelle Rialle ouvrit de grands yeux:

—Les paysans?... Mais on ne les connaît pas!

—Peut-être... Eux vous connaissent en tout cas...

—Oui!... Pour exploiter le plus possible... Nous en savons quelque chose! On voit bien que vous n'avez jamais eu affaire à eux...

—Moi?... Non pas, il est vrai, dans des circonstances comme celles dont vous parlez. Mais je les vois tous les jours à la caserne, dans le service... et je les ai vus pendant la guerre aussi... Ne médisez pas d'eux, Mademoiselle!

Le ton de Gérard Mauger avait vibré d'une si expressive contradiction que Marcelle se sentit froissée à son tour... Une petite moue railleuse voltigea sur sa physionomie.

—Vous vous faites des illusions, répliqua-t-elle avec détachement.

—Je tâcherai de m'en corriger, fit Gérard complaisant pour ne pas envenimer la conversation. Mais voyons vos autres conditions, s'il vous plaît.

—Mon Dieu, c'est à peu près tout...

—Alors, soupira avec soulagement le capitaine, ce n'est pas si terrible que je le craignais. S'il vous plaisait d'agréer l'hommage de mon cœur, je serais bien heureux de souscrire humblement à vos désirs.

A la vérité, Gérard Mauger ne prononça ces mots qu'avec une demi-sincérité... Sa volonté indécise demeurerait incapable de se déterminer... Tandis qu'au tréfonds de lui-même il sentait confusément le désaccord profond de ses pensées avec celles de Marcelle, le charme prenant de la jolie fille, sa jeunesse ardente, sa gaieté vivante l'entraînaient pour ainsi dire physiquement vers elle.

Marcelle Rialle, émue de l'accent avec lequel venait de parler son compagnon, resta un instant silencieuse.

—C'est une surprise, dit-elle enfin, mais sans reproche dans sa voix... Si maman m'avait prévenue, je ne me serais pas aventurée ainsi seule avec vous.

—J'en remercie cette bienheureuse ignorance!

—Oh! pour être franche, je me doutais bien de quelque chose de préparé contre moi...

—Comment, contre vous?... Je proteste Mademoiselle... Je ne désire que votre bonheur...

—Naturellement... Seulement, je vous le disais tout à l'heure, je ne suis pas fixée encore sur ce qui me convient le mieux... et avant de sacrifier mon indépendance, vous ne vous étonnez pas que je réfléchisse quelque temps?...

—Il est vrai que vous ne me connaissez pas... Je comprends votre désir de réflexion... Je l'approuve même comme la marque d'un esprit sérieux... Si je me suis permis de parler si brusquement, c'est que les circonstances sont graves pour moi... Ma permission est courte... Je ne sais pas si j'aurai le bonheur de vous revoir... Et surtout la solitude de cette promenade s'est offerte comme une occasion tellement naturelle que j'ai été entraîné presque malgré moi... Mais c'est purement, sincèrement, de toute mon âme, Mademoiselle, que je vous en supplie de ne pas repousser ma prière sans avoir consulté votre cœur assez longtemps pour être sûre de sa réponse véritable... Laissez-moi seulement espérer aujourd'hui qu'elle sera peut-être favorable... Cet espoir me rendra si heureux... dès à présent!

Marcelle eut un sourire plein de coquetterie qui était une promesse. En même temps elle tendit la main à Gérard:

—Je vous promets toujours mon amitié, Monsieur, dit-elle...

—Sans me refuser l'espoir d'un plus tendre sentiment? implora Gérard en serrant doucement la petite main gantée.

Marcelle rendit l'expressive pression et balbutia en secouant sa jolie tête:

—Non!

Puis, dégageant prestement ses doigts de l'étrainte prolongée de Gérard, elle courut en avant, s'écriant: —La cascade! La cascade!

Devant eux, au débouché du sentier, dans un amoncellement formidable de rochers, le ruisseau de l'Oursière se précipitait de cinquante mètres de haut, lançant ses gerbes reconnaissantes de gouttelettes irisées au soleil comme un feu d'artifice sans fin, et jetait l'embrun de ses vagues tumultueuses en frais salut de bienvenue au visage de ses visiteurs.

A partir de ce moment, Marcelle, tout en témoignant au jeune officier la plus cordiale sympathie, évita de se retrouver seule avec lui.

Le déjeuner sur l'herbe aux Seiglières fut plein d'entrain; les coffres des autos contenaient les plus savoureux pâtés et les vins les plus exquis: avec l'appétit développé pour la promenade, tous y firent joyeusement honneur.

Un peu étourdi par le champagne, mais surtout grisé de bonheur, Gérard s'abandonnait sans réserve à la joie du moment présent. L'espoir délicieux de posséder bientôt l'adorable

Marcelle effaçait en lui toute autre pensée.

Il se sentait conquis et éprouvait un ardent plaisir à l'être... Il lui semblait que sa personnalité même se fondait dans celle de Marcelle... Tout ce qu'elle désirait il le désirait; tout ce qu'elle aimait il l'aimait.

Quelques instants le luxe, la beauté, tout ce qui plaît aux yeux ou flatte les sens, lui apparut comme le centre de la vie heureuse et le but raisonnable de tout homme supérieur.

Cette sorte d'état de suggestion dura chez lui pendant tout le repas.

En admirant sa gaieté inaccoutumée, ses saillies piquantes, exemptes de toute misanthropie, Laure Estrablin se félicitait intérieurement de cet heureux changement.

—Ah! Ah! Mon fréro! pensait-elle. Le voilà sorti du marasme! Cette petite Marcelle l'a désensorcelé et lui a rendu la joie... Jamais, depuis longtemps, Gérard n'avait ri de si bon cœur!

Mais un incident glaça soudain tout l'entrain du capitaine Mauger.

Le déjeuner s'achevait, Cyprien, ganté et toujours impeccable dans sa tenue, passait et repassait les assiettes de petits-fours avec la rondeur muette qui convient aux domestiques de son "style"; les langues gourmandes s'arrêtaient quelque peu de babiller pour mieux goûter les finesses de ces délectables pâtisseries que les Messieurs arrosaient de liqueurs non moins parfaites, lorsqu'une pauvre femme, à l'air souffreteux, portant un enfant dans ses bras et suivie de trois autres pieds nus, s'approcha timidement du cercle de la joyeuse compagnie...

Humble, craintive, elle tendit la main en silence vers Madame Rialle qui se trouvait le plus près d'elle.

L'apparition subite de cette misère jeta un froid dans la gaieté des dîneurs satisfaits. Un silence général l'accueillit...

Marcelle Rialle tourna vers Gérard une figure où se mêlait à la pitié une sorte d'indignation.

—La malheureuse! prononça-t-elle à demi-voix...

Mais son accent contenait une vibration de si bizarre reproche que Gérard murmura:

—Comme vous dites cela!

—N'est-ce pas terrible? Quatre enfants!... Les pauvres ne sont vraiment pas raisonnables!... S'ils sont dans le dénuement c'est souvent par leur faute.

Le capitaine regardait avec stupefaction le joli visage indigné de la jeune fille.

—Vous dites cela à cause de ces quatre enfants? demanda-t-il...

—Evidemment!... Ferait-elle pas mieux d'en avoir un seul qu'elle pourrait habiller convenablement?... Et elle ne serait pas obligée de mendier!...

En même temps qu'elle parlait, elle avait vivement tiré son porte-monnaie et en ayant sorti une pièce blanche elle la mit dans la main de la mendicante qui faisait le tour du cercle...

Puis tandis que celle-ci s'éloignait, continuant sa quête, elle ajouta: —Vite! Vite! Qu'elle s'en aille!...

La vue des malheureux mal'atriste affreusement...

La pauvre finit son tour, suivie des yeux par Gérard Mauger dans les veines de qui coulait un torrent glacé...

Il sentait s'écrouler brusquement en lui le frêle échafaudage des rêves dorés qu'il venait de faire...

Cette mendicante c'était la pierre de touche jetée par Dieu sur son chemin pour lui permettre d'apprécier l'aloi du cœur de celle qu'il croyait aimer...

C'était un effondrement, une chute vertigineuse. Dans sa loyale naïveté, il avait paré la ravissante Marcelle de ses propres sentiments de générosité... Cet éclat d'égoïsme inconscient la lui révélait maintenant telle qu'elle était réellement...

Un trouble douloureux l'empêcha un instant de parler et même d'entendre ce qui se disait autour de lui.

Il vit seulement avec un élan d'indigne satisfaction la petite Renée se lever soudain, ramasser d'un geste

sans hésitation tous les petits gâteaux qui restaient encore sur les plateaux, et les porter d'un bond aux enfants de la pauvresse prête à s'éloigner...

Comme ceux-ci hésitaient, confus et les yeux brillants d'envie, Renée leur en emplit elle-même les mains...

—Merci! Merci! Messieurs... Mesdames... balbutia la mendicante... Vous êtes bien bons...

L'acte de Renée Estrablin avait été si prompt que personne n'avait eu le temps de s'y opposer...

Un vague malaise pesa quelques secondes sur la bande mondaine... Mais il eût été de mauvais goût de gêner la promenade en grondant un enfant pour un acte irréfléchi. Sa mère se contenta de lui dire en souriant:

—Une autre fois, Renée tu me demanderas si je n'ai plus faim avant de donner notre déjeuner aux pauvres...

Ce fut l'occasion d'un éclat de rire général et la joie reprit son règne interrompu malencontreusement par l'apparition de la mendicante.

Seulement le charme sous lequel Gérard avait vécu quelques heures était rompu...

Il retrouvait, une fois de plus, la sensation aiguë de la solitude au milieu de cette société insouciant et frivole.

Il continuait à sourire, par habitude de politesse, aux plaisanteries qui s'échangeaient, mais son cœur froissé s'extériorisait.

Il entrevoyait entre ces gens satisfaits et lui un abîme profond...

Eux s'étaient faits à eux-mêmes leurs dieux... Ils se posaient plus ou moins consciemment comme le centre de l'univers... La vue d'une misère les faisait souffrir, non point parce qu'elle éveillait en eux une compassion mêlée d'amour, mais parce qu'elle offusquait leurs regards et contrastait trop péniblement avec leur luxe.

Mais était-ce leur faute vraiment?

Non! Gérard les excusait et les plaignait de cette infériorité morale... Malheureux déracinés, jetés par tous les vents de leur caprice sur toutes les routes de plaisirs, ils n'avaient pas eu le bonheur de connaître la douceur profonde d'une vie normale en un foyer fixé...

Lui-même avait souffert de cette nostalgie du port où l'on jette l'ancre, du refuge où l'on s'abrite, du toit sous lequel on se refait des déchirures de la vie, du nid où sur les traditions du passé se couve l'avenir...

S'ils avaient eu quelque part une "maison" dans l'acceptation antique et traditionnelle de ce mot, ces pauvres mondains auraient sans doute gardé les vertus qui étaient l'honneur des "possédants" d'autrefois.

Ils auraient connu leurs voisins paysans ou artisans, ouvriers ou employés, et par la force des circonstances ils les eussent aimés, aidés et gagnés...

Au lieu qu'ils n'étaient que des nomades perpétuels! vagabonds de luxe aussi dénués de toute attache au sol ancestral que les Bohémiens qui parcourent encore nos provinces de France, bannis et redoutés des populations où par hasard ils campent.

—A quoi penses-tu? demanda soudain Madame Estrablin.

Gérard Mauger se secoua. Tout le monde était debout pour remonter en voiture.

Le retour à Uriage fut rapide.

En lui serrant la main, au moment des adieux, Marcelle Rialle demanda au capitaine:

—Croyez-vous aux sorts?

—Moi?... Non?... Pourquoi?

—Parce que je suis tentée de croire que cette mendicante vous en a jeté un en passant là-haut...

La jolie fille observait Gérard de son regard le plus tendrement espiègle... Toute son attitude exprimait la sympathie et le désir de poursuivre la connaissance commencée...

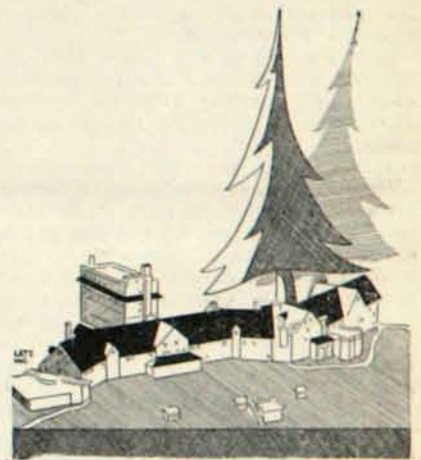
Mais Gérard répondit simplement: —Peut-être.

Et leurs mains unies retombèrent.



Les Imitations ne font pas exiger le Sirop Mathieu

DE GOUDRON ET D'EXTRAIT DE FOIE DE MORUE
En vente partout — Gros magasins
Ch. J. L. Mathieu, Props, Sherbrooke, P.Q.



TOUT A VOTRE DISPOSITION!

Un hôtel exceptionnel, moderne et bien aménagé. Cuisine excellente.

Si le temps le permet, tous les sports d'hiver: ski, patin, toboggan.

Il y a ici bassin intérieur de natation, lieu pour exercices de tir, chevaux de selle, cinéma, concerts, danse. Gymnase pourvu de tous les appareils pour la santé et la récréation. Balle au mur, bowling, terrain de GOLF à 36 trous! NOUVELLE ANNEXE pour HYGIENE—l'une des plus belles du pays! Equipement pour traitements physio - thérapeutiques.

BRIARCLIFF offre les confort d'un hôtel parfait, outre les attractions du plus beau club champêtre. A 50 minutes de New-York par autobus ou par le N. Y. Central. VENEZ y passer une journée, une semaine ou un mois.

Tél.: BRIARCLIFF 1640

BRIARCLIFF LODGE

Briarcliff Manor, N. Y.
Chauncey Depew Steele, Prop.

Tonique Sardonol Enrg.

— DE —

Mme J. COUSINEAU
853 Ontario Est MONTREAL
Frontenac 4563

Excellent pour la faiblesse du sang et de la digestion.
DOSE: Une cuillerée à soupe avant les repas.

LA PREMIÈRE PIERRE

(Suite de la page 35)

IV

La présence de Renée dans la voiture empêcha sa mère de questionner Gérard sur ses impressions de la journée.

L'enfant était d'ailleurs ravie de ses nouveaux petits amis et son babillage ne tarit pas durant le retour à Montbonnot.

Déjà, sous l'influence de cette vie factice dont elle avait l'exemple autour d'elle, elle n'entrevoit jamais un plaisir en imagination sans considérer aussitôt qu'un avenir prochain lui en devait la réalisation.

Aussi avait-elle déjà fait maints projets pour retrouver ses gentils camarades chiliens et supplia-t-elle sa mère de les inviter à passer quelques jours à Montbonnot.

Madame Estrablin était bien incapable de résister à une prière de ce genre: elle promit à Renée de leur envoyer une invitation dès le lendemain.

Gérard, qui écoutait d'une oreille distraite, l'esprit tout plein du souvenir à la fois délicieux et triste de Marcelle Rialle, ne put retenir une parole de désapprobation.

—Mais tu ne connais pas ces gens-là! dit-il à sa soeur. A peine si tu sais leur nom?

—Si... Madame Ytubé... Madame Rialle dit que c'est une femme très bien...

—Hum!... Elle la connaît depuis trois jours!

—Quel étrange caractère tu as, frérot!... Ces enfants sont très bien élevés: il ne faut pas longtemps pour le constater, n'est-ce pas?

—Qu'ils sachent saluer, bien se tenir, manger correctement, je ne le nie pas... Mais ils ont peut-être certaines idées...

—Oh! s'écria Renée en battant des mains, des idées charmantes! Ils sont gentils au possible!

Gérard sourit et n'insista pas. Il déplora seulement intérieurement que cette gentille enfant, prime-sautière et bonne par nature, fût exposée aux dangers de fréquentations suspectes.

Et tandis que M. et Mme Estrablin entamaient une conversation sur les invitations à lancer pour le prochain dîner, son imagination se reporta d'instinct vers Mlle de Fontaubert comme vers la plus sûre protection qui pût couvrir Renée...

—Renée, pensait-il, sera dans quelques années une jeune fille. Quel sera son modèle alors? Marcelle ou Jeanne?

Et de toute la tendresse qu'il portait à la fillette, il se sentit entraîné à souhaiter: Jeanne!

Mais ce souhait intérieur, si ardent qu'il ressemblait à une supplication à la Providence, amena aussitôt en lui une autre réflexion:

—Comment puis-je croire que j'aime Marcelle Rialle si j'ai une sorte d'horreur à penser que Renée puisse lui ressembler un jour?... Allons donc! Si j'avais des enfants, faudrait-il donc leur dire: sur tout ne soyez pas comme votre mère!... J'ai été fou quelques heures aujourd'hui, ma parole!... C'est de la suggestion!...

L'image séduisante de Marcelle ne pouvant pourtant pas s'effacer si facilement de sa mémoire sensible, il posa à lui-même cette objection tentatrice:

—Mais cette adorable enfant ne pourrais-je pas l'arracher à sa vie gaspillée? Ne pourrais-je pas faire d'elle la femme de mes rêves, aimant son foyer et répandant autour d'elle l'ineffable parfum de sa charité?...

Cette espérance sourit un moment au jeune officier.

Comme dans tout cœur généreux la pitié commandait ses plus pures affections... Régénérer la pauvre héritière victime de son éducation ultra-mondaine, la rendre à sa véritable destinée d'ange créé pour le bonheur

de son entourage, la sauver des périls qui menaceraient peut-être un jour son honneur, c'était là une tâche digne de le tenter...

Ce fut sur cette pensée qu'il descendit de voiture sur la terrasse du château de Montbonnot.

Renée s'étant prestement envolée pour raconter à sa femme de chambre les gentillesses de ses nouveaux amis, Mme Estrablin profita de l'instant pour interroger son frère:

—Et bien, Gérard! fit-elle en le prenant par le bras pour monter les degrés du perron... Que penses-tu de Marcelle Rialle?... Il me semble que vous sympathisiez!

—C'était même un flirt scandaleux! ajouta lourdement Conrad Estrablin qui suivait, un peu courbaturé de la course inusitée.

—Je la trouve charmante, répondit Gérard sans entrain.

—Tu dis cela d'un air bien détaché! s'écria Laure... Vous paraissiez si bien vous accorder!... Ne lui as-tu rien dit?

—Si!

—Eh bien alors!... Est-ce qu'elle refuse?...

—Non!... Du moins pas précisément...

—Naturellement, du premier coup elle ne pouvait pas te dire: affaire conclue; je vous épouse!

—Je le sais bien, petite soeur, et je serais très content de sa réponse si...

—Si quoi?

—Si certaines réflexions d'elle ne m'avaient choqué...

—Peste! répliqua Conrad, c'est le monde renversé maintenant... Ce sont les militaires qui s'offusquent de la liberté des jeunes filles...

—Vous ne m'avez pas compris, dit un peu nerveusement Gérard, ou plutôt je ne sais pas m'expliquer... Ce sont nos manières de comprendre l'existence qui sont très loin l'une de l'autre... Je la trouve spirituelle, gracieuse, bonne, gentille, délicieuse... mais je la voudrais élevée autrement.

—Et c'est tout ce que tu as à lui reprocher? s'écria Madame Estrablin en ouvrant de grands yeux... Mais, mon pauvre frérot, je t'assure que tu es devenu un peu ours dans son régiment!... Marcelle et ses parents envisagent la vie comme nous, tout simplement... Ils ont de la fortune, ils en profitent, voilà tout! Tout le monde en fait autant... A moins de s'enfermer dans un cloître!...

Cette véhémence agit sur Gérard. Il sentait vibrer la chaleur d'un sincère affection.

—Tu as peut-être raison, répondit-il... Mon camarade Rouillière m'a déjà plus d'une fois reproché ma misanthropie... Il faudra que je revienne Mlle Rialle...

—A la bonne heure!... Et s'il te plaît, daigne chasser tes idées monacales quand tu la verras... Tu n'as qu'à te laisser vivre en l'écoutant parler... C'est la joie incarnée cette petite!... Je les ai invités tous à dîner pour après demain...

—M. et Mme Vaughan aussi?

—Non! Rassure-toi... M. Bernin non plus...

—Je comprends surtout que tu ne les aies pas invités "ensemble"... Mais Bernin tout seul, il est gai et amusant...

—Non! J'ai l'intention de prier Jeanne de Fontaubert avec sa tante... Je veux encore tenter une chance pour cette pauvre petite... Conrad invitera le Docteur Delvaux... Nous le connaissons un peu... Il a soigné Renée lors de sa rougeole... En outre Paul Rialle le connaît assez intimement; ils se sont rencontrés plusieurs fois à Grenoble et seront contents de se retrouver... M. Delvaux a une trentaine d'années... pas de fortune, mais une situation convenable... Ça serait un bon parti pour Jeanne de Fontaubert.

—Pourquoi ne pensez-vous pas à

Paul Rialle pour Mlle Fontaubert?

—Pourquoi? parce qu'il ne veut pas se marier encore... Il n'y pense guère, le garnement! Tu l'as vu qu'il s'est dispensé d'être des nôtres dans la promenade d'aujourd'hui... Il avait sans doute pour cela une raison peu avouable. Il a raconté à sa mère, par l'intermédiaire de Bernin, une histoire de réunion d'étudiants qui l'obligeait à rester à Grenoble... Madame Rialle a fait semblant de le croire; mais au fond j'ai bien vu qu'elle n'était pas dupe et que cela la fâchait...

—Joli Monsieur que j'aurais là pour beau-frère!

—Bah! Ce n'est pas lui que tu épouseras.

Gérard sourit et repartit:

—Dis seulement que j'épouserai, au "conditionnel", je te prie... Car rien n'est moins sûr encore... Je ne suis pas si décidé que ce matin à mon départ d'ici... Mais, ne te fâche pas: je ne dis pas non, non plus!! Cette nouvelle occasion de voir Mlle Rialle et de lui parler m'éclairera sans doute.

—Ah! frérot! dit Laure, ne fais pas comme le héros de la fable!...

Toute la conversation durant le dîner roula sur les invitations à faire pour le surlendemain. Le délai étant fort court, on ne pouvait prier que des intimes, et le nombre en était restreint.

C'est l'inconvénient d'une vie trop mondaine de multiplier les relations sans permettre la formation de véritables amitiés...

Gérard Mauger assista en philosophe à l'embarras, de sa soeur et de Conrad en cette circonstance. Les Estrablin, qui n'auraient pas eu de peine à lancer deux cents invitations de cérémonie, se trouvaient à court pour convier une douzaine de familiers.

Enfin, après maintes éliminations et maints repêchages, la liste des élus se trouva tant bien que mal établie, et Mme Estrablin commença aussitôt après dîner à rédiger ses cartes d'invitation.

Cyprien devait les porter à domicile le lendemain matin.

Renée réclama le plaisir — qui lui fut accordé — de porter elle-même sa carte à Mlle Seillère.

—A condition seulement que tu n'iras pas chez la mère Saupiquet, observa sa mère.

L'enfant promit, et comme elle était lasse de sa course, demanda la permission d'aller se coucher de bonne heure. Elle fit le tour de la société pour dire bonsoir et être embrassée...

Quand elle passa devant son oncle, celui-ci la retint un instant pour lui murmurer à l'oreille:

—Tu as été très bonne, aujourd'hui, Renée, avec les enfants de la mendiant... C'est bien!...

Et en déposant sur son front pur un véritable baiser paternel, il se surprit à la bénir en songeant à Mlle de Fontaubert.

Quelle meilleure protection pour Renée contre les étourdissements du luxe où elle vivait, que l'amitié et les conseils de cette noble jeune fille?...

A partir de ce moment l'image imprécise de Jeanne se représenta plus vivement à lui, et la comparaison s'imposa à son esprit, indécis entre l'ardente et séduisante héritière, et la petite peintre sans fortune qui visitait les pauvres...

Le résultat de cette comparaison ne devait pas être favorable à Marcelle... Présente en chair et en os, dans toute la glorieuse splendeur de sa beauté, elle pouvait être victorieuse... Loin des yeux au contraire, son être moral semblait n'être plus qu'une ombre grise auprès de la douce lumière que paraissait Jeanne de Fontaubert.

Et ce fut, chose inimaginable pour Mme Estrablin, la forme blanche de Jeanne qui flotta la dernière devant l'esprit de Gérard, avant qu'il ne s'endormît, au lieu de la silhouette triomphante de celle qu'on lui propo-

sait comme fiancée et près de laquelle son cœur avait pourtant battu sincèrement au cours de leur promenade.

Il s'éveilla le lendemain dans une plus cruelle indécision. La nuit avait atténué ses vagues griefs contre Marcelle Rialle; le jour éclatant, annonçant un temps magnifique, insinuant dans son être une instinctive joie de vivre et le disposait à se ressouvenir avec complaisance des quelques minutes durant lesquelles il avait parlé d'amour à la ravissante créature.

Mais en même temps une admiration mêlée de pitié s'élevait dans son âme pour la pauvre Jeanne de Fontaubert... Elle était jeune, jolie, faite pour le plaisir aussi... Elle rêvait sans doute d'être aimée... Hélas! Elle devrait peut-être vieillir dans la solitude du célibat, comme tant d'autres femmes, faute d'une fortune suffisante pour attirer un époux... Ou bien elle accepterait de lier sa vie à celle d'un Bernin, dans un mariage de désespoir qui la rendrait plus malheureuse encore...

Comme il se promenait dans le jardin, après son petit déjeuner, en cherchant à fixer son esprit talonné par l'irrésolution, il entendit soudain un pas léger courir derrière lui...

C'était Renée.

—Petit oncle, dit-elle après l'avoir embrassé, je me suis levée de bonne heure pour aller chez Mlle Jeanne... Mais voilà que Rose ne peut pas m'accompagner... Elle a un terrible mal de dents et une joue toute enflée... Les autres bonnes sont occupées... Voudrais-tu venir avec moi si tu n'as rien à faire?

Gérard n'avait aucune raison de refuser. Il éprouvait au contraire une secrète satisfaction à la demande de sa nièce. Cette occasion de revoir peut-être Jeanne de Fontaubert lui souriait.

—Il faut bien la connaître aussi pour me former un jugement sur elle, s'avoua-t-il.

Mais s'il avait été plus profondément psychologue, il n'aurait pas pris le change sur ses sentiments. L'attirance qu'il ressentait vers cette Jeanne à peine entrevue, l'eût éclairé sur le véritable penchant de son cœur.

Le long du chemin Mlle de Fontaubert fut naturellement l'objet de la conversation entre Gérard et Renée. Celle-ci laissait éclater son enthousiasme pour sa grande amie.

—Tu ne peux t'imaginer comme elle est gaie, petit oncle, disait-elle tout en sautant comme un jeune paon au-dehors de Gérard... Presque plus que maman... Oh! oui! bien plus... Quand elle rit c'est de si bon cœur que l'on est obligé de faire comme elle et de rire aussi... Et ce n'est pas elle qui m'aurait grondée pour ces petits gâteaux que j'ai donnés hier à la mendiant... Je sais bien... J'ai eu tort. J'aurais dû demander la permission à maman... Mais je suis sûre que, à ma place Mlle Jeanne en aurait fait autant...

—Elle a bon cœur, Mlle de Fontaubert, répondit Gérard. Il faudrait beaucoup de femmes comme elle dans le monde... Tâche de lui ressembler quand tu seras grande.

—C'est impossible, ça vois-tu...

—Et pourquoi?

—Je n'ai pas la vocation religieuse, moi.

Une tristesse subite glaça le jeune officier... Si vagues que fussent ses pensées sur ce point, la brusque évocation d'une barrière qui le séparerait à jamais de Mlle de Fontaubert, le touchait étrangement.

—C'est peut-être pour cela qu'elle ne veut pas se marier, pensa-t-il.

Et tout haut il demanda:

—Elle t'a parlé de cela?

—Non! Jamais... C'est maman qui en parlant d'elle l'appelle quelquefois: la carmélite.

Gérard s'étonna de respirer plus librement...

—Ta mère n'en sait rien, dit-il... Moi je pense qu'on peut très bien vivre dans le monde comme Mlle de Fontaubert... même lorsqu'on a une grande fortune... Et je crois même qu'on doit en être plus heureux...

Renée prit une mine réfléchie pour répondre:

—Tu dois avoir raison, petit oncle. C'est d'ailleurs ce que dit Mlle Jeanne... Elle est toujours gaie... toujours riieuse... même chez la mère Saupiquet...

Le petit manoir de Charly où habitaient Jeanne de Fontaubert avec sa tante Mlle Seillière, s'élevait sur une petite butte bordée de peupliers, d'où la vue s'étendait au loin sur la vallée du Graisivaudan.

Très humble logis par comparaison avec les châteaux dont les masses imposantes ou pittoresques se montraient, de loin en loin, dans la verdure des parcs sur les pentes étagées qui descendent du Saint-Eynard, cette habitation gardait néanmoins un caractère de prééminence parmi les quelques maisons paysannes qui l'entouraient.

Une petite tonnelle, trois fenêtres à meneaux, une entrée ombragée de deux ormes plusieurs fois centenaires, la distinguaient de ses voisines, tout au moins par leur témoignage d'ancienneté.

Une profusion de fleurs, escaladant les murs jusqu'au toit, en s'étalant en parterres dans tous les espaces libres du terrain avoisinant, lui donnaient également un cachet de goût affiné qui manquait aux autres...

Sous le chaud soleil de cette matinée, cette simple demeure donnait surtout l'impression d'un nid où l'on se plaisait et que l'on avait nulle envie de fuir...

—Voilà la maison de Mlle Jeanne, dit Renée en arrivant au pied de la petite butte... Je vais t'annoncer...

—Garde t'en bien! s'écria Gérard... Ce serait très inconvenant. Ce n'est pas une heure pour rendre des visites! Je vais t'attendre par là...

De la main il montrait la petite terrasse d'une ferme où un banc rustique semblait inviter le passant fatigué à s'asseoir. Renée cria:

—Bon!... Je ne serai pas longtemps et elle s'envola à la course.

Gérard gagna lentement le bord du talus et s'assit...

Autour de lui des poules picoriaient sans se troubler de sa présence. Des bâtiments de la ferme s'élevaient par intervalles des bruits assourdis: rires d'enfants, mugissements d'une vache seule à l'étable, gloussements de porc ou bêlements de chèvre.

Une odeur tiède planait dans l'air immobile, caractéristique de tous les lieux où l'on garde du bétail: mais Gérard admira que, contrairement à une habitude trop répandue dans nos campagnes, le fumier de la ferme ne fût pas installé au beau milieu de la terrasse.

—Sans doute, pensa-t-il, l'influence de Mlle de Fontaubert... Vivant au milieu de ces paysans elle est la première intéressée à ce que les mauvaises odeurs, les mouches, les moustiques et les miasmes de toutes sortes, qui naissent du fumier mal tenu, soient réduits au minimum. Si elle habitait Paris, ou même Grenoble, il est probable que toutes ces maisons auraient, comme tant d'autres, leur puant tas d'horreurs...

Puis Gérard s'amusa à suivre le manège d'une grosse poule de Houdan, appelant ses poussins, le bec contre terre, puis repartant majestueusement vers une autre pitance, entourée de ses petits semblables à des boules de soie jaune tourbillonnantes.

Ce spectacle l'absorba une minute sans qu'il y prît garde. Quand il en eut conscience il sourit de se découvrir des goûts si campagnards.

—Marcelle Rialle se moquerait de moi je pense, murmura-t-il.

Et la vision de la salle de jeux du casino d'Uriage, étincelante de dorures, de lumières, de toilettes et de bijoux passa devant ses yeux...

Deux vies pensa-t-il... Il faut choisir.

Une voix qui retentit derrière lui le tira brusquement de sa réflexion.

—Vous prenez le bon air, Monsieur?

Gérard se retourna, sympathique d'instinct à l'accent de cordialité à la fois familière et réservée de cette question.

L'aspect de l'homme qui l'avait faite lui inspira encore plus de bienveillante inclination. C'était un vieillard en sabots, pantalon de toile bleue rapiécée, en bras de chemise et tête nue, dont la physionomie rayonnait de paix sereine et de santé.

Peu de rides, le teint frais, les yeux vifs la moustache rasée, son grand âge ne se révélait à première vue que par la neige de ses cheveux et du collier de barbe qui lui encadrait le visage.

—Comme vous voyez, mon brave, répondit Gérard... La vue est si belle d'ici qu'on est tenté de s'arrêter pour admirer le paysage.

—Oh! C'est vrai, Monsieur!... Il y en a point beaucoup de si paisibles. Et c'est bien exposé: frais en été, chaud en hiver...

Le bon vieux semblait charmé de l'occasion de causer un moment: il s'assit à côté de Gérard...

—La maison est à vous? demanda celui-ci.

—Eh oui, Monsieur, répondit le vieillard avec un geste large embrassant les bâtiments et le terrain environnant... La maison, le jardin, et ces champs que vous voyez jusqu'à la ligne des saules...

—C'est d'un bon rapport sans doute?... Cela semble de bonnes terres cultivables.

—Il n'y a pas à se plaindre... Si ce n'était la main-d'œuvre qui est chère... quand il faut moissonner, faire les foins, vendanger: on ne trouve personne...

—Vous avez bien des enfants?

—J'en avais deux... Un a été tué à Verdun pendant la guerre... L'autre on me l'avait si mal élevé à l'école qu'il n'a pas voulu rester à la campagne... Il lui faut la ville... Il y gagne à peine de quoi vivre au lieu qu'il se serait comme un coq en pâte... Il habite Grenoble... Vous le connaissez peut-être: Il est employé chez Blanchet le grand quincailler...

—Je ne suis pas de Grenoble...

—Ah!... Monsieur n'est pas du pays?... Vous voyagez sans doute?

—Je suis venu voir un de mes parents qui demeure dans la région... Mais dites-moi, mon brave, habitez-vous seul ici avec des étrangers?

—Oh! ma foi non! Je ne pourrais pas... J'ai ma fille... une brave, celle-là!... Pas rechignarde à la besogne... Ce sont ses mouches que vous entendez crier... Elle en a six.

Et son mari est un travailleur comme elle... C'est lui qui a planté cette vigne, là... Et ce grand fossé d'irrigation: c'est lui qui l'a creusé tout seul... Là-bas, de l'autre côté du sarsin, c'était un marécage; vous y voyez maintenant un beau pré... C'est lui qui a fait tout ça... Et jamais au cabaret, à part le dimanche un verre ou deux... aussi quand je pense à tout ce qu'il a transformé et créé dans notre terre, ça me fait quelque chose de penser qu'il faudra qu'il la partage avec mon fils qui est à la ville...

Le vieillard ému se moucha, et reprit:

—C'est la loi... Ça n'est pas juste cela, Monsieur... J'ai réfléchi souvent à cela... S'il avait su que je pouvais le déshériter, mon pauvre fils serait resté là, avec nous. Il y a place pour deux ménages... Mais je ne peux pas lui en vouloir quand même... C'est ma faute à moi, que je me dis quelquefois... Si je ne l'avais pas laissé si longtemps dans leurs écoles!... C'est trop beau voyez-vous!... ça leur tourne la tête à ces pauvres gosses... Et puis aussi ça ne lui disait rien cette maison... Il n'y était pas né... Il n'y avait pas vécu son enfance... alors il ne s'est pas attaché à notre terre...

—Vous n'avez donc pas toujours habité ici?

—Il n'y a que quinze ans que j'ai acheté ce domaine... Avant j'étais fermier chez M. de Prestin... On voit

le château d'ici... Tenez, Monsieur, au-dessus de ces bois rouges: une grande maison carrée avec une tour à chaque bout... C'est là... La ferme, on ne la voit pas d'ici... Elle est derrière le château... C'est là que mes enfants sont nés...

Le vieux paysan s'arrêta un instant absorbé par ses lointains souvenirs.

—Et pourquoi avez-vous quitté là-bas? demanda Gérard intéressé par la plainte de ce vieillard, victime comme tant d'autres de l'instabilité léguée à la France par la Révolution.

—J'ai été obligé, Monsieur, répondit le paysan... J'y étais né: c'est vous dire si je tenais à ce coin. Quand on aime la campagne, vraiment, on l'aime comme ses parents... ou sa femme... et ça crève le cœur de les quitter... Mais il a bien fallu, Monsieur de Prestin est mort... Il avait toujours habité Paris... Sa fille s'est empressée de vendre... En cinq ans ça été vendu trois fois, Monsieur!...

Et chaque nouveau propriétaire me demandait des augmentations de fermage... Naturellement, en vivant à la ville, avec leurs autos, et le reste... ils n'ont jamais assez d'argent... Moi pour rester, je consentais à tout... Mais ça ne pouvait toujours durer...

Une autre propriétaire est arrivé, un juge en retraite, celui-là... Il n'avait jamais fait que de juger les voleurs; il n'entendait rien à la terre... Et alors il s'est fourré en tête de tout diriger par lui-même... De ma ferme, où j'étais depuis soixante ans, il voulut en faire deux... J'eus beau lui expliquer que ça ne se pouvait point faire, que ce serait la ruine pour les deux fermiers, il resta acharné sur son idée... Alors je m'en allai... Et je n'ai pas eu tort... Depuis ce temps là ils sont déjà passés quatre fermiers là-bas, et ont tous fait de mauvaises affaires... C'est à ce moment que j'ai acheté ici... D'être chez moi, ça m'a consolé... mais pour mes petits ça les a déracinés... Ils avaient tous leurs premiers souvenirs là-bas. Ils ne sont pas habitués ici... Et quand je pense à l'avenir, Monsieur, ça me fend le cœur voyez-vous...

Tout le mal que se donne mon gendre, toutes ses peines et ses sueurs, ça sera tout perdu... Quand ses petits seront grands, il faudra tout vendre encore pour partager... Ah! Ce n'était point comme ça dans le vieux temps... Le paysan devenu grave mit sa main tannée par le soleil, sur le genou de Gérard Manger. L'attention que lui prêtait cet étranger et son air bienveillant l'encourageaient...

—Voyez-vous, Monsieur, dit-il, c'est le droit d'aînesse qui faisait la force des familles d'autrefois... On n'en veut pas convenir aujourd'hui, parce qu'on ne réfléchit point... Mon grand-père était déjà vieux quand je suis venu au monde, Monsieur. Il avait entendu les anciens de son jeune temps et il nous répétait leurs dires quand nous étions enfants... Autrefois ce n'était pas les gens qui se louaient c'étaient les familles... C'était point comme maintenant des baux à trois, six, neuf ans... pas même pour la vie... Un bail, ça se passait entre deux familles pour durer de génération en génération...

Il y avait des fermiers à Montbonnot qui étaient depuis trois siècles dans la même ferme, avec les mêmes maîtres... C'est que la famille durait alors, Monsieur!... Quand le père mourait il n'y avait rien de changé; son héritier lui succédait dans tous ses devoirs... Les frères, les sœurs plus jeunes continuaient d'habiter chez lui comme ils l'eussent fait chez leur père... S'ils voulaient se marier, il les établissait pour le mieux, et la maison de l'aîné restait toujours la maison paternelle... le refuge sûr pour ceux qui n'avaient pas réussi ailleurs... et le tranquille abri pour ceux qui ne voulaient point le quitter... Alors, Monsieur, c'était le temps des familles fortes! Il y avait des demi-douzaines d'enfants à chaque foyer... On n'avait pas peur d'en avoir, parce qu'on savait qu'on n'avait point à partager les terres... Au contraire, chaque enfant qui venait c'étaient des bras de plus pour la cul-

(Suite à la page 39)

1000 Véritable Diamant Américain

SEULEMENT **10¢**

Rien de plus à PAYER
Rien à vendre

La plus parfaite imitation au Monde

Vous pouvez être l'orgueilleux possesseur de cette radieuse pierre ABSOLUMENT GRATIS. Le Diamant AMÉRICAIN est la plus parfaite imitation du diamant au monde. Comparez-le avec un diamant de \$100.00, si vous pouvez trouver la différence, retournez-le.

Vous risquez pas un sou. ENVOYEZ SEULEMENT 10 cts dans une enveloppe, pour nous aider à payer les frais d'emballage et d'expédition. ABSOLUMENT RIEN DE PLUS À PAYER.

Le Diamant AMÉRICAIN 1 karat, vous sera envoyé la même journée sans autres frais. Profitez-en. Cette annonce ne paraîtra peut-être plus.

Un seul à chaque client. Timbres acceptés.

CANADA DIAMOND CO. REG.
Chambre 311—251 St-Joseph Québec, P. Q.

Charrettes à Boeufs et Aéroplanes

Il y a une énorme différence entre les anciennes charrettes lentement tirées par les boeufs sur les routes de Ceylan et le rapide aéroplane évoluant en plein ciel d'hiver, au-dessus du Lac Érié, mais nombre de gens de l'île Pelée boivent maintenant du thé transporté là par la voie des airs et qui, il y a quelques semaines, était charroyé dans les vieilles charrettes à boeufs sous le soleil tropical de Ceylan.

Par suite de la congélation du lac Érié, entre l'île Pelée et la terre ferme, la Compagnie de thé Salada a expédié récemment par voie des airs plusieurs centaines de livres de thé afin de refaire les approvisionnements d'un épicer de l'île.

Il ne fait plus de doute que l'aéroplane s'implante de plus en plus comme moyen de transport des marchandises et il est encourageant de voir nos grandes compagnies s'en servir assidûment afin d'assurer un meilleur service.

HOTEL PENNSYLVANIA

Ses particularités:

Cuisine excellente,
Confort moderne de ses
chambres,
Service courtois,

font de cet hôtel le rendez-vous préféré des hommes d'affaires et des visiteurs à Montréal. — Un essai vous donnera la plus entière satisfaction.

Lunch: 75c — Dîner: \$1.
Spécial du Dimanche:

\$1.25

1254 St-Denis, - MONTREAL
(Près Ste-Catherine)

D'UNE RIVE A L'AUTRE

NOTE. — Ceux et celles qui désirent recevoir des adresses directement peuvent s'en procurer en envoyant une enveloppe TIMBREE à Tante Madelon. Ceux et celles qui désirent avoir des correspondants dans le monde entier peuvent s'abonner au Club de l'échange international pour \$1.25 par année. S'adresser à Tante Madelon, Madame J. M. Fortin, St-Isidore, Co. Dorchester.

* * * *

Un jeune homme de bonne famille française désirerait correspondre avec jeunes filles canadiennes, sérieuses, ayant le projet d'aller sous peu en Europe. Ecrire à Tante Madelon et donner son âge, situation et détails sur physique. Ce jeune homme a 20 ans.

Monsieur R. Dutz, 8 rue des Granges, Melun, France, désire des correspondantes canadiennes pour causer moeurs, coutumes, arts, littérature, faire échange de cartes postales et de journaux et revues.

Mademoiselle J. Pellion, 6 rue Pauline, Quartier St-Etienne à Nice, Alpes, France, aimerait échanger cartes

postales, vues, paysages, monuments, timbrées côté vue.

Madame Odette Liébray, 119 Bd. Ney, Paris, 18e, France, s'intéressant beaucoup aux arts, surtout à la musique et au chant, aimerait avoir une correspondante canadienne ayant mêmes goûts.

Mademoiselle Paulette Macé, 24 rue de Vouillé, Paris, 15e, France, 29 ans, aimerait avoir correspondant de son âge.

Monsieur George Milcendeau, Regt. Inf. Coloniale, du Maroc, 2e Batt. 3e Cie., à Oued Zem, Maroc, désire de nombreuses correspondantes pour lui et ses amis, étant poursuivis de cette petite bête malicieuse française : le cafard...

Mademoiselle N. Abry, institutrice, Poinson-les-Francey, Hte Marne, France, aimerait correspondre avec instituteur canadien.

Mademoiselle Marie-Louise Lavoix, Postes Chasseneuil, Charente, France, 22 ans, aimerait échanger cartes postales et livres avec canadiens et canadiennes.

Mademoiselle Cécile Robin, Elmund

Avenue, est priée de donner son adresse à Tante Madelon pour message pressant.

Monsieur Pierre Nicaise, 12 rue de Valéry, Le Quesnoy, Nord, France, 18 ans, aimant beaucoup les sports désire des correspondantes canadiennes de son âge, ayant les mêmes goûts.

Caporal J. Vacher, 41e Batt. du Génie, J. H. R., Rabat, Maroc, désire rencontrer des amies canadiennes pour le distraire dans son exil au Maroc.

Madame J. Reynaud, 15 citée Poudrière, Port Saint Louis du Rhône, Bouches du Rhône, France, désire rencontrer des amies au Canada pour causer longuement. Ecrivez nombreuses.

Mademoiselle Jane Philitt, à Clère, Indre en Loire, France, 18 ans, fille unique, affectueuse, aimerait une amie canadienne de son âge.

Monsieur Pierre Mouzay, employé des postes, désire des amies canadiennes, 95, Avenue Maunoury, Blois, France.

Caporal Jules Mailhot, Mle 3017, 5e Cie, au 2/2 R. E. I., Hasbah-Tadla, Maroc et Caporal Louis Grasse, Mle 3245, C. M. 2 du 2/2 R. E. I., Kasbah-

Tadla, Maroc, désirent des amies canadiennes pour leur aider à chasser le cafard.

Monsieur Henri Hugononq, Collège Saint Gabriel, Saint Affrique, Aveyron, France, et Monsieur Louis Delmas, Collège Saint Gabriel, Saint Affrique, Aveyron, France, désirent des amies canadiennes pour parler et connaître notre beau pays.

Monsieur Henri Gourdaud, chez Madame Hegrelle, 37 rue de l'Abbaye, Cherbourg, Manche, France, aimerait une amie canadienne sérieuse pour causer longuement du pays.

Mademoiselle Simone Galle, Place de la Sous Préfecture, Maison Gallo, Bône, Algérie, désire un correspondant et une correspondante canadienne de son âge, 18 ans.

TANTE MADELON.

CHEZ-NOUS

"Mademoiselle Gaëlla des Prés, Priée, P. Qué., demande correspondants cultivés."

Courrier Graphologique

Conditions : Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non réglé, composition personnelle non recopiée. Le tout signé d'un pseudo et accompagné de la somme de 0.50 pour les études publiées dans la revue et de \$1.00 pour les études plus détaillées envoyées personnellement.

CAROL PREZEAU
"Mon Magazine",
Beauceville, Qué.
* * * *

QUIDAM. — Pat n'est pas Quidam et Quidam n'est pas Pat mais il y a beaucoup d'analogie entre vos deux personnalités. Vous êtes deux vibrants, deux sensibles, deux coeurs passionnés... et tous deux vous abdiquez quand il s'agit de la volonté. Vous êtes jumeaux sur certains points, c'est pourquoi on vous a coiffé du bonnet de Pat... Maintenant, entrons en scène avec Quidam seulement. Ce qu'il m'a écrit gentiment ce Quidam et si je ne devais soutenir un rôle, je crois que je lui tendrais la main en le félicitant de sa logique... Chut! si vous alliez parler, je vous ferais pendre... Quidam! c'est triste à pleurer de vous découvrir un coeur si douloureux. Comme vous avez dû souffrir, vous, et que vous souffrez encore dans ce coeur d'homme trop féminin. Les moindres choses vous font vibrer jusqu'à la torture et comme vous manquez de volonté, vous subissez plus longtemps qu'un autre la domination de la souffrance et la blessure saigne donc plus longtemps. Chez-vous, c'est le coeur qui mène et comme il est excessivement sensible, c'est un vrai petit tyran. Je vous souhaiterais plus homme, plus fort, volontaire, plus raisonnable enfin. Vous avez beaucoup de patience, d'endurance morale, vous pouvez longtemps et sans plainte porter votre croix dans l'ombre. Je vous trouve un peu trop passif, pas assez énergique... on doit abuser de vous. Vous vous

soumettez généreusement à l'autorité qu'elle vous appelle à l'effort ou à la peine... mais de volonté initiative, de volonté active, puissante, point! Parfois, dans un sursaut de l'âme, vous avez des réveils d'énergie, des gestes volontaires qui vous sont étrangers, on dirait, mais c'est pas exception, bien vite l'effort tombe et vous voilà l'homme faible... Vous aimez l'ordre... et le brouhaha, est-ce assez paradoxal? Très généreux, jusqu'à la prodigalité, ne peut voir le malheur sans s'émouvoir et sans désirer le soulager. Très causeur, verbeux même, disons babillard comme une femme... et avec cela, hermétique sur ses affaires personnelles et surtout sur ce qui regarde son coeur. Cette concentration le meurtrit mais il se tait depuis toujours, je crois, alors c'est chez lui une seconde nature. Un peu d'égoïsme, mais si peu, tout juste assez pour garder la caractéristique masculine. Modeste, indulgent, plein de mansuétude et de charité. Enthousiaste, imaginaire, rêveur, un peu enfantin parfois. Il s'exalte d'un rien comme un rien aussi l'abat. Intelligent, primesautier, de jugement droit et juste quand son coeur ne le fausse pas. N'est-il pas un peu tyranique dans ses affections, un peu trop exclusif? C'est une nature pour accomplir beaucoup de bien ou beaucoup de mal et j'espère que c'est la première voie qu'il suivra toujours. Si j'étais votre "copain", je stylerais votre volonté, ce qu'elle vous servirait si elle était plus solide! Merci de votre abonnement, et merci de toutes ces bonnes choses dont me gratifiait votre lettre.

* * * *

PETITE ORPHELINE. — Il n'est pas si vilain le caractère de cette petite orpheline, elle a bon coeur et elle est intelligente, c'est déjà deux bons points en sa faveur.

Elle est peut-être égoïste comme les jeunes qui ne se sont pas encore corrigés de leurs premiers défauts, mais j'imagine qu'elle s'amendera avec les années. Elle est un brin susceptible, se blesse d'un rien et prompt comme l'éclair, se monte sur ses petits ergots mais elle n'est pas rancunière, elle revient vite. C'est une petite fille d'ordre, mais dans les grandes lignes seulement. Elle néglige les détails, peut-être est-ce par nonchalance pour ne pas dire par paresse. Elle n'a pas beaucoup de volonté; parfois, elle s'obstine, elle s'entête, mais ce n'est pas par volonté, c'est plutôt par esprit de contradiction, n'est-ce pas? Elle a bon coeur, elle est affectueuse, elle est généreuse et aime à faire plaisir. Elle ne me paraît pas très franche. Elle aime la causette et est plutôt expansive. On dirait qu'elle n'est pas très heureuse, elle a une nuance de tristesse et de mélancolie imprimée sur toute sa lettre. Elle est sentimentale et rêveuse, peu vaillante et portée au découragement. Elle est très sensible et se fait de gros chagrins de tout petits nuages. Nerveuse et enthousiaste. Défiante, elle est loin de donner sa confiance à tous. Elle est craintive, gênée jamais sûre d'elle-même et ne se révèle pas à sa pleine valeur, elle y perd souvent. Avec de la volonté, de l'optimisme et plus de foi en elle comme en la vie, je pense que ma petite Orpheline évoluerait complètement.

* * * *

UNE QUI A TOUJOURS LES BLEUS. — Sans graphologie, je pourrais vous dire par votre pseudo : vous êtes pessimiste et trop sentimentale. Quand on a comme vous tout l'avenir avec ses promesses devant soi, on n'est pas sans cause toujours dans la brume démoraleuse du spleen. C'est votre volonté qui est en banqueroute. Ai-

dez-vous un peu, je vous en prie. Indolente, langoureuse, nonchalante, sans activité, sans ambition aucune, elle se laisse vivre et n'a même pas les révoltes de l'enfant. Elle est sensible à l'excès, c'est une douleur vivante. Elle peut aimer, se dévouer, se donner et de tout son coeur car elle ne lésine jamais. On voit qu'elle a manqué de direction, elle possède un beau jardin, mais faute de culture, tout est resté en friche. De plus, comme vous avez toujours fait vos quatre volontés, vous êtes bohème, si je pouvais me permettre cette expression pour une femme. Tout de même, si vous pouvez surmonter ces langueurs, ces abattements, et fortifier votre volonté sur les détails tout d'abord pour l'entraîner à accomplir des actes plus difficiles ensuite, votre personnalité y gagnerait énormément. Vous avez en partage de belles réserves d'énergie mais vous les laissez se gaspiller en abdiquant au moindre effort. Si vous aviez un rêve, une ambition quelconque, un but à votre vie, cela vous tirerait de cette situation stagnante... Très intuitive, délicate, perspicace, circonspecte. Franche, discrète. Elle est peu communicative et plutôt repliée sur elle-même. Assez économe tout en aimant le confort et en étant charitable. Somme toute, c'est une bonne enfant à qui il manque seulement un tuteur comme les plantes qui se fortifient et se redressent par l'appui qu'elles reçoivent. Vous n'avez pas dans votre entourage, une personne intelligente et bonne qui pourrait être votre amie et votre conseillère. C'est triste de n'avoir ni amie ni famille ainsi. Bonne chance et chassez tous les bleus qui frapperont à votre porte. Ne l'ouvrez donc qu'au beau soleil du Bon Dieu!...

CAROL PREZEAU.

SERVIR

Par Annette Saint-Amant

IL me souvient qu'étant fillette et déjà grande liseuse, la biographie de Robert-Louis Stevenson avait enchanté mon imagination. Je ne trouvais rien de plus beau que la vie de cet écrivain, malade, déçu dès ses premières ambitions, mais qui sut néanmoins réaliser le rêve de sa jeunesse : "bâtir des phares", en allumant au cœur de ses œuvres la flamme d'idéal et de beauté qui fit, de chacune, un véritable foyer de lumière.

Plus tard l'histoire m'ouvrit ses pages merveilleuses et Stevenson ne fut plus isolé sur le haut piédestal dressé par ma candeur...

Près de moi, enfin, d'humbles mais nobles vies rayonnaient. Je les observai : à mes yeux ravis, les alumineux de phares apparurent soudain légion!

Ne sont-ce pas tous les cœurs qui aiment et se dévouent, innombrable et vaillante armée des petites âmes oubliées d'elles-mêmes et qui chaque jour s'immolent au service du prochain?

Servir, mot sublime dont on méconnaît trop la signification très haute. C'est sortir de soi-même, se surpasser en quelque sorte. C'est l'amour en acte, la vie intensifiée et agrandie. Et c'est l'honneur suprême du chrétien depuis que "celui qui fut grand parmi nous s'est fait le serviteur de tous".

Que de joie surtout, que de bonheur projette en l'âme l'exercice de ce noble devoir! La plus misérable existence en est transfigurée, et

celle qu'un égoïsme obscur étreignait soudain se dilate, s'exalte et resplendit!...

Servir, c'est régner. "Si on résiste à la beauté, à la fortune, à l'esprit, au plaisir, à la science, il est inouï qu'on résiste au dévouement, à la bonté, à l'amour", disait Mgr Tissier aux dames de Chartres.

Laissons donc s'ouvrir en nos cœurs ces ineffables sources d'amour, de dévouement, d'abnégation. Nous comprendrons alors que la charité ne consiste pas tant à répandre les dons matériels qu'à envelopper d'un chaud manteau de sympathie les âmes douloureuses, à ranimer les confiances mortes, à faire rayonner autour de nous la joie.

Et ce sera notre manière, la meilleure, n'en doutons pas, de servir efficacement le prochain et de "bâtir des phares" pour les voyageurs qui descendent, à travers les brumes et les écueils, le fleuve tourmenté de la vie.

* * * *

Article extrait de l'"Art d'être heureuse" par Madame Annette Saint-Amant. Ce livre est en vente à l'"Action Française", Montréal, au prix de \$1.00.

La première pierre

(Suite de la page 37)

ture: une richesse!... Et alors, Monsieur, quand on plantait un arbre, on savait qu'il abriterait de son ombre les petits-enfants et les arrière-petits-enfants... Tandis qu'aujourd'hui: à quoi bon?... A la mort des parents tous les enfants se disputent et le domaine passe à des étrangers... à moins qu'on ne fasse comme trop de propriétaires d'aujourd'hui: qu'on n'ait qu'un seul enfant... Triste vie!

Comme le vieillard achevait, la voix de Renée Estrablin rappela soudain à Gérard le rôle qu'il avait accepté auprès de sa nièce. Il se leva et tendit la main au paysan.

—Allons, mon brave, dit-il, au revoir...

Le vieux campagnard avait reconnu Renée qu'il avait vue plusieurs fois déjà lors de ses visites à Mlle de Fontaubert.

—Vous êtes parent des "Messieurs" Estrablin? demanda-t-il.

Mme Estrablin est ma soeur...

Le vieillard serrait la main de Gérard, l'air songeur.

Ca doit vous paraître drôle, n'est-ce pas, tout ce que je vous ai dit, reprit-il... Faut pas vous étonner, Monsieur. Je suis un vieux, moi... Je garde les idées de l'ancien temps... Vous, au contraire...

—Mais je pense tout à fait comme vous, mon brave ami, protesta le capitaine avec feu... J'ai réfléchi plus d'une fois à ces choses... Je regrette qu'ils soient si rares ceux qui ont vos idées...

—Ah! Monsieur... C'est vrai... Je crois qu'on serait tous plus heureux. Seulement... faudrait d'abord que les riches donnent l'exemple...

Pendant cette fin de conversation, Renée était arrivée jusqu'au banc d'où son oncle venait de se lever. Mlle de Fontaubert la suivait à quelques pas...

—Comme notre demoiselle de Charly! continua le vieux paysan en souriant à la jeune fille... C'est la bénédiction du pays... Seulement faudra qu'elle se marie, et alors adieu! Nous ne la verrons plus.

—Que dites-vous, père Meurs? répartit Jeanne après avoir rendu d'une gracieuse inclination de tête son salut à Gérard Mauger... Vous n'avez pas à craindre que je m'en aille... Si je me marie ce sera certainement à condition de ne pas quitter tous ces braves gens que j'aime!

Gérard retrouvait la jeune fille dans la même simple robe claire que le jour de leur première rencontre, mais toujours correcte, dans son maintien, noble dans sa douceur, affectueuse dans sa gaieté.

Il éprouva plus vivement encore que l'avant-veille l'impression de paix adorable qui émanait comme un effluve naturel de la charmante "demoiselle de Charly".

Ce nom que lui avait donné le vieillard, et qu'employaient sans doute tous ses voisins pour la désigner, disait assez l'empire qu'avait obtenu la bonté de Jeanne de Fontaubert sur le cœur de tous ceux qui vivaient dans son rayonnement... Gérard en fut séduit et remué profondément lui-même.

—Voilà! songea-t-il nettement, la femme qu'il me faudrait.

Elle n'avait pas la vocation religieuse, puisqu'elle parlait librement de son mariage possible.

Mais sa déclaration de ne jamais vouloir quitter Charly jeta un étrange angoisse au cœur de Gérard...

(Suite à la prochaine livraison)



DANS
New-York
MEME,

à la main de tout, vous trouverez

L'HÔTEL
BRISTOL

129 WEST 48th ST.

Confort, Propreté,
Commodité,
Cuisine excellente

TAUX
\$3.00 par jour pour
1 personne;

\$5.00 pour deux
(avec bain)

Propriétaire et gérant
T. ELLIOTT TOLSON

Le Brave Cuisinier

(Suite de la page 24)

cacher, abandonner leurs montures et, la nuit venue, traverser le fleuve à la nage.

Ils passèrent le reste de la nuit dans une forêt. Il y avait vingt-quatre heures qu'ils avaient quitté la demeure du Barbare, et ils n'avaient encore rien mangé; par bonheur, ils trouvèrent un prunier chargé de fruits.

Le jour suivant, ils cheminaient vers Reims, lorsqu'ils entendirent dans le lointain le trot de plusieurs chevaux. Aussitôt, ils quittèrent la route et se couchèrent derrière un buisson, leurs épées nues devant eux.

Or, les cavaliers, passant près d'eux, disaient:

—Si je mets la main sur ces maudits coquins, je ferai pendre l'un et hacher l'autre par morceaux.

Lorsque les Barbares eurent disparu dans un nuage de poussière, Léon et Attale sortirent de leur refuge et poursuivirent leur route. Mais, à Reims, leur fuite était signalée, ils durent encore se cacher pendant deux jours. Enfin, un ami de l'évêque Grégoire leur ayant procuré des chevaux, ils partirent pour Langres et y parvinrent sans autre aventure.

L'évêque Grégoire éprouva, en revoyant son neveu, une si grande joie, qu'il en pleura. La joie d'Attale n'était pas moins vive.

—Comment te témoignerais-je ma reconnaissance? ne cessait-il de dire à Léon.

Le brave cuisinier croyait être assez récompensé par le succès de son entreprise. Cependant, à qui mieux mieux, le jeune comte d'Autun et son oncle le comblèrent de présents: il fut libre, il eut de vastes domaines, où il vécut heureux parmi les siens jusqu'à un âge très avancé.

Catalogue gratuit

Contenant 130 pages et plus de 560 gravures, envoyé à ceux qui en font la demande.

Département des Semences

Tout ce qu'il faut pour la ferme, le jardin, le parterre, le verger, etc.



Département de l'Importation

Nous sommes agents de manufactures françaises pour les articles de ménage et objets en aluminium pur, de la plus haute qualité. Coutellerie de toutes sortes en acier inoxydable fin et ordinaire.

AGENTS GENERAUX des célèbres lames de sûreté marque "LE CRENET".

PRIX SPECIAUX pour Marchands et maisons de gros.

LA SEMENCE SUPERIEURE Inc.

404 à 410 PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL



"On le voyait sans cesse écrire, écrire,
Ce qu'il avait jadis entendu dire."



LE DERNIER MOT



LE CARACTERE PAR LA FUMÉE

L'homme qui fume posément en tirant avec régularité les bouffées de sa cigarette, est un homme pondéré, méthodique et sûr.

Celui qui fume comme une locomotive est, au contraire, un brouillon sans modération, un prodigue et un casse-cou.

Celui qui rallume sa cigarette éteinte est un avare et un indécis.

Celui qui fume en regardant les volutes de sa fumée est un rêveur et un sentimental.

Celui qui fume par le nez est un batailleur et un joueur.

Celui qui garde, en fumant, sa cigarette au coin des lèvres, est un malappris.

Celui qui la tient entre le pouce et l'index est un dilettante qui saura apprécier les qualités de sa femme.

Celui qui la tient entre l'index et le troisième doigt est un poseur et un ignorant.

Quant à celui qui coupe son cigare comme un bâton de réglisse... c'est un distrait.

Celui qui fume la pipe est un égoïste, mais celui qui ne fume pas du tout peut être pire encore, car il est sans défaut, et l'on sait que les plus petits défauts forment très souvent les grandes qualités.

LA DERNIERE DE PITANCHU

Elle est célèbre et connue, mais si bonne qu'il est permis de la redire une fois encore.

Pitanchu entre chez Calino dont la bêtise est proverbiale. Calino tient un magasin de bonneterie.

—Montrez-moi une douzaine de gilets de flanelle.

—Voici, monsieur, première qualité.

—Combien ?

—Douze francs pièce.

—Parfait. Veuillez les envelopper. Et ces chaussettes noires, quel est leur prix ?

—Cinq francs la paire.

—Donnez-m'en douze.

—Voici, monsieur.

—Ah!... j'ai réfléchi. Je vous laisse les gilets.

—Comme vous voudrez, monsieur.

Et Pitanchu s'en va avec ses chaussettes ?

Calino court après lui :

—Vous ne payez pas les chaussettes ?

—Puisque je vous les ai changées contre les gilets !

—Mais vous n'avez pas payé les gilets.

—Puisque je ne les prends pas !

—Ah ! c'est juste, fit le pauvre marchand berné.

Et il laissa Pitanchu s'enfuir avec ses chaussettes.

L'EVENTAIL

Au moment où ce gracieux complément de la toilette féminine revient à la mode, disons quelques mots de son histoire.

Chez les Grecs, on trouve une sorte d'éventail nommé *rispis*; chez les Romains, il est nommé *fabellum*.

En Chine, cet objet fait partie intégrante du costume national. Chez les asiatiques, présenté sur un certain plateau, l'éventail devient un instrument de supplice, indiquant au bourreau l'instant d'accomplir son œuvre.

Ce fut Catherine de Médicis qui l'introduisit en France, sous le règne de ses fils. Sous celui de Louis XV, il devient le complément obligé des atours des dames de la Cour. Nos plus grands artistes ne dédaignèrent pas de leur consacrer leurs pinceaux.

Introduits définitivement alors dans la parure féminine, les éventails donnent lieu à mille fantaisies charmantes. En bois ou en ivoire percés à jour, ils sont garnis d'entrelacs de ruban; en satin, en soie, en velin, ils sont fleuris de bouquets, illustrés de paysages ou de portraits et ils abritent les rougeurs pudiques ou les rires railleurs.

Les grands éventails de plumes d'autruche sont à nouveau à l'ordre du jour. Qui ne s'en réjouit ? Il pare la main qui le porte et ajoute un élément de plus, à la grâce féminine.

L'amour et les sports

(Suite de la page 8)

çait craintivement, consciente de l'accueil que le patron lui réservait quand elle osait le déranger dans une de ces laborieuses opérations...

—Eh bien! quoi! Qu'est-ce qu'il y a? Pour-quoi venir me déranger à chaque instant. Encore une liste de prix à reprendre... On ne peut travailler en paix!

—Monsieur... c'est une Dame!...

—Une Dame? Qu'elle attende.

—Avec un Monsieur...

—Eh bien, qu'il attende lui aussi!

—C'est qu'ils disent que vous leur avez donné rendez-vous...

—Rendez-vous! Allons donc, comme si l'on était pas assez souvent dérangé sans donner des rendez-vous au bureau!...

—Le monsieur m'a donné sa carte...

—Eh bien! qui est-ce?

—Monsieur Larue, architecte...

—Larue! Et Miss Brown... c'est vrai, j'allais oublier... Faites entrer, ma liste de prix attendra.

—J'espère que nous ne vous dérangeons pas, Monsieur Clavel?

—Mais non, mais non, cher ami. Vous allez bien ce matin, Miss Brown?

—Très bien, Monsieur. Vous excuserez notre visite si matinale: mais j'avais tellement hâte de savoir...

—Vous allez être satisfaite immédiatement, Mademoiselle. Si vous voulez bien vous donner la peine de vous asseoir. Tenez, voici la pièce dit-il, en dépliant sur son bureau un chiffon frippé et tout maculé qu'il était allé chercher dans son coffre-fort.

—Qu'est-ce que c'est que ce "scrap"?

—Ce que c'est? C'est une lettre de Jean-Baptiste Hertel de Rouville à Hertel de Chambly son frère, tué en 1708, au siège d'Haverhill.

—Mais je ne pourrai jamais lire...

—D'ailleurs la lettre entière ne saurait vous intéresser. Tenez lisez ce passage. "Le vingt-neuf arriva un sauvage abénaquis que nous avions cru avoir tué et qui traînait une malheureuse enfant d'une dizaine d'années qu'il disait vouloir emmener en son village comme esclave et que je lui rachetai moyennant deux couteaux de chasse. La petite était en misérable état, faible et chancelante et nous aurions été contraints de la laisser derrière nous si ce bon Larue ne s'était offert pour s'en charger sur ses épaules. Aux Trois-Rivières nous la donnâmes aux religieuses Ursulines où elle a dit avoir nom Lili Smith."

—Ainsi en consultant les archives du couvent des Ursulines nous pourrions savoir ce qu'elle est devenue...

—Pas besoin, Mademoiselle, car je puis vous le dire moi-même. Le bon Larue dont parle la lettre de Monsieur de Rouville était Louis Pierre Larue, alors âgé de dix-neuf ans, un de mes ancêtres. On était précocité en ces temps reculés et la sincère reconnaissance qui germa dans le cœur de la petite anglaise pour le solide gars qui l'arrachait si généreusement à la mort devint bientôt de l'amour. Après

LE CHARBONNIER A RAISON

Un vieux célibataire se fait livrer du coke par son charbonnier. Il trouve que ce coke est mauvais. Le charbonnier se fâche. Finalement, vendeur et plaignant vont en justice.

—Je soutiens, dit l'acheteur, que monsieur ne m'a pas vendu du vrai coke, mais une espèce de charbon qu'il est impossible de brûler. Ou, si c'est du coke, c'est un coke si sec, si maigre en un mot qu'il n'y a rien dedans.

—Comment, maigre? dit le bougnat. Eh bien! de quoi vous plaignez-vous? Il y a même un proverbe là-dessus: Tout le monde sait qu'un bon coke n'est jamais gras!

L'AMOUR DES ENFANTS

Un célibataire enragé vient dans une maison où il est assailli par une troupe turbulente d'enfants. L'un s'accroche à ses genoux, l'autre lui enlève sa canne, le troisième joue avec son chapeau. L'infortuné fait contre mauvaise fortune bon cœur.

—A la bonne heure! lui dit la maîtresse de maison. Je vois que vous aimez les enfants.

—Je les aime surtout quand ils sont affreux ou difformes, réplique l'autre.

—Ah! vraiment?

—Oui, parce que quand ils sont affreux ou difformes, on ne les montre pas, chère Madame.

A PROPOS DE PERRUQUES

On en parle!... Il paraît que d'ici peu les élégantes, le soir, assortiront leur robe et leurs cheveux! Elles ont déjà commencé, par souci constant des "ensembles", à teindre leurs ongles et leurs paupières de même nuance que leur vêtement.

L'idée des perruques est fort vieille. Xénophon nous apprend que les Perses et les Mèdes se servaient de cheveux artificiels pour remplacer ou pour augmenter le volume de leurs cheveux.

Les perruques se faisaient avec des cheveux tressés sur trois fils de soie qu'on appliquait ensuite sur des filets taillés en forme de calotte. Cette méthode avait l'inconvénient de ne pas assez imiter la nature. Pour obvier à cet inconvénient, on a imaginé des perruques à cheveux implantés.

On croit, à tort, que les cheveux des "perruques" proviennent de "têtes de mort", c'est une erreur. Les cheveux appartiennent généralement à des adolescentes.

A l'heure actuelle, il devrait exister des "usines" de perruques avec toutes les toisons blondes et brunes que les ciseaux ont supprimées.

Autrefois, les Bénédictins, qui se faisaient raser, donnaient une perruque à ceux qu'ils renvoyaient dans le monde.

Souhaitons de ne jamais revoir des perruques aussi volumineuses que celles qui forcèrent, en 1734, le chevalier Devimes, directeur de l'Opéra, à interdire l'entrée du parterre aux gens portant perruque "attendu que ceux qui se trouvaient derrière ne pouvaient rien voir".

chacune de ses campagnes aventureuses à travers le continent américain, Louis Pierre venait rendre visite à sa petite protégée jusqu'à ce qu'un matin, ils se marièrent dans l'humble chapelle des Ursulines de Trois-Rivières.

—Alors, vous êtes mon cousin!

—Une parenté bien éloignée, hélas!

—Tant mieux, tant mieux, dit le négociant avec sa joviale rondeur habituelle, ce ne sera pas un empêchement au mariage!

Et comme il lisait dans les yeux des jeunes gens le désir de se retrouver seuls un instant: Excusez-moi une minute, des ordres à donner. Oh! ces employés, s'ils ne sentaient continuellement l'oeil du maître, ils flâneraient tout le temps!

T'a'pas ?

par — RACEY —



T'AS-PAS DÉJÀ DISSUADÉ TA FEMME DE L'IDÉE DE FAIRE VENIR UN ÉLECTRICIEN POUR RÉPARER UNE APPLIQUE, DÉSIREUX QUE TU ÉTAIS DE LUI DONNER UNE PETITE LEÇON D'ÉCONOMIE —



— ET SANS TARDER TU TE METS À L'OEUVRE TOI-MÊME AVEC PINCES, TOURNEVIS ET RUBAN ISOLANT, ET AU BOUT D'UNE HEURE OU DEUX, TU OBSERVES AVEC SATISFACTION LE RÉSULTAT DE TES EFFORTS



MAIS, DÉSASTRE! LORSQUE TU RÉTABLIS LE CONTACT, TU REÇOIS UN CHOC D'UNE COUPLE DE CENTAINES VOLTS QUI TE FAIT VOIR DIX MILLE CHANDELLES ET TU BRÛLES TOUS LES FUSIBLES DE LA MAISON



T'AS-PAS ALORS DEMANDÉ UNE BLACK HORSE? C'EST EXCELLENT POUR AMORTIR LES CHOCs

dites simplement—

"Bièrre *Black Horse* Dawes
s.v.p."!

"BIENVENUE"
dit l'Indien à
Frontenac

"BIENVENUE"
dit le poste "RED INDIAN"
à l'automobiliste

Pour des milliers d'automobilistes canadiens, l'enseigne du Red Indian est le symbole d'une qualité supérieure d'huiles et de carburants... d'un meilleur service... d'une valeur supérieure. Où que vous alliez aujourd'hui, vous serez toujours à proximité d'un poste Red Indian. Les grandes routes du pays en sont jalonnées et tous, aujourd'hui et toujours vous souhaitent la "Bienvenue!"

Essence à Moteur
CYCLO GAS
(No-Knock)

~
Huile à Moteur
RED INDIAN

~
ESSENCE
MARATHON
"Hi-Test"

McCOLL-FRONTENAC

McCOLL-FRONTENAC OIL COMPANY LIMITED

Bureaux et usines à Montréal, Vancouver, Calgary, Regina, Winnipeg, Toronto et Noncton

Entrepôts de distribution commodément répartis entre diverses localités

40-2C

